

Bécassine nourrice / texte de
Caumery ; illustrations de J.-
P. Pinchon

Caumery (1867-1941). Auteur du texte. Bécassine nourrice / texte de Caumery ; illustrations de J.-P. Pinchon. 1931.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

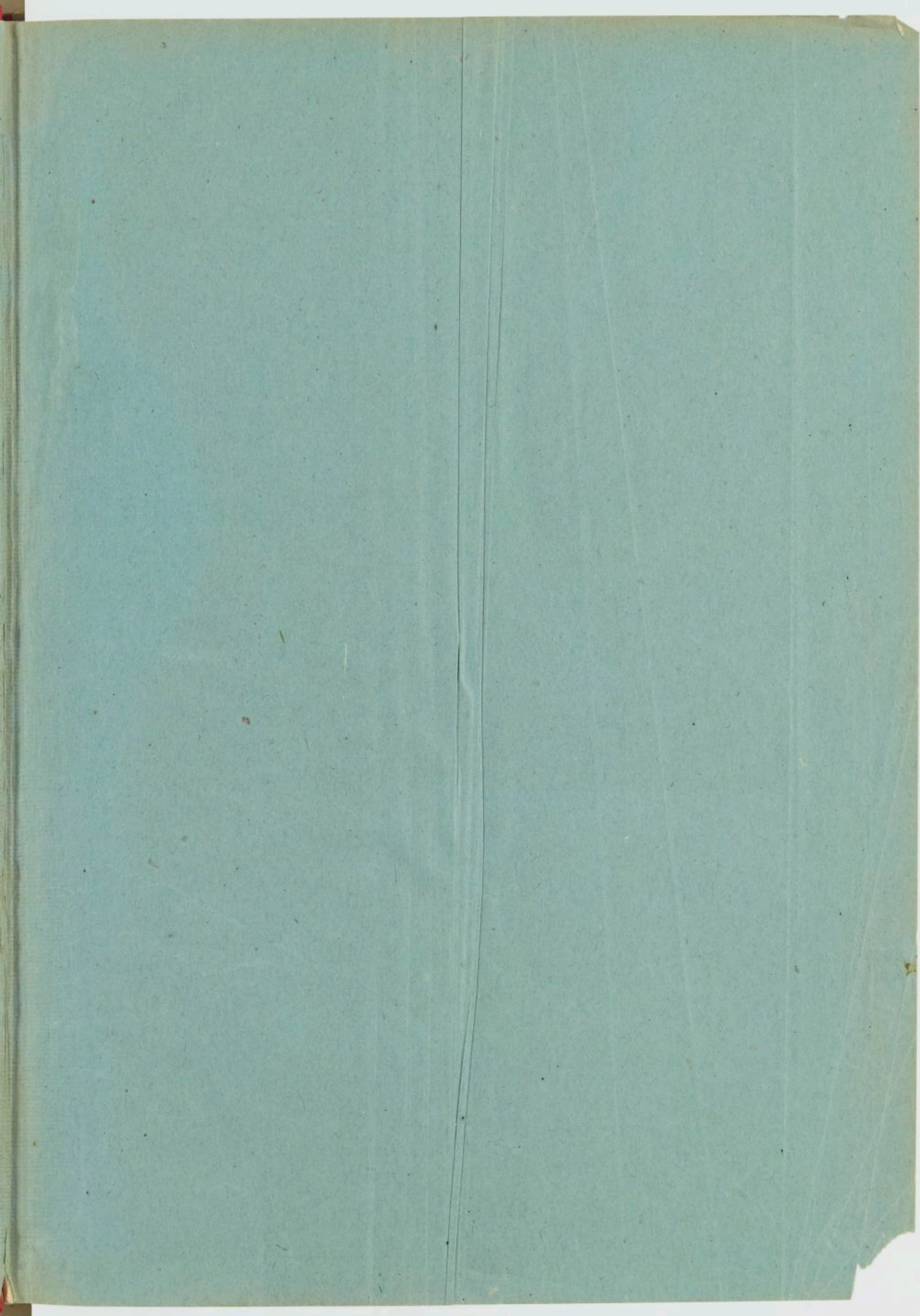
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

BÉCASSINE

Nourrice



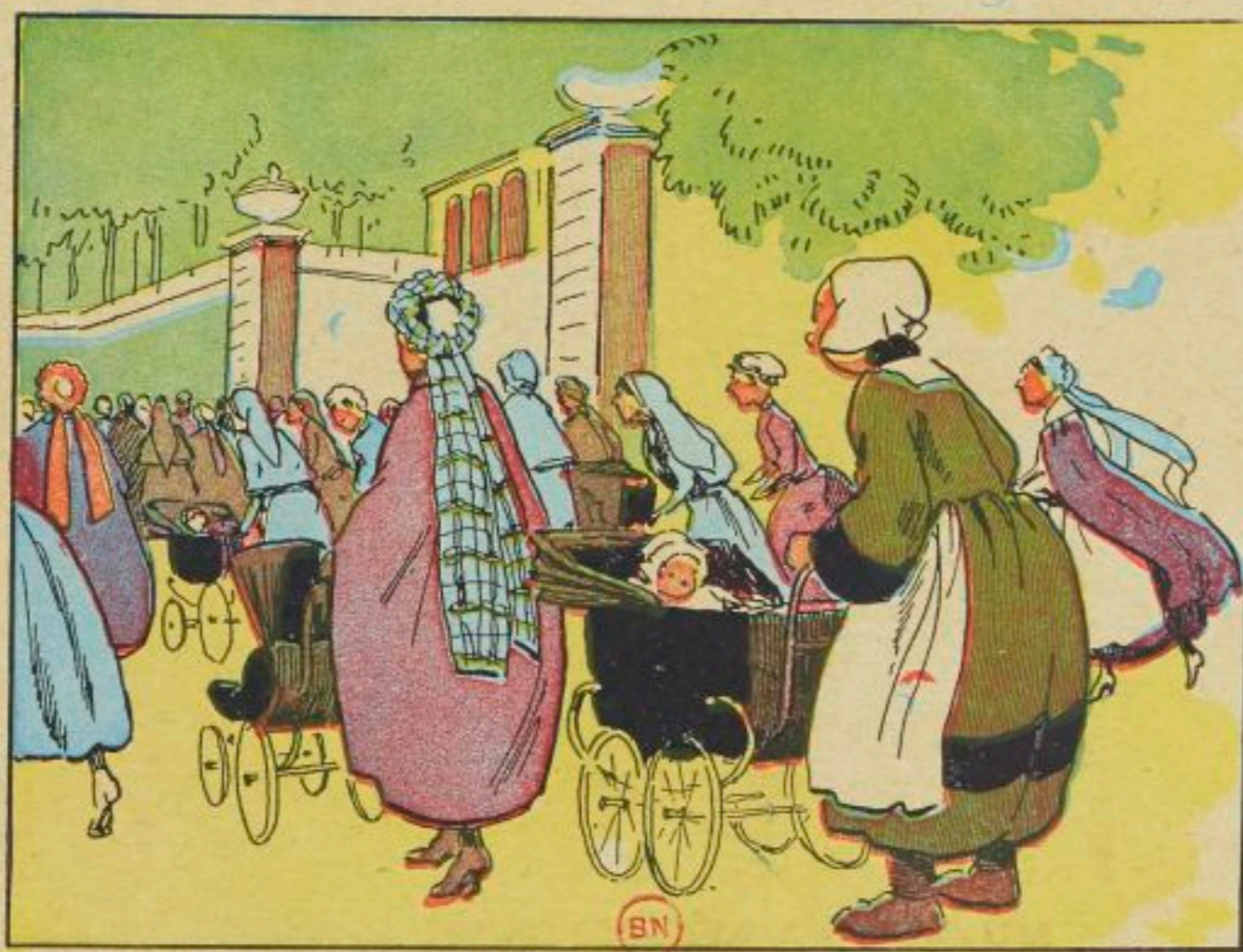
Éditions *Gautier-Languereau* 18, Rue Jacob. PARIS (VI^e)



BÉCASSINE NOURRICE

Texte de CAUMERY

Illustrations de J.-P. PINCHON



PARIS
ÉDITIONS GAUTIER-LANGUEREAU
18, RUE JACOB, 18
1931
(Imprimé en France.)

DL 0430 12-2-41 A

Ka. 135 (g)
40

EN VENTE

LES ALBUMS DE BÉCASSINE

par CAUMERY

Illustrations en couleurs de J.-P. PINCHON

L'ENFANCE DE BÉCASSINE.	1 Album.
BÉCASSINE EN APPRENTISSAGE.	—
BÉCASSINE PENDANT LA GUERRE.	—
BÉCASSINE CHEZ LES ALLIÉS.	—
BÉCASSINE MOBILISÉE	—
BÉCASSINE CHEZ LES TURCS.	—
LES CENT MÉTIERS DE BÉCASSINE.	—
BÉCASSINE VOYAGE.	—
BÉCASSINE NOURRICE.	—
BÉCASSINE ALPINISTE.	—
LES BONNES IDÉES DE BÉCASSINE.	—
BÉCASSINE AU PAYS BASQUE.	—
BÉCASSINE, SON ONCLE ET LEURS AMIS.	—
L'AUTOMOBILE DE BÉCASSINE	—
BÉCASSINE AU PENSIONNAT	—
BÉCASSINE EN AÉROPLANE	—

Format grand in-4° (23 × 32^{1/2}), 64 pages.

L'ALPHABET DE BÉCASSINE, même format, 16 pages,	1 Album.
LES CHANSONS DE BÉCASSINE, texte de CH. MAGUÉ, musique de F. DARCIÉUX, même format, 32 pages.	—
BÉCASSINE MAÎTRESSE D'ÉCOLE, même format, 32 pages.	—

LES ALBUMS DE NANE

par A. LICHTENBERGER

Illustrations en couleurs de Henry MORIN

LES VACANCES DE NANE	1 Album.
NANE ET SES BÊTES.	—
LE RÈGNE DE NANE.	—
NANE AU MAROC.	—
NANE POLICIÈRE	—
NANE CHEZ LES SALTIMBANQUES	—
NANE ET LA VIE DE CHATEAU.	—

Format grand in-4°, 32 pages.

L'ÉLÉPHANT HOUNDJI-POUNDJI, par A. LICHTENBERGER, illustrations en couleurs de HENRY MORIN	1 Album.
---	----------

Format grand in-4°, 32 pages

MILOULA LA NÉGRILLONNE, par HÉLÈLE, illustrations en couleurs de R. DE LA NÉZIÈRE.	1 Album
---	---------

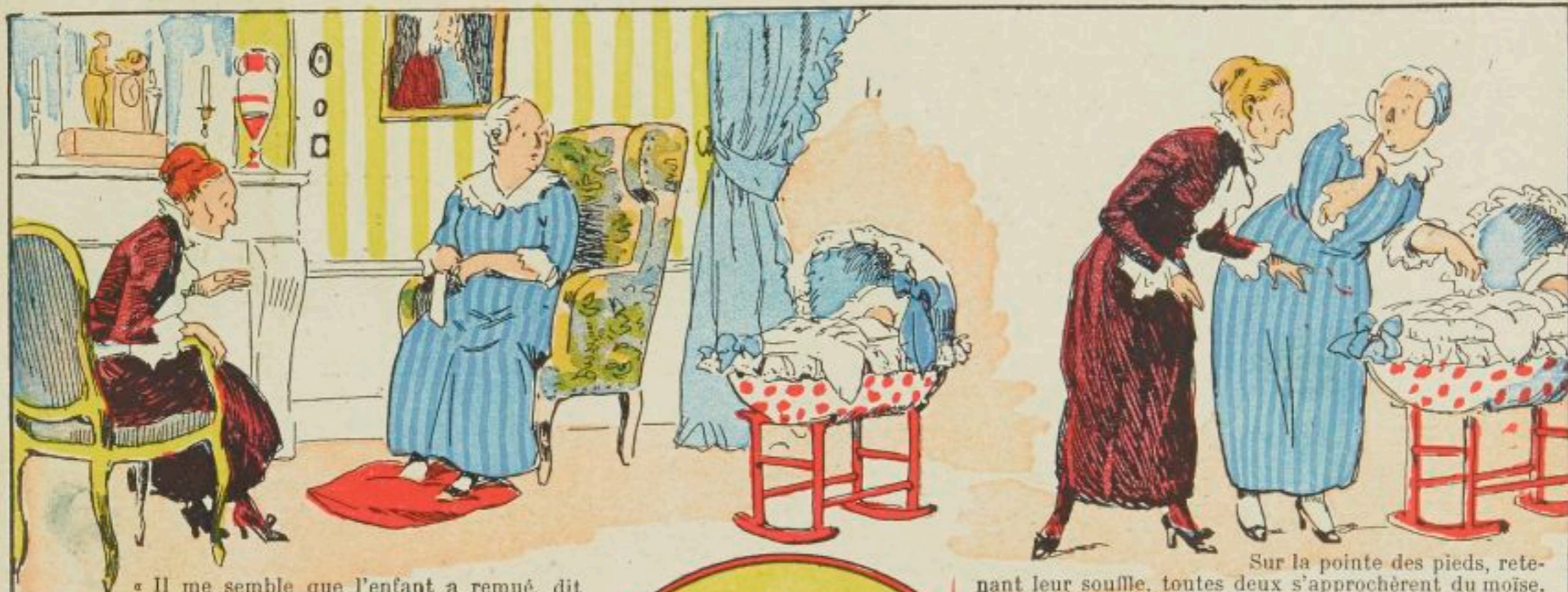
Format grand in-4°, 32 pages.

JACQUELINE ET SON CHIEN PATAUD.	1 Album.
PATAUD-LE-CHIEN A LA CAMPAGNE	—

Texte de RAYMOND PETIT, illustrations en couleurs
de HERVÉ MALLET.

Format grand in-4° 32 pages.

BÉCASSINE NOURRICE



« Il me semble que l'enfant a remué, dit la marquise de Grand-Air. — Hélas ! oui, elle se réveille, » répondit son amie la comtesse de Kercoz.

Sur la pointe des pieds, retenant leur souffle, toutes deux s'approchèrent du moïse. Des mouvements saccadés le secouaient ; le drap, brusquement...



... se soulevait, puis retombait ; et, dans sa blancheur, on voyait apparaître une petite tête rageuse, des poings crispés. « Gné, gné, gné ! » fit l'enfant.



Les deux vieilles dames se regardèrent d'un air consterné. « Elle dit cela quand elle est en colère ! gémit M^{me} de Grand-Air. Elle va encore crier ! »



D'un vigoureux coup de pied, la petite fille s'était débarrassée du drap ; ses bras battaient comme des ailes de moulin. Elle fit entendre quelques vagissements...



... puis sa petite bouche s'ouvrit, dessinant un trou rond...



... elle s'ouvrit plus grande, plus grande encore, si grande qu'on ne voyait plus qu'elle dans la face poupine...



... et un cri perçant, puis grave, puis aigu de nouveau, suivi de véritables hurlements, en sortit. Les deux dames s'étaient penchées sur le berceau.



Elles essayaient de calmer l'enfant par des sourires, par des mots câlins de nourrice : « Oh ! le joli bébé ! La petite poulette blanche ! — Dodo ! Dodo ! la mignonne ! »



Plus elles s'ingéniaient, plus l'enfant criait. M^{me} de Grand-Air s'était précipitée vers la fenêtre, l'avait fermée. « Quel scandale ! murmurait-elle. Tout le quartier doit entendre... »



« ... j'ai vu un sergent de ville regarder de ce côté d'un air soupçonneux. Le commissaire de police, dont le bureau est juste en face, va croire que nous martyrisons cette petite. »



Cependant, M^{me} de Kercoz tentait une diversion à l'aide des hochets et des joujoux divers qui se pressaient sur la commode.



Successivement, elle présenta, avec des mines et des sourires appropriés, une poupée en caoutchouc...

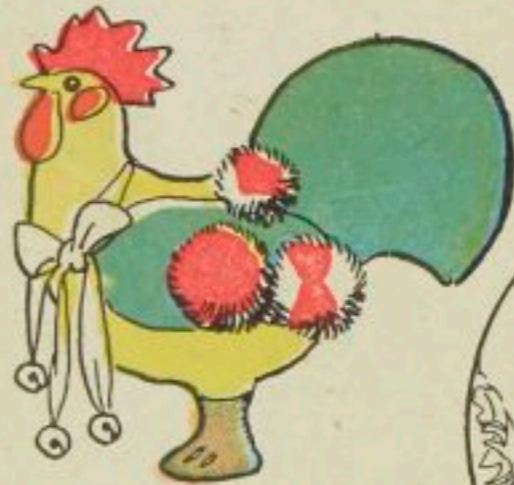
... un ours en peluche...



... un magot chinois...



... un lapin sauteur, aux longues soies blanches...



... un coq orné de pompons multicolores...



L'enfant criait toujours.



« Le biberon la calmerait peut-être, dit M^{me} de Grand-Air, mais on ne peut le donner avant une heure. Je vais essayer de la bercer. » Elle la prit dans ses bras.



Cela provoqua un peu de répit. Toute joyeuse de son succès, la marquise allait et venait dans le petit salon, prodiguant à son terrible et charmant fardeau les sourires et les mots tendres.



Puis, d'une voix un peu affaiblie par l'âge, mais encore juste et agréable, elle murmura une berceuse.



Enfant, elle l'avait entendue ; mère et grand'mère, elle l'avait redite. C'était un air très ancien, qui avait le rythme des menuets et des pavanés de la vieille France.



Peu à peu, sans même sans apercevoir, elle commença d'en marquer la cadence par des pas glissés, par de légères inclinaisons qui étaient presque des révérences.



M^{me} de Kercoz la regardait avec une curiosité amusée : « N'est-ce pas là, chère amie, demandait-elle, une de ces nouvelles danses, anglaises ou américaines, je ne sais, dont j'oublie toujours les noms bizarres ? »



« — Oh ! Hermance ! quelle supposition ! Moi qui interdis le fox-trott et le shimmy à mes petites-filles ! » fit M^{me} de Grand-Air. Et, scandalisée, elle reposa l'enfant dans son berceau.



L'effet fut instantané. La petite bouche, un instant détendue, se forma en carré. De nouveau, les hurlements retentirent, plus bruyants, plus affolants que jamais. Alors, désespérées, ne sachant plus que faire...



... les deux dames se laissèrent tomber sur un canapé, et se prenant les mains : « Cette existence est intolérable, dirent-elles. Que deviendrons-nous, si le bureau de placement ne nous envoie pas vite une bonne nourrice ?... »



Il y avait deux jours que la petite fille habitait chez M^{me} de Grand-Air ; elle y avait fait son entrée sous forme d'un paquet blanc que portait une paysanne bretonne.

Fort intimidée, la paysanne balbutiait des mots incompréhensibles. Brusquement, surmontant son émoi, elle avait dit : « Voilà ! C'est Loulotte. Je l'apporte comme j'ai marqué dans ma lettre que je ferais si M^{me} la Marquise ne m'en faisait pas défense. » Et elle avait posé le paquet blanc sur les bras de M^{me} de Grand-Air.

« De quelle lettre parlez-vous ? questionna celle-ci. Je n'ai jamais reçu de lettre de vous. »



La paysanne resta un instant sans voix, puis elle gémit : « En voilà un malheur ! Une lettre si importante ! que j'ai eu tant de peine à écrire ! La poste l'aura égarée... »

« ... Alors vous ne voulez pas de la petite ? Eh bien ! qu'est-ce que je vais en faire ? » M^{me} de Grand-Air s'émut de sa désolation. Remarquant les traits tirés et l'air de fatigue de sa visiteuse, elle sonna, commanda un léger repas.

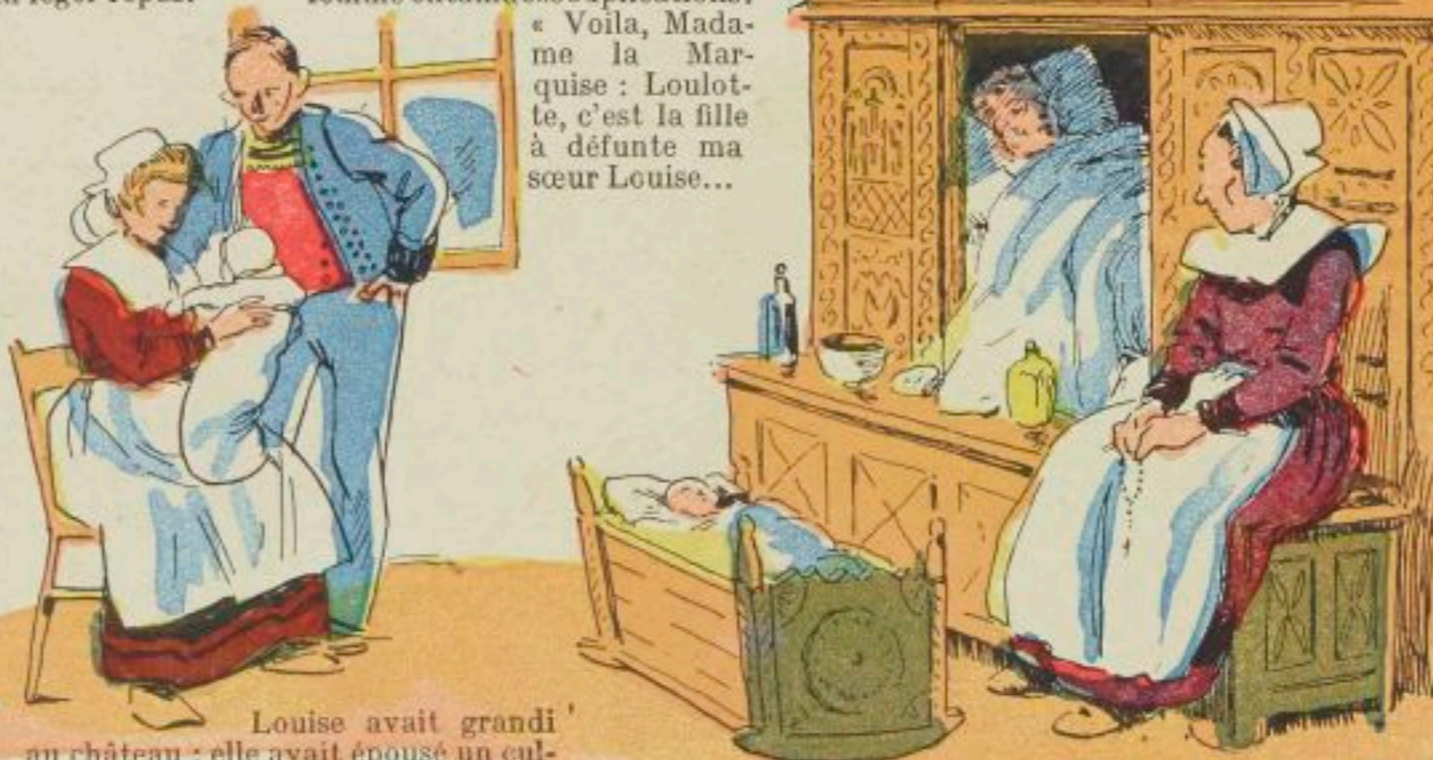
« Vous allez prendre un peu de nourriture, dit-elle, cela vous remettra, et vous m'expliquerez mieux cette histoire où je ne comprends rien. » Tout en mangeant, la femme entama ses explications :

« Voilà, Madame la Marquise : Loulotte, c'est la fille à défunte ma sœur Louise... »

« ... qui était votre filleule. Vous vous rappelez ? » « Oui, M^{me} de Grand-Air se rappelait une jolie et gaie journée de baptême à son château de Clocher-les-Bécasses, il y avait de cela vingt-deux ans. »



Ses jardiniers, de braves gens, dont la famille était depuis plusieurs générations au service des Grand-Air, lui avaient demandé d'être la marraine de leur fille Louise ; elle y avait consenti et ç'avait été l'occasion d'une fête où tout le village avait été convié. La marquise se rappelait bien aussi sa filleule, qu'elle aimait beaucoup.



Louise avait grandi au château ; elle avait épousé un cultivateur des environs ; mais peu après la naissance d'une petite fille, le malheur l'avait frappée : une épidémie de grippe lui avait enlevé presque en même temps...

... ses parents et son mari. Atteinte elle-même, elle avait trainé quelques semaines. « Dans ses derniers jours, reprit la paysanne, elle ne pensait qu'à sa petite Loulotte. Elle me disait qu'il faudrait m'adresser à vous... »



« ... qui êtes si bonne ; que vous ne laisseriez pas l'enfant dans le besoin. C'est pour cela que je vous ai écrit. Parce que je dois vous dire, Madame la Marquise, la petite, je l'ai d'abord prise chez moi, mais j'en ai déjà cinq à nourrir, et c'est dur quand on n'est pas riche.

« ... Surtout que dans notre pays on fait principalement de la pomme de terre et des porcs — sauf votre respect, Madame la Marquise — et que pour la pomme de terre et les porcs, une sécheresse comme celle de cette année, c'est désastreux. Alors, nous la Bretagne où nous ne plus notre vie. quittons gagnons

« ... Nous allons être fermiers en Algérie. Même que mon mari et mes cinq mioches, ils sont en bas qui m'attendent. Vu que nous partons aujourd'hui. » A ce moment, un coup discret fut frappé à la porte.



Elle donna passage aux cinq mioches et à leur père, et celui-ci dit : « — Pardon, excuses, Madame la Marquise, d'être venu chercher ma femme jusqu'ici. Faut qu'elle se hâte, on n'a plus qu'une heure avant le départ du train. Du reste, y a pas besoin de tant de paroles, puisque c'est convenu que vous prenez la petite. »

Le brave homme ignorait naturellement la perte de la fameuse lettre. En l'entendant, M^{me} de Grand-Air, que la surprise avait jusque-là rendue muette, éclata : « Mais c'est fou, tout cela, cria-t-elle, c'est fou ! Je suis trop vieille pour élever un enfant... »



« ... On n'adopte pas un enfant quand on est, comme moi, beaucoup de fois mère et grand-mère. Rempportez cette petite. Je vous donnerai l'argent nécessaire pour l'élever, mais remportez-la, je ne puis m'en charger. »

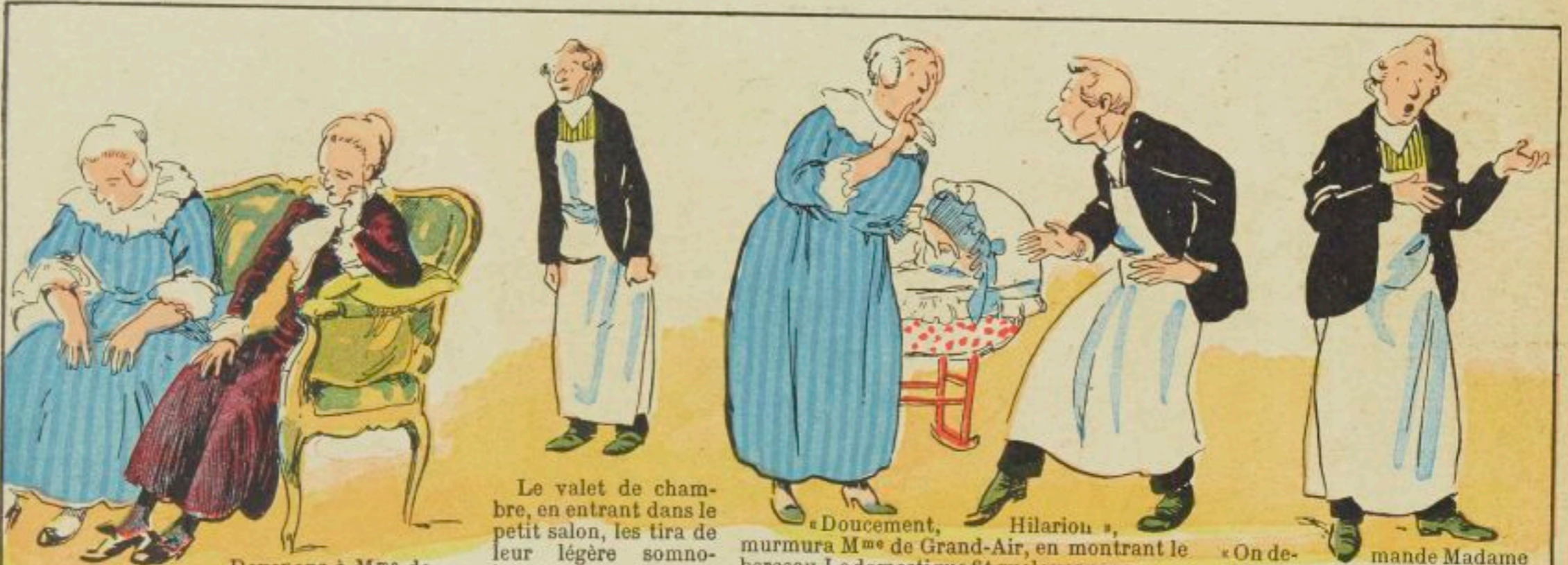
Du groupe breton, des gémissements s'élevèrent. Puis l'homme dit gravement : « Alors, elle n'a plus qu'à s'en aller au ciel retrouver ses père et mère, vu que nous, c'est loin que nous allons, presque au désert, et si jeune, on ne peut pas faire un voyage comme ça. »



Un long moment M^{me} de Grand-Air demeura hésitante, puis d'un élan elle reprit le petit paquet blanc : « Allons, je la garde, fit-elle ; je la mettrai en nourrice, je ferai le nécessaire. Partez tranquilles, mes amis. » Restée seule, elle berça dans ses bras le bébé endormi. Ses traits...

...lui rappelaient ceux de la filleule qu'elle avait aimée. Et, émue, elle dit : « Non, pauvre petite orpheline, tu n'iras pas en nourrice. Je ne puis te rendre ta maman, mais tu auras en moi une vraie grand-mère. »





Le valet de chambre, en entrant dans le petit salon, les tira de leur légère somnolence.

« Doucement, murmura M^{me} de Grand-Air, en montrant le berceau. Le domestique fit quelques pas encore marchant sur la pointe des pieds avec d'innombrables précautions, et, d'une voix qui avait la douceur d'un souffle, il annonça :

« On demande Madame la Marquise. Comme l'a écrit, ou à peu près, le poète Racine : C'est, Madame, une femme [inconnue, Qui ne dit point son nom, que je n'ai jamais vue.

Revenons à M^{me} de Grand-Air et à M^{me} de Kercoz, que nous avons laissées brisées par une nuit sans sommeil et par l'énerverment où les mettaient les cris de Loulotte. Celle-ci

étant assoupie, elles purent se reposer quelques instants.



« V'là ce qu'écrivent, de moi mes anciens maîtres ; si ça ne vous suffit pas, je ne sais pas ce qu'il vous faut. » Sans lui répondre, M^{me} de Grand-Air examinait les certificats.



« ... Pour parler plus clairement, c'est une nourrice qui vient du bureau de placement. » Avec un sourire amusé, les deux dames passèrent dans la salle à manger. La nourrice les y attendait. Des mèches de cheveux mal peignés s'échappaient d'un bonnet fripé et posé de travers. Elle tendit à la marquise quelques papiers crasseux et dit :

Elle dit : « Vous avez été servante de ferme pendant fort longtemps, puis fille de cuisine dans plusieurs maisons ; cela ne prépare guère à l'état de nourrice. » La femme eut un gros rire.

« Que si donc, ma chère dame, fit-elle : les mioches, c'est moins fragile à laver que des assiettes, et c'est pas plus dur à élever que des jeunes veaux. Et pour ce qui est de l'élevage des jeunes veaux...



« ... je peux dire que je crains personne. — Elle est stupide ! » murmura M^{me} de Kercoz à l'oreille de son amie. Cependant, fort indiscrètement, la nourrice s'était approchée de la porte restée entr'ouverte ; voyant le berceau, elle se...

... précipita en criant : « La v'là donc, ma nourrissonne, c'te chère cocotte, c'petit trognon de chou ! » Elle avait une voix éclatante, qui résonnait comme une trompette. « Plus bas, de grâce ! » supplia M^{me} de Kercoz.

Mais le désastre était accompli. Réveillée en sursaut, l'enfant mêlait ses hurlements à ceux de la nourrice : « Allez-vous-en ! Retournez à vos jeunes veaux ! » dit M^{me} de Grand-Air, au comble de l'irritation.



Quelques instants après, une autre poson entrée. Elle était habillée d'un costume de nurse battant neuf, d'une élégance raffinée.

Elle dit : « Il doit être bien entendu, Madame, que j'aurai une femme d'aide pour les lessivages et pour pousser la voiture ; je ne puis m'abaisser à ces viles besognes. J'ai mes diplômes, je ne veux être que première nurse... »

« ... Je suis avant tout une éducatrice. Du reste, j'entends crier l'enfant. Madame va juger tout de suite de mes qualités d'éducatrice. » Elle se posa devant le berceau. et d'un ton dur commanda : « Assez ! taisez-vous ! »

Puis, comme les cris continuaient : « Alors, le fouet ! C'est ma méthode, je suis pour les méthodes de rigoureuse sévérité. — Et moi, mademoiselle, dit M^{me} de Grand-Air, je suis pour les vieilles méthodes de tendre indulgence. Il n'y a donc aucune chance pour que nous nous entendions. »

Quand la nurse, dédaigneuse et méprisante, fut sortie, la marquise reprit : « Hélas ! nos tribulations ne sont pas près de finir si c'est là ce que le bureau envoie comme excellentes nourrices ! » A ce moment, un bruit de voix retentit...

... dans le vestibule. La porte, ouverte brusquement, donna passage à quelqu'un qui entra en coup de vent avec des cris, des exclamations, des : « J'suis-t'y heureuse de revenir ! » Des : « Bonjour, ma chère bonne maîtresse ; bonjour, Madame la Comtesse ! » — « Bécassine ! » s'écrièrent les deux dames. « Et paraît, continua Bécassine, qu'y a ici un bébé ! Quelle chance ! moi qui les aime tant !... »

« ... Ah ! la voilà ! Oh ! la jolie ! Oh ! l'amour ! Oh ! le trésor ! » Sa large face était tout illuminée de joie et de bonté. Alors, un miracle se fit.

L'enfant la regarda et soudain cessa de crier ; puis sa petite physionomie se transforma, s'épanouit en un joli sourire, et on entendit un gazouillis doux comme celui d'un oiseau.

« Bécassine, cria d'un élan M^{me} de Grand-Air, voulez-vous être nourrice ? — Pour sûr, Madame, répondit Bécassine ravie, y a pas de métier qui me plaise autant, et c'est justement un des rares que je n'ai jamais faits. »

La petite fille continuait à rire en tendant les bras.



« Ma petite nourrissonne est à côté de moi, dans son berceau ; elle a pris son biberon de neuf heures. Elle s'est endormie sur la dernière gorgée, et comme tous les matins, elle va dormir un bon moment.

J'en profite pour mettre la main au stylo et griffonner un peu sur le carnet où je marque mes aventures. De ma nourrissonne, je vous dirai seulement, pour l'instant, qu'elle a sept mois, qu'on l'a baptisée Louise-Charlotte...

... et qu'on l'appelle Loulotte, pour aller plus vite. Elle est amour comme tous les amours réunis. Elle rit autant que vous l'avez vue pleurer. Pauvre chou chéri ! Je ne peux pas me tenir de l'embrasser... bien doucement, afin de ne pas l'éveiller.

Aujourd'hui, je vais vous conter les changements qu'il y a eu dans la vie et dans la maison de M^{me} de Grand-Air. En descendant du train, à mon retour...



... d'Amérique (1), je n'avais qu'une idée, qui était de revoir vite ma chère bonne maîtresse. Je savais, par une lettre, qu'elle habitait de nouveau son hôtel du Faubourg Saint-Germain. J'y ai couru. La lettre dont je viens de vous parler m'avait fait surprise et plaisir, vu que pendant la guerre, et encore les premières années d'après M^{me} de Grand-Air avait été obligée de louer l'hôtel, de louer ses deux châteaux, de loger, avec une seule bonne...

dans un petit appartement, à Versailles. Et avant d'entrer, pendant que je regardais la façade de l'hôtel, je me disais que si M^{me} la Marquise habitait de nouveau cette maison qui est grande et belle comme un château...



...c'était signe qu'elle était redevenue riche. Ça me faisait tant de plaisir que je riais toute seule. « — Toujours gaie, à ce que je vois, mam'zelle Bécassine, » m'a dit le concierge, qui, à ce moment, ouvrait la porte pour sortir sa boîte à ordures.



Le concierge et moi, nous sommes de vieux amis. Je suis entrée dans sa loge ; je l'ai questionné sur Madame et sa famille. « Ça va bien, qu'il m'a dit ; nous sommes contents, nos fermiers nous payent de nouveau...



« ... aussi nous avons pu reprendre notre train d'autrefois. Nous avons un chef de cuisine, un valet, une femme de chambre. Les chevaux que vous voyez qu'on étrille dans la cour sont à nous. Il y a voiture ouverte et voiture fermée dans la remise. »



« — Enfin, a ajouté sa femme, nous vivons comme c'est naturel quand on est marquise. » Je n'ai pas pu m'empêcher de rire de nouveau en faisant réflexion qu'ils parlaient des fermiers, de l'hôtel, des domestiques, des chevaux et des voitures comme si ça leur appartenait.

(1) Voir Bécassine voyage.



« Seulement, un moment après, j'ai baissé le nez, bien confuse d'avoir ri parce que le gros Louis, le concierge, qui est un homme bien fin, m'a sans doute devinée, car il a repris : « Dame, chez de bons maîtres, on se regarde presque comme de la famille et on se réjouit de tout ce qui arrive d'heu- »

... inutile de revenir sur ce qui s'est passé quand je me suis présentée à madame. Tout l'après-midi, je n'ai guère eu le temps de souffler. La femme de chambre et moi, nous avons décidé Madame, qui était brisée de fatigue, à se mettre au lit.

Son amie, la comtesse de Kercoz, n'étant plus nécessaire, est rentrée chez elle, et j'étais seule pour m'occuper de la petite. Il est venu un médecin qui m'a expliqué bien clairement tous les soins à lui donner : « De la propreté et de l'exactitude », qu'il répétait tout le temps.



Un instant, ça m'a presque fâchée, vu que j'ai la prétention de ne pas être une souillon et d'en pas remettre à quatorze heures ce qui doit être fait à midi. Mais ce médecin, tout grand médecin qu'il est, a eu la bonté de me montrer comment il faut préparer les bibérons, faire bouillir les tétines (il appelle ça les *cériliser*, probable-nt parce que c'est en caoutchouc rouge comme cerise); il m'a expliqué aussi qu'il faut faire boire le bébé horloge tapante...



...de trois heures en trois heures, et un tas de choses aussi minutieuses. Alors, j'ai compris qu'il y a propreté et propreté, exactitude et exactitude et que celles d'une nourrice, c'est comme qui dirait de la propreté et de l'exactitude de première classe.



Une nourrice, elle devrait toujours avoir un œil à ce qu'elle fait et l'autre sa pendule, et ça serait bien commode pour elle si ses deux yeux ne regardaient pas dans la même direction.



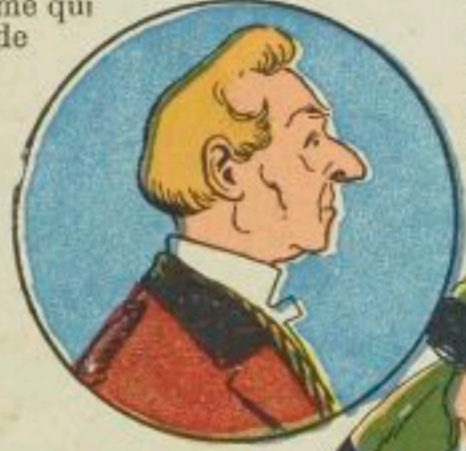
Mais faut convenir que ça ne serait pas joli et que ça pourrait être d'un mauvais exemple pour le bébé. En raison de tout ça, ce n'est que le lendemain que j'ai commencé de prendre langue avec les domestiques. Je suis allée présenter mes respects au chef, un gros réjoui, rouge comme la langouste qu'il préparait. Ce n'est pas la peine que je vous en parle davantage, vu que, probablement, je n'aurai guère affaire avec lui.



La femme de chambre, c'est la vieille Marie qui est au service de Madame depuis tantôt quarante ans et qui s'est dévouée à lui servir de bonne...



... à tout faire quand Madame a dû se réduire. Elle est toujours la même, toujours genre châtaigne, tout piquants au dehors et tout bon à l'intérieur. On continuera à se chamailler souvent en s'aimant bien.



Reste à vous présenter le valet, un homme pas ordinaire, comme vous verrez.



Mais c'est pas aujourd'hui que je vous le présenterai. Loufotte se réveille; elle me fait les marionnettes. Vite, un gros bécot. C'est pas bien ce que je fais là, vu que le grand médecin m'a dit que ça ne vaut rien aux tout petits qu'on les embrasse, mais je ne peux pas m'en empêcher.



J'ai aujourd'hui à vous présenter Hilarion, le valet de ma maîtresse. Comme je vous l'ai déjà dit, ça n'est pas un homme ordinaire. Il y a des moments où il me fait presque

peur, par exemple, quand il ouvre brusquement la porte du salon...



... que je ne comprends pas toujours, mais que j'aime bien parce qu'elles sont comme de la musique. Ainsi, hier, je tenais sur mes bras la petite que j'avais habillée pour la promenade. Je dois avouer que la chambre n'était pas très bien rangée.

... dame, vous savez, quand on habille un bébé, il y a toujours des choses qui traînent. Hilarion entre, regarde partout, et c'était visible qu'il n'était pas content parce que, lui, il aime le rangement.



Alors, j'ai eu la hardiesse de lui demander comment cela se fait qu'il parle si souvent en vers, ce qui n'est pas dans les habitudes des domestiques. Il avait du temps libre, j'en avais aussi, étant en avance sur l'heure de la promenade; il a pris une...

... et quand, d'une voix si grave qu'elle semble lui sortir des talons, il annonce : « Madame... » A ce moment-là, il me semble toujours qu'il va nous apprendre un grand malheur, et je me mets à trembler.



Bon, je me mets à trembler devant son aspect sévère. Mais il se plante devant Loulotte, et, remarquant sa belle toilette, il dit : Dans ce désordre, à mes yeux se présente Un ieune enfant couvert d'une robe éclatante.

Et puis, sa figure devient souriante, sa voix se fait toute douce, toute chantante; il termine : «... est servie » en roulant l'r, et ça me donne envie de rire. Il a aussi une façon de parler qui n'est qu'à lui, des phrases compliquées...



« Oh! la belle phrase, monsieur Hilarion! » que je n'ai pas pu m'empêcher de m'écrier. Il a salué comme j'ai vu faire aux acteurs lorsqu'on les applaudit, et il a répondu : « Ce n'est pas une phrase, ce sont des vers, des vers du poète Racine. »



... chaise et il m'a raconté son histoire. Je vais vous la redire de mon mieux.

Il paraît que tout enfant, il avait une mémoire étonnante. A six ans, il écoutait son papa, un brave menuisier d'un village des bords de la Garonne, qui, le soir, lisait le journal à la maman.



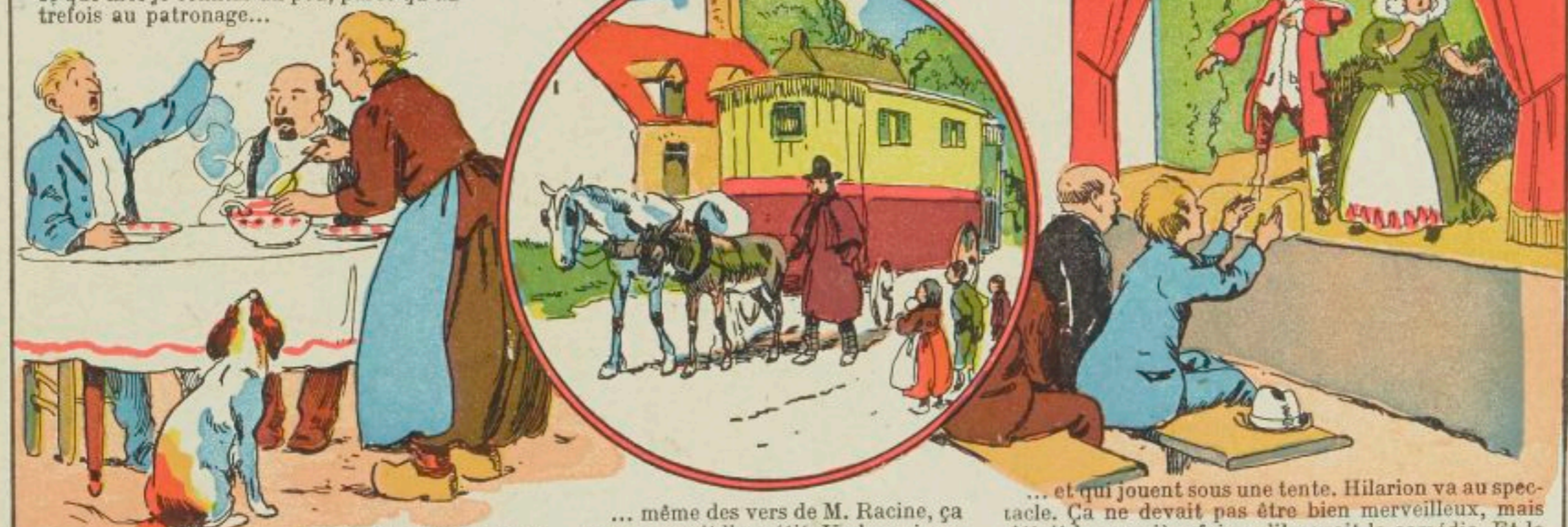
Quand la lecture était finie, le petit Hilarion se levait, et il répétait sans en manquer un mot tout le journal, les annonces comprises. Les voisins venaient l'écouter, et ils disaient que c'était un enfant prodige.



A l'école, il eut tous les prix de récitation ; rien que de le lire une seule fois, il apprenait un livre par cœur, surtout quand c'était en vers, et particulièrement en vers d'un certain M. Racine, dont il paraît faire grand cas, et que moi je connais un peu, parce qu'autrefois au patronage...

... j'ai failli jouer un rôle dans une pièce de lui, nommée *Esther* (1). Je n'étais pas assez intelligente pour être actrice dans une pièce en vers ; on m'a retiré le rôle.

Les années passent, Hilarion grandit ; il devient menuisier comme son papa ; mais dès qu'il a une minute libre, c'est pour mettre le nez dans ses livres de vers, les apprendre par cœur et les répéter tout le temps : en poussant son rabot...



... pendant les repas, tout le temps enfin. Même qu'il devait en être assommant. Ça, ce n'est pas lui qui me l'a dit, c'est moi qui l'ai pensé, car, pendant que je mange, d'entendre répéter des vers sans arrêter...

... même des vers de M. Racine, ça me couperait l'appétit. Un beau jour, arrive dans le village une troupe d'acteurs, pas des grands, des célèbres, simplement de ces petits acteurs qui voyagent en roulotte...

... et qui jouent sous une tente. Hilarion va au spectacle. Ça ne devait pas être bien merveilleux, mais c'était la première fois qu'il voyait la comédie. Et le voilà qui s'emballe, qui trépigne, qui applaudit à tout rompre. Ça le met dans un tel état que, de la nuit, il ne peut fermer l'œil.



Le lendemain matin, il dit à son père : « Papa, j'ai trouvé ma vocation, je veux être acteur. » Le papa n'était pas contrariant.

Il répond : « A ton idée, mon gars. Paraît que c'est un métier où on gagne bien sa vie, mais faut l'apprendre. J'ai justement une commande d'un client qui a été acteur, je vais lui proposer de me payer en leçons. »

Ca se fait ainsi, pendant quelque temps Hilarion va tous les matins chez l'ancien acteur, qui lui montre les gestes à faire, les airs de bien écouter qu'on doit prendre quand ce sont les autres qui parlent. Enfin, tout ce que font les acteurs.

(1) Voir *Bécassine en apprentissage*.

Et puis, un beau jour, le monsieur lui donne un mot de recommandation pour le directeur du théâtre de la sous-préfecture, et mon Hilarion part pour la ville, sa lettre en poche, persuadé qu'il s'en va vers la gloire et la fortune.



La fin de l'aventure d'Hilarion, j'aime mieux que ce soit lui qui vous la raconte. J'ai noté son récit, et je vais le recopier, sans y changer un seul mot.

« Bécassine, qu'il a commencé, j'étais comme fou de joie dans le train qui m'emmenait vers la sous-préfecture. Je relisais la lettre de recommandation et je me voyais déjà célèbre, acclamé, couvert de couronnes par des spectateurs enthousiastes. La désillusion a commencé à l'arrivée.

« Vous ne pouvez pas vous imaginer l'aspect misérable de ce théâtre de petite ville. Une vraie ruine ! Et moi qui m'attendais à voir un édifice splendide ! Le directeur était du même genre que son théâtre.



« C'était visible qu'il mangeait rarement à sa faim. Il a lu la lettre, il m'a dit :

« Jeune homme, débiter ici, c'est grave. Notre public est difficile. A la moindre faute, il vous sifflera, il vous accablera de pommes cuites... Parfaitement, de pommes cuites... C'est une vieille habitude dans cette ville. Enfin, puisque vous y tenez... »

« ... essayons. Je vous engage, sans appointements, bien entendu. Vous débutez ce soir. Nous jouons les *Trois Mousquetaires*. Vous ferez un des mousquetaires. Voilà votre costume : essayez-le. »

« J'ai mis le costume. Comme toutes choses en ce théâtre, il était bien délabré et défraîchi. Mais rien que d'être déguisé en seigneur d'autrefois, ça m'a rendu tout mon enthousiasme. Je ne cessais de m'admirer dans la glace. Apprendre le rôle fut un jeu d'enfant.



« Au bout d'une heure, je le savais sur le bout du doigt. Tout en me promenant dans la ville, je le récitais ; sans m'en apercevoir, je faisais de grands gestes... »

« Les gens qui étaient méridaient en riant. Les uns disaient : « C'est un fou ! » D'autres répondaient : « C'est peut-être le nouvel acteur. » Un gamin a conclu : « Attention à lui, alors : les pommes... »

« ... je parlais tout haut. pas-gar-uns di-

« ... sont en train de cuire ! » L'heure de la représentation est arrivée. Je ne devais paraître qu'à la fin du premier acte ; mais, dès le lever du rideau, j'attendais, trépignant d'impatience, près de l'entrée de la scène.

« — Du calme, jeune homme, me répétait le directeur ; pas d'énervement, sansc-gare aux pommes cuites ! »





« Et naturellement, ses recommandations m'énervaient plus encore. Enfin, il me dit : « C'est à vous, allez-y ! » Comme un fou, je bondis en scène et je lâche à pleine voix ma phrase d'entrée...

... qui était :
Messeigneurs, j'ai une grave nouvelle à vous annoncer. J'ai dû la dire très bien, cette phrase, car il y a eu dans la salle un murmure d'approbation et même quelques applaudissements, les seuls que, de ma vie, je devais entendre. Comme c'est doux...

... Bécassine, des'entendre applaudir ! — *Quelle est cette nouvelle ?* demandent les autres mousquetaires, et ils attendent ma réplique. Alors il se produit quelque chose d'horrible : l'émotion me serre la gorge à tel point que je me sens incapable de prononcer un seul mot. Et voilà que j'ai tout oublié de mon rôle, absolument tout.

« Le souffleur a beau souffler, je ne l'entends même pas. Je reste muet, immobile et stupide, au milieu de la scène. Dans la salle, on s'agite, on siffle...



« ... puis quelque chose qui fait floe vient s'aplatir sur mon point. La première pomme cuite ! D'autres la suivent. Il en vient de l'orchestre, du balcon, des loges, de partout. Il faut laisser le rideau et interrompre la représentation.



« Ah ! Bécassine, que je me sentais honteux et désolé quand je repris mes esprits ! Le directeur s'est montré très gentil. Il ne m'a pas adressé le moindre reproche, même il paraissait presque content. « En ont-ils jeté de ces pommes ! répétait-il. Cela me donnera à diner pour au moins deux jours !... »



« Tout de même, jeune homme, a-t-il continué, il vaut mieux que vous renonciez au théâtre. Adieu, mon ami. » Une heure après j'étais à la gare. Tandis que, navré, j'attendais le train, j'ai vu venir à moi une femme tout éplorée qui m'a dit : « C'est-y vrai, mon bon monsieur, que jamais plus vous ne jouerez sur notre théâtre ? Qué malheur, mon Dieu, qué malheur ! »



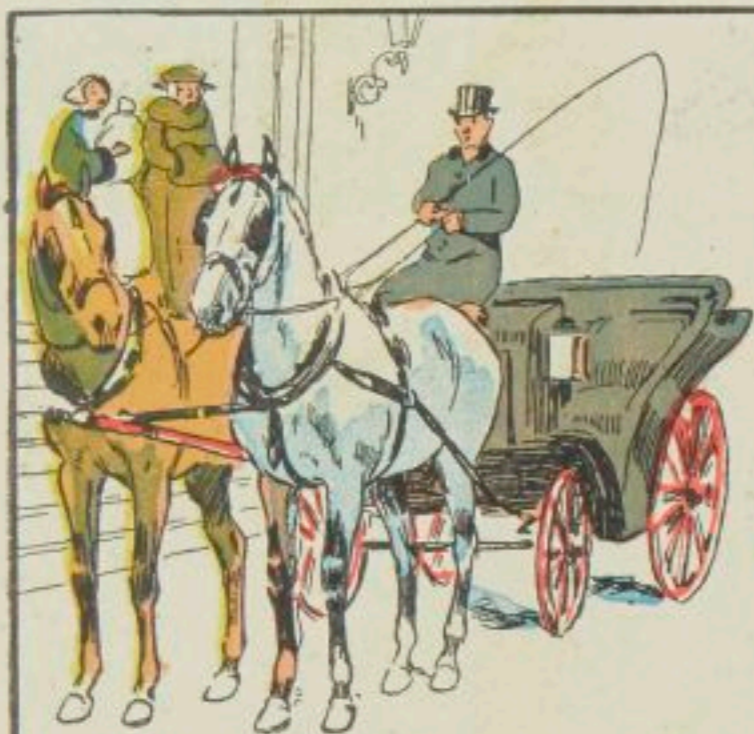
« — Sans doute, madame, lui ai-je répondu, vous êtes amateur de théâtre ? Vous avez reconnu mes grandes qualités ? — Oh ! non, monsieur, c'est pas ça, je ne m'y connais pas en théâtre, mais je suis la marchande de pommes cuites, et le commerce va si bien quand vous jouez ! »



Ici s'arrêta le récit d'Hilarion. Je crois qu'il avait quelque chose à y ajouter, mais à ce moment Madame est entrée, venant me chercher pour la promenade. Hilarion a paru ennuyé de se voir surpris en train de bavarder.



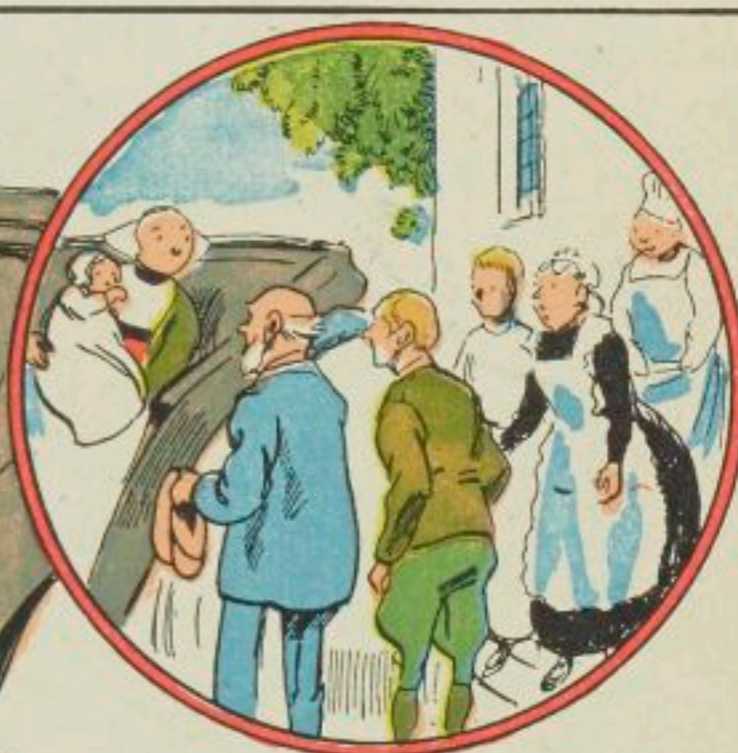
Suivant son habitude, il a fait une citation de M. Racine : *Je perds trop de moments en des discours frivoles, Il faut des actions et non pas des paroles.* a-t-il dit. Et il s'est mis à frotter le parquet !



Pendant qu'Hilarion frottait son parquet, je suis descendue avec Madame et Loulotte pour la promenade. Il faisait beau, Madame avait commandé d'atteler la voiture découverte.



Elle s'est assise à droite, comme cela se doit, et moi auprès d'elle, avec la petite sur mes genoux, bien emmitouillée et toute souriante. Elle sourit toujours, cette bonne petite; il n'y a pas d'enfant plus facile et plus gentille. Aussi tout le monde l'aime.



Les concierges, le palefrenier, la vieille Marie et même le chef, étaient sortis dans la cour pour la voir partir. On lui faisait des au revoir, et elle répondait en secouant sa menotte et en disant : *avoi, avoi.*



Aux premières sorties, je me sentais bien intimidée d'être assise comme ça dans une belle voiture, à côté de ma maîtresse; et puis je m'y suis habituée, et maintenant il n'y a rien que j'aime comme ces promenades.



Madame est si bonne qu'elle s'inquiète tout le temps de l'enfant. A chaque instant, elle dit au cocher : « Jean, retenez vos chevaux, il ne faut pas effrayer Loulotte. » Ou bien : « Faites attention à ce trou dans la chaussée. » Il ne faut pas secouer l'enfant. »



A moi elle dit : « Le soleil est bon, mais l'air est frais; enveloppez-la bien dans son burnous. Voilà qu'elle éternue, ne la croyez-vous pas enrhumée? Il me semble que ses mains sont un peu chaudes. »



Et tout le temps comme ça. Quand on a un cœur de grand'mère, on l'a même pour les enfants qui ne vous sont rien. Au petit trot des chevaux, nous gagnons le bois de Boulogne. Là, nous descendons, nous marchons un peu.



Presque toujours nous rencontrons des connaissances de Madame la Marquise, dames ou messieurs, qui nous accompagnent. C'est ainsi que j'ai retrouvé, hier, mon vieil ami, M. Proey-Minans (1), plus myope...

(1) Voir *Béatrice pendant la guerre* et les albums suivants.



... et plus distrait que jamais. Madame lui ayant dit : « Vous voyez, cher ami, j'ai un nouvel enfant », il a regardé vaguement du côté qu'elle indiquait, et il a répondu : « Très gentil, ce jeune collègue; a-t-il eu beaucoup de prix... »



« ... à la dernière distribution? » Et tout en parlant, il s'est cogné dans un arbre auquel il a adressé un grand salut et des excuses à n'en pas finir. Tout en étant bien intelligent et bien savant, c'est un homme...

... qui ne voit vraiment pas plus loin que le bout de son nez. Quand Madame la Marquise est fatiguée ou occupée, je prépare la petite voiture. Et, là encore, ce sont des inquiétudes et des recommandations.

« Surtout, Bécassine, faites bien attention en traversant ; avec les autos et les tramways, on ne prend jamais assez de précautions. Ne vous faites pas écraser! » Moi qui ai couru quasiment le monde entier, sur terre, sur mer, et même dans l'air...

... cette peur des traversées me donne toujours un peu envie de rire ; mais il faut être respectueuse, et c'est avec tout mon sérieux que j'assure Madame que je n'ai pas du tout envie de nous faire écraser toutes les deux.



L'achat de cette petite voiture a été l'occasion d'une réflexion de Madame qu'il faut que je vous raconte. Ma maîtresse m'avait emmenée chez le marchand, et il nous montrait ses modèles. « Si Madame permet, que je dis...

« ... je suis d'avis de cette voiture basse sur roues et profonde. L'enfant y sera plus confortable et mieux à l'aise. — Mademoiselle a bon goût, » fait le marchand, en m'envoyant un sourire d'ami de vingt ans. J'ai compris son compliment et son sourire quand il a dit le prix : le modèle que je demandais, c'était justement le plus cher du magasin.

Madame a un peu hésité, vu qu'au jour d'aujourd'hui, une voiture d'enfant, ça coûte quasiment autant qu'une calèche avant la guerre. Mais elle n'est pas regardante...



... elle a pris la voiture profonde. Une belle voiture, faut le reconnaître. Je ne me laissais pas de l'admirer, et j'ai dit : « En y ajoutant un écusson avec couronne de marquise... »



« ... ça sera magnifique. » Madame a répliqué vivement. « Non, non, aucune couronne ; veuillez,

livrer la voiture telle qu'elle est. » Puis, tandis que nous retournions à la maison, elle m'a expliqué : « Loulotte n'est pas marquise, elle n'est pas de ma famille ; je lui ferai une enfance aussi douce que possible... »



... plus tard, je ne le laisserai pas dans le besoin, mais elle est destinée à une condition modeste ; il faudra y penser et l'élever en conséquence quand elle grandira. » J'ai trouvé cela si raisonnable, que tout de suite, en rentrant, je l'ai noté sur mon carnet.



Et depuis, j'ai pensé bien souvent à ces paroles de madame. J'y pensais encore, cet après-midi, en poussant le long des quais la belle petite voiture. J'ai le temps de réfléchir pendant que je me promène ainsi, toute seule, avec ma Loulotte.

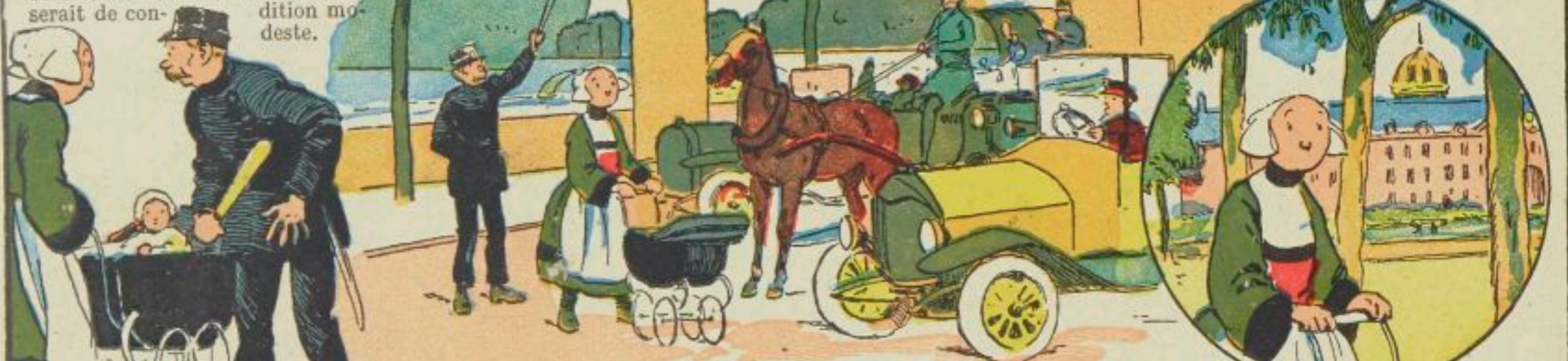


Tout en poussant ma voiture, je regardais Bébé, je me disais que cette petite allait être élevée comme une princesse et que c'était peut-être tant pis pour elle, vu que plus tard, comme avait observé Madame, elle serait de condition modeste.

Alors, je lui ai dit: « T'inquiète pas; moi, je te gagnerai de l'argent pour augmenter ta dot. » Du reste, elle n'avait pas l'air du tout de s'inquiéter.

Voilà quelles étaient mes réflexions. De réfléchir, ça m'absorbe, ça m'empêche quasiment de voir et d'entendre. Cette fois-là j'ai été sortie de mes réflexions par une secousse.

J'ai reconnu que la secousse venait de ce que j'avais tapé ma voiture dans le dos d'un agent.

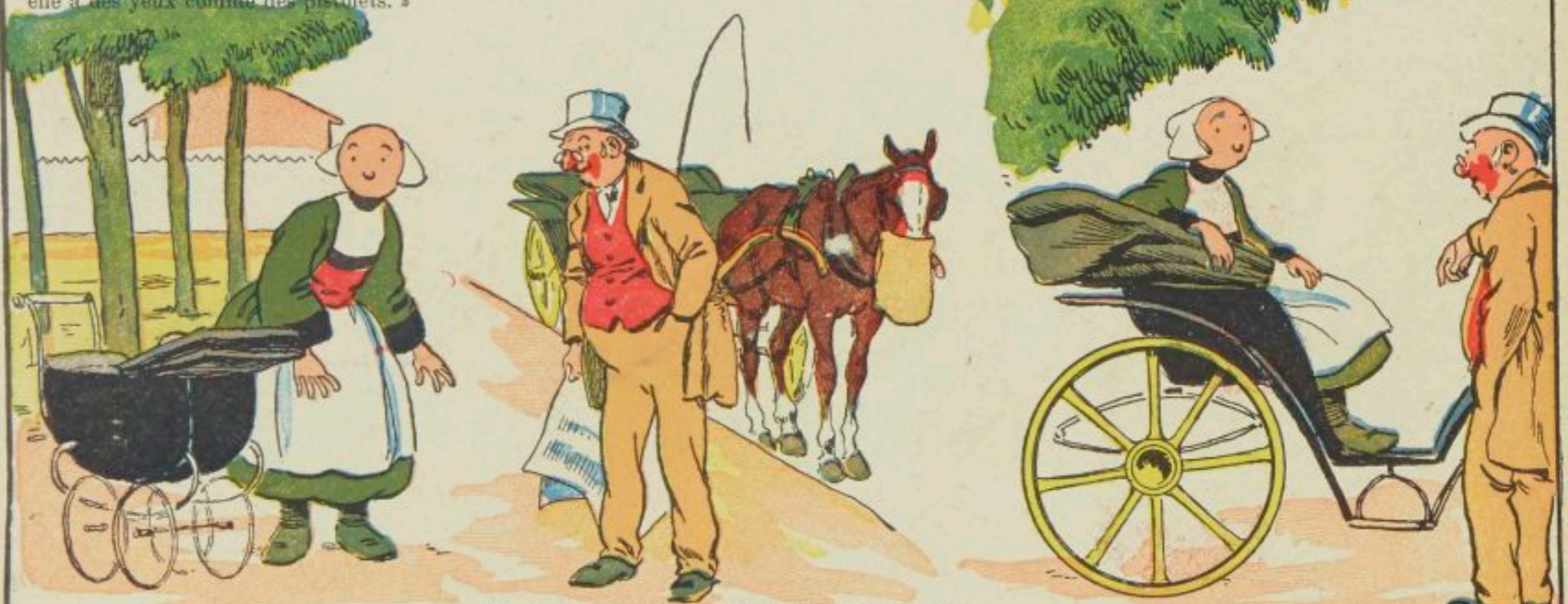


Je commençais des excuses. Mais les agents, c'est tout braves gens, comme dit la chanson, et ça aime bien les mioches. Celui-là m'a répondu qu'il n'y avait pas de mal, puis il a regardé Loulotte et il a dit: « Une belle petite, et bien éveillée: elle a des yeux comme des pistolets. »

A moi il a dit: « Vous voulez traverser? Attendez, je vais vous y aider, sur ce quai c'est dangereux. » Il a levé son bâton blanc...

... et nous avons passé entre deux haies d'autos et de voitures; et tous les gens, pressés probablement, qui étaient dedans, semblaient trouver tout naturel de s'arrêter pour cette mioche, grosse comme trois pommes.

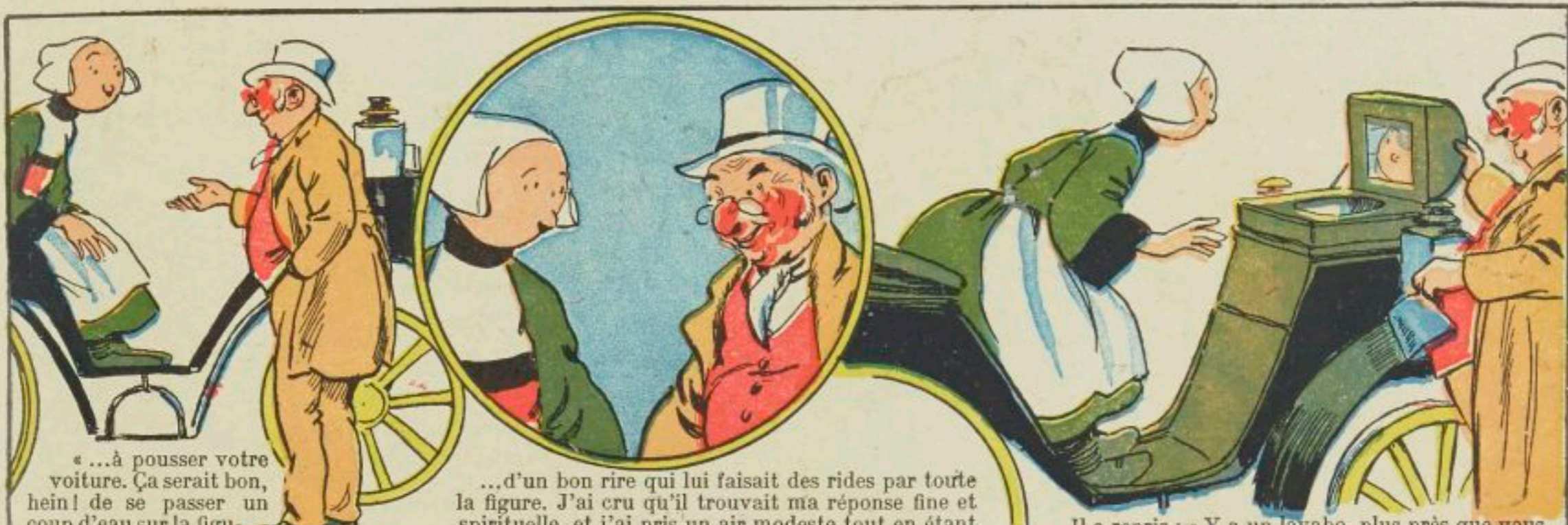
La traversée faite, j'ai vu que je me trouvais sur l'esplanade des Invalides. Il faisait chaud, j'étais trop fatiguée pour retourner aux Tuileries, notre promenade habituelle.



J'ai jugé que la petite respirerait aussi bien là qu'ailleurs. J'ai installé la voiture à l'ombre; et, n'ayant pas mon pliant, j'ai cherché un banc ou une chaise; il n'y en avait pas.

Pendant que je regardais partout, une voix m'a dit: « Eh! la nounou, si ça vous tente, asseyez-vous dans mon carrosse. » C'était un brave vieux cocher qui me parlait ainsi, et il me désignait son fiacre, presque aussi vieux que lui.

« C'est pas de refus, que j'ai répondu, vous êtes bien honnête. » Je me suis installée dans le fiacre. Le cocher est resté debout auprès, et on a causé de choses et autres. Au bout d'un moment, il m'a dit: « Vous avez pris chaud... »



« ... à pousser votre voiture. Ça serait bon, hein ! de se passer un coup d'eau sur la figure ! — Pour sûr, que j'ai répondu, mais faudrait un lavabo et ça n'est pas un article fréquent sur l'Esplanade. » Il s'est mis à rire...

... d'un bon rire qui lui faisait des rides par toute la figure. J'ai cru qu'il trouvait ma réponse fine et spirituelle, et j'ai pris un air modeste tout en étant assez fière au fond. J'en ai été pour mes mines ; ce qui l'amuse, ça n'était pas mes paroles, c'était une malice qu'il préparait.

Il a repris : « Y a un lavabo, plus près que vous ne pensez. » Alors, il a soulevé le dessus de son siège, qui s'est tenu tout droit, et où était fixé un bout de glace.



Dans le creux de dessous, il y avait une cuvette et un petit pot en zinc. Il a couru remplir le pot à une Wallace, il a mis de l'eau dans la cuvette, où j'ai trempé mes mains avec bien du plaisir. Je lui ai dit : « C'est joliment bien arrangé ; c'est pas une voiture que vous avez là, c'est...

« ... un appartement. — Parfaitement, qu'il a fait : vous avez vu le cabinet de toilette, voilà maintenant la chambre. » Il a pris dans le coffre un oreiller, une couverture, un tabouret pliant qu'il a ajusté devant la banquette et ça faisait un canapé-lit où on pouvait très bien dormir.



« — Et puis, voilà la cuisine. » C'était un réchaud à pétrole, avec deux casseroles, qui étaient également dans le coffre. « Vous avez tout vu, qu'il a conclu. Moi, j'aime les beaux quartiers. Au prix où sont les loyers, et avec la crise des affaires...



« ... vous devinez que je n'ai pas les moyens de m'offrir un entresol aux Champs-Élysées. Alors, je loge dans ma voiture, et je l'ai bricolée pour la rendre habitable. Ça n'est pas mal, hein ? » C'était à son tour de prendre un air modeste...

... tout en étant très fier. J'ai trouvé qu'il y avait bien de quoi être fier, et j'ai crié : « M'sieu le cocher, vous êtes un grand inventeur. » Il a protesté avec un geste de la main et il a répondu : « Non, tout cela c'est de la bricole... »

« ... de la petite invention, mais j'en cherche d'autres, des grandes, des vraies, qui me rendront riche à millions... Et à ce propos, la nounou, vous pouvez peut-être me rendre un service. — Tout ce que vous voudrez, » que j'ai répondu d'un élan.



Mon cocher a repris : « Le service que je vous demande, c'est tout simplement de rester là pendant une petite demi-heure, à surveiller P. V. — P. V., ? qu'est-ce que c'est que ça ? »

Il a ri de nouveau, et il a expliqué : « P. V., ça veut dire Petite Vitesse. C'est ma bonne brave bête de cheval que j'appelle ainsi, et il mérite son nom... Pendant que vous surveillerez P. V., moi j'irai au concours Lépine, qui se tient dans les baraques, que vous voyez là. Il y a une section des inventions...

«...C'est passionnant, et ça vous donne des idées. Vous voulez bien? — Tout à votre service. » Il est parti. Je surveillais ma petite qui riait, appelait les passants, leur criait des bonzou, auvoir, si gaiement qu'elle mettait de la joie autour d'elle.

Je surveillais aussi P. V. Ils n'avaient pas plus besoin l'un que l'autre de ma surveillance; ça me laissait le temps de penser; je me disais que ce serait beau de trouver...

... moi aussi, une invention qui me ferait gagner beaucoup de sous, pour la dot de ma Loulotte chérie. Seulement, est-ce que je pourrais trouver une invention? Il fallait sans doute, pour ce métier-là, être très intelligente... Au bout d'une demi-heure, mon cocher est revenu.

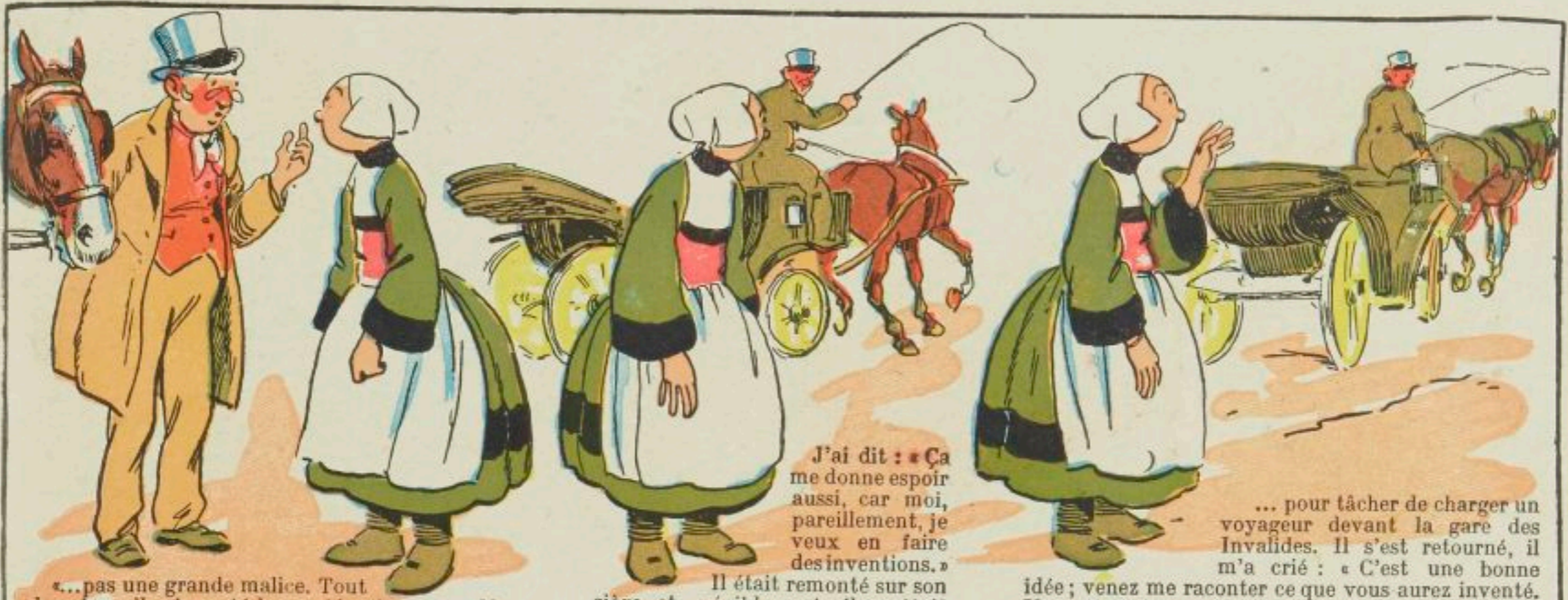
Je lui ai demandé : « C'est intéressant, ce que vous avez vu? — Couci-couça. Voulez-vous que je vous raconte? — J'ai pas le temps ce soir, et j'ai une question à vous poser. » Alors, émue comme si ma vie en dépendait, j'ai lâché la question qui me préoccupait :

« Dites-moi, m'sieu le cocher, est-ce qu'il faut être très intelligent pour faire des inventions? » Il a réfléchi un moment, puis il a dit : « Je pense que les inventions, ça peut venir dans les cervelles les plus bouchées. Dans mes courses, quand je vois une rue qui porte le nom d'un inventeur, je m'informe de ce qu'il a fait, et j'ai appris ainsi pas mal d'histoires dans le sens de ce que je viens de vous dire... »

«...Ainsi, il y a eu un nommé Bernard Palissy (sa rue est dans le VI^e); il paraît qu'il chauffait son four avec ses meubles. Même quand le bois de chauffage est cher...

«... ça n'est pas malin de détruire ainsi ses chaises et fauteuils; cet homme-là devait être plutôt stupide. Eh bien, ça ne l'a pas empêché d'inventer une faïence magnifique, qui se vend maintenant des prix fous chez les antiquaires...

« Il y a eu aussi un nommé Papin, Denis de son prénom, qui a sa rue dans le III^e. Il s'asseyait près d'une marmite où de l'eau bouillait et il s'étonnait parce que ça soulevait le couvercle. Faut avouer qu'il s'étonnait de peu et que ça ne prouve...



«... pas une grande malice. Tout de même, il a inventé la machine à vapeur. Non, décidément, il n'y a pas besoin de beaucoup d'intelligence pour faire de grandes inventions, c'est ce qui me donne l'espoir de réussir.»

J'ai dit : « Ça me donne espoir aussi, car moi, pareillement, je veux en faire des inventions. »

Il était remonté sur son siège et, péniblement, il mettait P. V. en marche...

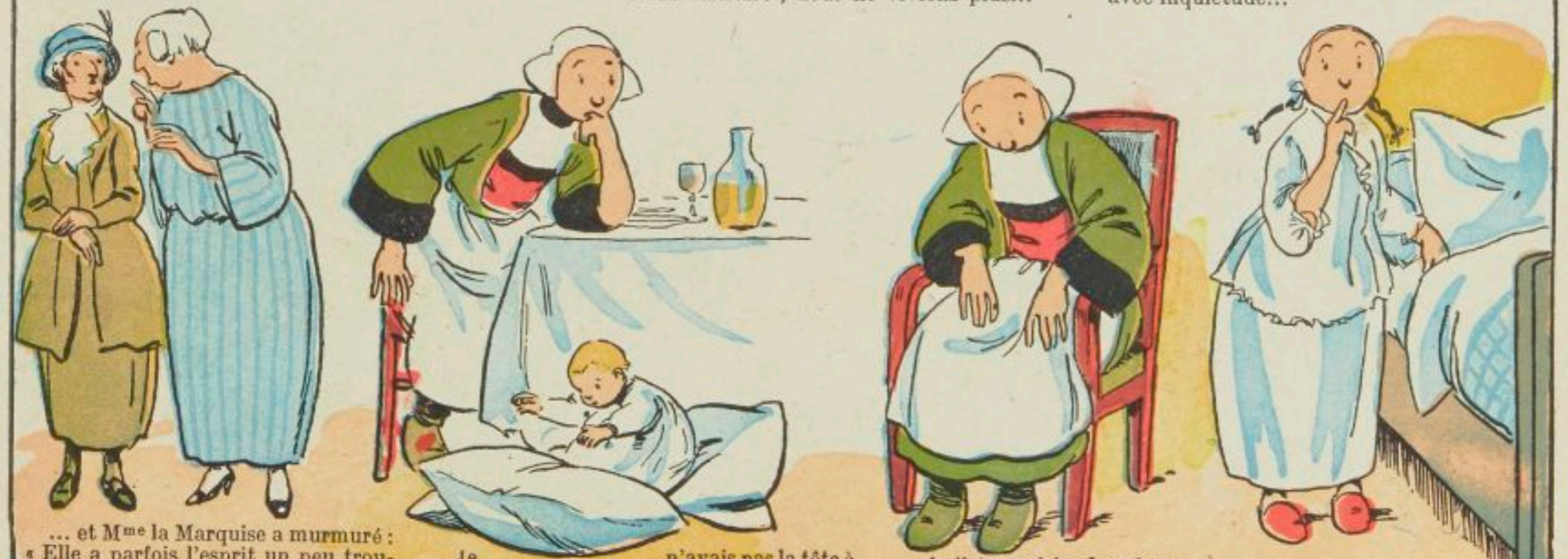
... pour tâcher de charger un voyageur devant la gare des Invalides. Il s'est retourné, il m'a crié : « C'est une bonne idée ; venez me raconter ce que vous aurez inventé. Vous nous trouverez souvent, P. V. et moi, dans ces parages. »



J'ai repris, toute songeuse, le chemin de chez nous. Sans m'en douter, je m'étais attardée. A la maison, j'ai trouvé aux cent coups ma maîtresse et M^{me} de Kercoz, qui était en visite.

« — Ah ! que nous avons eu peur, en ne vous voyant pas rentrer à l'heure habituelle, disait cette bonne Madame ; il y a encore deux histoires de gens écrasés dans le journal que nous lisions pour tâcher de nous distraire ; nous ne vivions plus... »

«... Que vous est-il arrivé ? » Je ne sais pas bien ce que j'ai répondu. J'ai dû parler de cocher inventeur, de fiacre transformé en appartement, et tout cela de façon pas claire. Les deux dames me regardaient avec inquiétude...



... et M^{me} la Marquise a murmuré : « Elle a parfois l'esprit un peu troublé ; quand elle est dans cet état, il vaut mieux ne pas insister. » Je n'ai pas besoin de vous dire que ce n'est pas par mauvaise volonté que je répondais si mal à ma maîtresse.

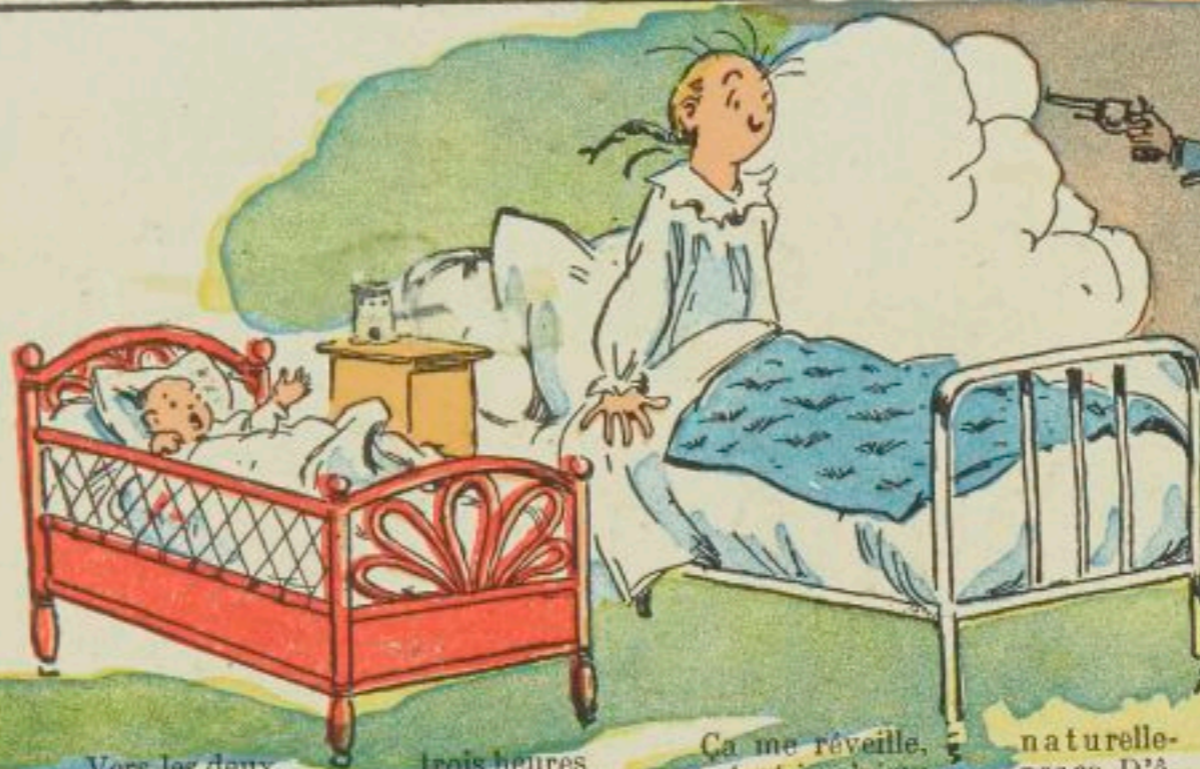
Je n'avais pas la tête à ce qu'elle me disait, je l'avais aux inventions. J'ai dîné en quelques bouchées, sur le coin de la table de ma chambre, tout en surveillant Loulotte, qui faisait le diable à quatre, à terre, sur ses coussins.

Je l'ai couchée. Je suis restée longtemps assise, sans bouger, dans la petite lueur de la veilleuse, et, enfin, il m'est venu une idée qui m'a paru merveilleuse.

Alors, seulement, je me suis mise au lit... Mon idée, je vais vous la dire, mais il faudra me garder le secret.



Avant de vous dire mon idée d'invention, il faut que je vous raconte ce qui me l'a fait venir à l'esprit. Voilà : ma petite Loulotte a toutes les qualités, mais elle a aussi un défaut, qui est de réclamer un biberon au milieu de la nuit.



Vers les deux, trois heures du matin, elle s'éveille et s'agite, et, si on ne lui répond pas tout de suite, ce sont des cris, des gigotages, tout le lit bouleversé ; car elle a un lit maintenant, elle pousse comme un champignon et son berceau était trop petit.

Ça me réveille, et je n'aime pas ça. D'être tirée tout d'un coup de mon sommeil, ça me fait comme un cauchemar ; je crois toujours qu'il y a le feu dans la maison ou des voleurs dans l'appartement ; enfin un drame genre cinéma.



Pendant que je reprends mes esprits, la petite crie de plus en plus fort. Des fois, ça vient aux oreilles de ma maîtresse, dont la chambre est tout près, et qui ne dort que d'un œil, comme toutes les personnes d'âge.



Souvent, elle entre dans la chambre ; elle demande tout affolée : « — Qu'est-ce qu'il y a ? Est-ce qu'elle est malade ? » Je la rassure, elle retourne se coucher. Mais ces promenades de nuit dans l'appartement, ça n'est pas sain à son âge.



Je me lève à mon tour. Il fait froid ; mon petit poêle à bois est presque éteint, et la bûche que j'y mets refuse régulièrement de prendre. Ensuite, il faut réchauffer le...



... biberon. Tantôt je ne trouve pas les allumettes ; c'est curieux comme ça a de la malice, une boîte d'allumettes ; c'est toujours sorti de la place où ça devrait être.



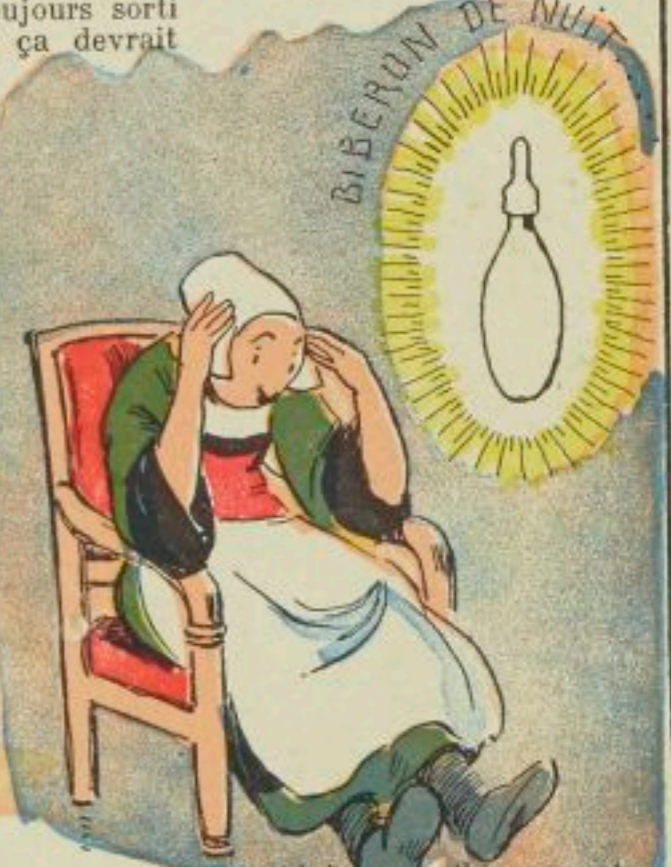
D'autres fois, Hilarion, par prudence, a fermé le compteur, et quand j'ai enfin découvert les allumettes, c'est le réchaud à gaz qui ne s'allume pas.



Pendant ce temps, la petite hurle comme une perdue. Madame revient et me dit de me presser ; je m'énerve, je n'avance à rien. Le biberon de nuit, c'est quelque chose d'insupportable.



M^{me} Virginie, une nourrice que je rencontre aux Tuileries, et qui est une femme pleine de sagesse disait encore ces jours-ci : « Pour nous autres, nourrices sèches, le biberon de nuit c'est le malheur et la désolation. Celui qui trouverait le moyen que l'enfant le prenne tout seul...



« ... il faudrait lui élever une statue. » C'est ce moyen que je cherchais, assise dans le noir auprès de la veilleuse, et voici l'idée qui m'est venue, telle que je l'ai écrite et dessinée dès le lendemain matin.

Le Biberon de nuit au tomatic

(system Bécassine)



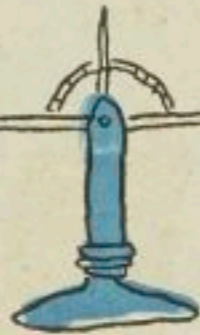
Il faut une balance
très grande avec des
tiges très longue
et une orloge à poids
comme celle de chez
mon oncle Corentin

Manœuvre

On instale le lit du
bébé sur un côté de la balance
On fait l'équilibre de l'autre
côté avec tout ce qui vous
tombe sous la main.



Figure n°1

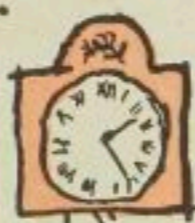


On met le poids de
l'orloge sur ce côté là
juste au rat. (Figure n°1)

Comme le poids décent ça fait descendre
ce côté et alors l'autre monte.

Il y a aussi une ficelle qui tire à mesure sur le biberon pour
l'amener tête en bas.

Si tout ça est bien
calculé juste à



l'heure que le

bébé a fini sa
au biberon. (Figure n°2) Il boit

bouche à rive
ça le fait plus
platau redécient

lourd alors son
Le bébé est à peine réveillé
et la nounou ne l'é pas

réveillé
du tout

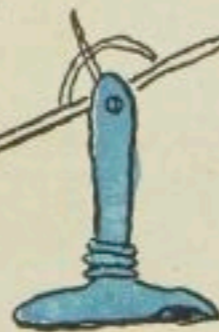
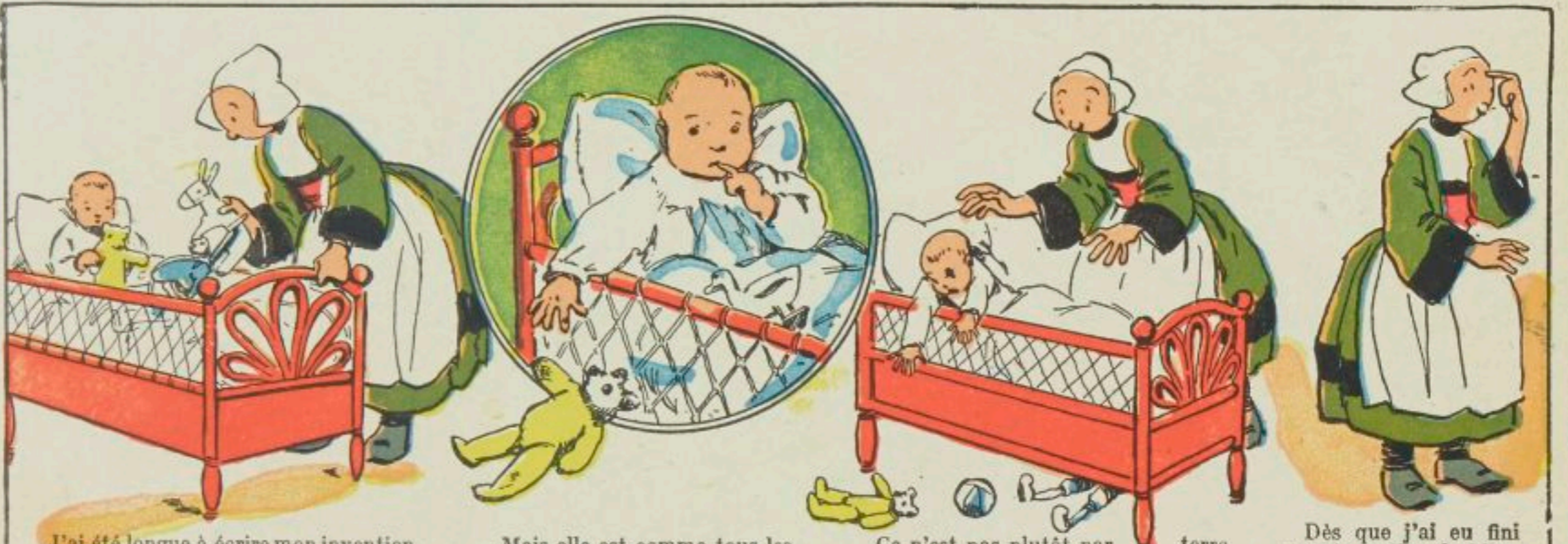


Figure n°2

• L'inventeuse
Bécassine

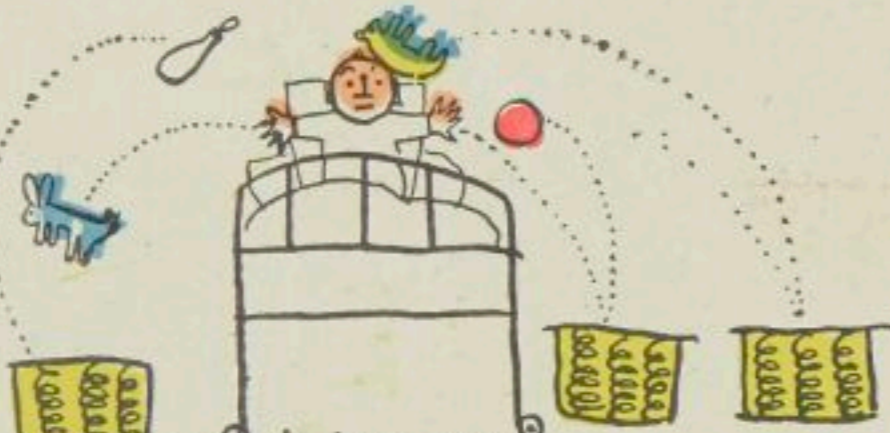


J'ai été longue à écrire mon invention, parce que Loulotte me dérangeait tout le temps. Je l'avais assise sur son lit, où j'avais posé je ne sais pas combien de joujoux.

Mais elle est comme tous les enfants. Elle prend les joujoux qu'elle préfère, elle s'en amuse un instant, et puis elle étend les bras et laisse tomber l'ours, le canard, le polichinelle.

Ce n'est pas plutôt par terre qu'elle veut les avoir de nouveau, et ce sont des cris. Faut bien que je l'avoue, Loulotte est un peu volontaire. Alors, de quitter ce qu'on fait, de ramasser les joujoux, de les remettre sur lit et tout le temps comme ça, ça n'avance pas le travail.

Dès que j'ai eu fini mon invention du biberon de nuit, j'ai pensé à cet ennui des joujoux jetés par terre, et ça m'a donné l'idée d'une autre invention que j'ai écrite tout de suite et que voilà :



Le Parquet à ressort (système Bécassine)
 On met de chaque côté du lit des essences de boîtes avec des ressort dedans et du Kapputchoux dessus. Quand les joujou tombe ils rebondisse et si c'est bien calculé ils revienne sur le lit. Alors le bébé est content et la nounou aussi.
 Observation: Le faut calculé pour que ça rebondisse pas sur la tête du bébé ça serai malsein. L'inventeuse
Bécassine



Ça, c'était une petite invention, moins belle que le biberon de nuit, et dont je ne comptais pas tirer autant d'argent pour la dot de Loulotte; mais, n'est-ce pas, il ne faut pas négliger les petits profits. Je me suis relue et puis j'ai dit :



« Assez d'inventions, sans ça je deviendrais folle. » Il me semblait que mon cerveau bouillait. Pour me calmer, j'ai habillé Loulotte, et comme le temps était beau...



... j'ai demandé à M^{me} la Marquise la permission, qu'elle m'a accordée, d'aller promener Bébé dès le matin. Vous avez probablement deviné mon intention, qui était de chercher mon ami, le vieux cocher...



... pour lui montrer mes inventions. Je l'ai trouvé dans cette espèce de cour qui précède la gare des Invalides. Du plus loin qu'il m'a vue, il m'a crié : « Bonjour, la nounou. Avez-vous inventé quelque chose ? — J'ai inventé ça... »



... que j'ai répondu, et je lui ai tendu mes papiers. J'avais le cœur battant d'émotion, pendant qu'il lisait. Il hochait la tête, il disait : « Pas mal. Bien trouvé... Il y a de l'argent à gagner, parce que ça plaira aux nounous et que les nounous font acheter à leurs patronnes... »



« ... tout ce qui leur plaît. » Il a conclu : « Il faut construire les appareils pour les essais, et puis prendre les brevets. Ça coûtera... je ne sais pas au juste... peut-être dix mille francs. Est-ce que vous les avez ? — Si j'ai dix mille francs !... »

De stupéfaction, j'ai failli laisser tomber Loulotte, que j'avais prise dans mes bras parce qu'elle faisait une colère. « Dix mille francs ! que j'ai repris, pensez-vous que j'aie une somme pareille ? Je ne l'ai jamais vue, même en photographie ? »

« — Eh bien 'a riposté le cocher, demandez-la à votre patronne. — J'oserai jamais. » J'ai repris le chemin de la maison en répétant : « J'oserai jamais. » Et en même temps, pensant à l'avenir de ma petite, je me disais : « Il faut oser. » Ces choses difficiles à dire, c'est comme de se faire arracher une mauvaise dent...



Si on ne s'y décide pas tout de suite, on ne le fait jamais. Alors, sitôt rentrée, j'ai couru au petit salon de ma maîtresse, et j'ai dit : « Ça serait-il un effet de la bonté de Madame la Marquise de me prêter dix mille francs, pour des inventions que voilà... »

« ... et qui rendront Loulotte très riche ? » Et, d'une haleine, je lui ai défilé toutes mes réflexions : mes idées sur l'avenir de la petite ; mon désir de lui gagner une dot, *tcetera tcetera*. Tout en lisant, Madame murmurait : « Brave fille ! Quelle bonté ! Quel cœur ! »

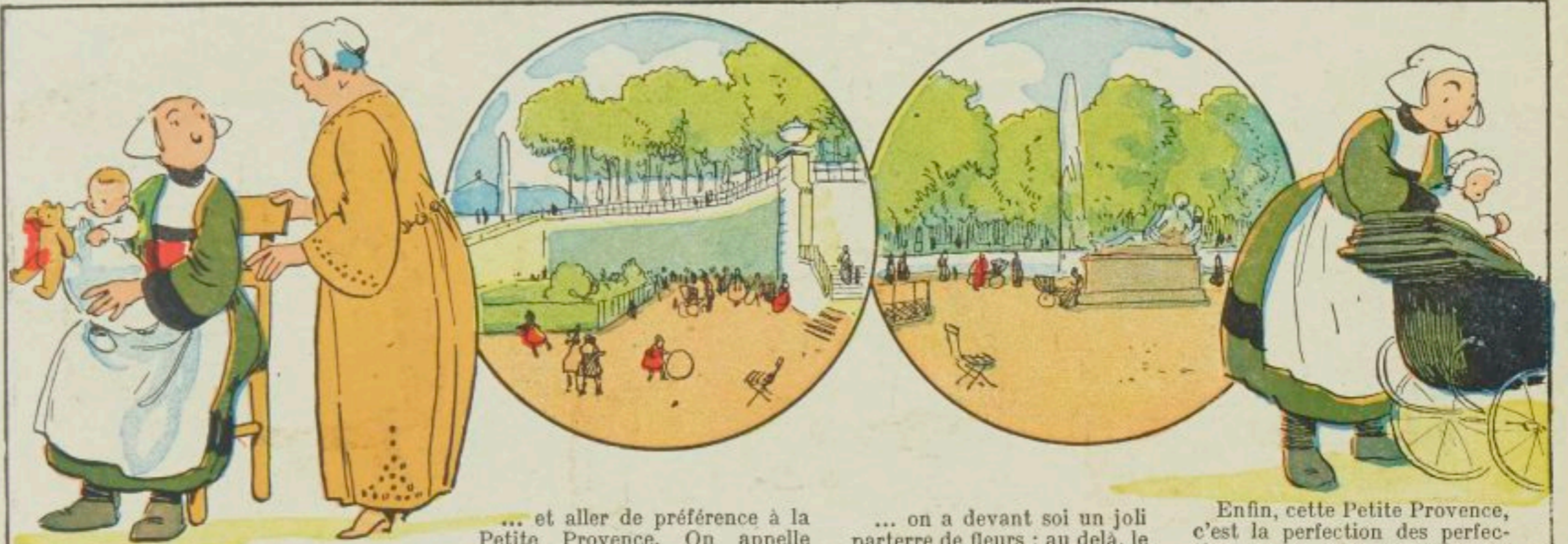
Et ça me faisait plaisir, mais j'étais ennuyée aussi, parce que c'était visible que, mes inventions, elle ne les trouvait pas fameuses.



Elle m'a dit gentiment : « C'est très ingénieux, mais ce n'est peut-être pas très pratique. Plutôt que de dépenser à cela dix mille francs, il vaut mieux que j'économise cette somme et la donne plus tard à Loulotte... »

« ... Ne vous inquiétez pas pour elle, ma bonne Bécassine. » Je ne m'inquiéterai pas, puisque Madame me l'a commandé, mais ça me fait un peu de peine de ne pas gagner moi-même la dot de Loulotte.

Et puis, il faut bien que je l'avoue, j'étais fière de mes inventions. A des moments, je me disais que ça me vaudrait peut-être une statue sur la place de Clocher-les-Bécasses !... Allons, Bécassine, il faut y renoncer : tu n'auras pas de statue, tu ne seras jamais inventeuse et ça te punira d'avoir eu des idées d'orgueil.



Le temps s'étant mis brusquement au frais, Madame m'a dit qu'il faudrait maintenant partir en promenade tout de suite après le déjeuner.

... et aller de préférence à la Petite Provence. On appelle ainsi un endroit qui est au bout des Tuileries. Là, on a derrière soi une terrasse qui vous protège des mauvais vents...

... on a devant soi un joli parterre de fleurs ; au delà, le bassin où les petits garçons jouent avec leurs bateaux. Là, lorsque le bon Dieu fait luire le soleil, on est sûr de n'en pas perdre un rayon.

Enfin, cette Petite Provence, c'est la perfection des perfections pour faire respirer une petite fille. Sitôt que Madame a eu parlé, j'ai emmitouffé Loulotte dans ses tricots, je l'ai installée dans sa voiture. Et en route !



La Petite Provence, Madame me l'avait montrée de loin, mais je n'y avais pas été encore. Tandis que je me dirigeais de son côté, à travers les quinconces des Tuileries, je me demandais s'il y avait une fête d'enfants par là, tant je voyais de nourrices marcher dans la même direction.

Marcher ! Qu'est-ce que je dis ? Elles trottaient, elles galopèrent. Même qu'il y en a une qui a accroché ma voiture avec la sienne et qui a passé sans seulement s'excuser.

Je n'ai pas réclamé, parce que mon oncle Corentin, qui s'y connaît en bonnes manières, m'a appris que le mieux, pour parler aux impolis, c'est de ne rien leur dire.



Mais je n'étais pas trop contente. Enfin, me voilà à la Petite Provence. Il n'y avait pas la moindre fête, et pourtant, de tous les côtés, les nourrices se précipitaient, comme si elles montaient à l'assaut. Quelle foule ! Je pousse ma voiture là dedans, tout doucement...

... en faisant bien attention de ne rien accrocher ni cogner. J'envoyais des sourires aux bébés. Je disais : « Pardon... faites excuses ! » Mais les nounous à qui je m'adressais...

... ne faisaient pas plus attention à moi que si je n'existais pas : réunies en groupe, elles étaient bien trop occupées à bavarder et à se raconter leurs petites histoires.



A quatre ou cinq mètres de la terrasse, il n'y avait plus moyen d'avancer. Je m'arrête, je m'assieds sur mon pliant tout contre la voiture, je prends mon tricot...

... et deux minutes après je dormais comme une bienheureuse. Le tricot me fait souvent cet effet-là après le déjeuner, surtout quand j'ai mangé du chou, que je ne digère pas très bien.

Tout d'un coup, réveil en sursaut, au bruit d'une voix qui me demande: «— C'est la première fois que vous venez ici? Comment vous appelez-vous? Chez qui servez-vous? » La voix était du genre gendarme...



...et pourtant c'était une nounou qui me parlait; elle avait de bien beaux rubans, larges comme un mouchoir, longs à traîner par terre, et elle avait une figure du même genre que sa voix du genre gendarme.

Je lui dis mon nom, je lui dis que je suis chez Madame la Marquise de Grand-Air. «Ah! chez une marquise!» fait-elle. Et voilà que son expression s'adoucit, qu'elle me sourit aussi aimablement qu'elle peut le faire. Elle reprend: «Puisque vous êtes dans la noblesse...

«... nous pouvons vous admettre dans notre club. Je suis la présidente, venez que je vous présente à mes collègues.» Portant mon pliant, je l'ai accompagnée jusqu'au groupe que faisaient les autres.



BECASSINE
Membre du Club des Nourrices.

Il y eut des présentations, des serremments de main à n'en plus finir. Il paraît que c'est un grand honneur d'être du club et que, pour en faire partie, il faut servir dans la haute société.

J'ai fait réflexion que si je servais dans un petit ménage modeste, je n'en vaudrais pas moins. Tout de même, je dois convenir que j'ai été flattée.

Même qu'en rentrant, je me suis commandé un cent de cartes, pour les envoyer, au jour de l'An, à mes amies et connaissances.



Dans notre club, il y a des nourrices de deux genres. Il y a celles qui aiment à causer des maîtres. Elles s'asseyent autour de la présidente, M^{me} Léocadie, et les langues marchent.

Elles marchent surtout pour dire des méchancetés. Aussi je ne l'aime pas, ce groupe-là, je n'y reste que juste ce qu'il faut pour ne pas manquer à la politesse.

L'autre groupe, c'est celui des nourrices qui se plaisent avec les enfants. On défile ensemble devant les voitures, on regarde, on se questionne : « — Quel âge qu'il a, le vôtre ? Combien qu'il pèse ? Est-ce qu'il est sage ? »



On fait des risettes et des chatouilles aux petits, on complimente la nourrice sur son nourrisson ; mais, naturellement, chacune de nous pense que le plus beau, c'est le sien.



J'avais le cœur qui me battait la première fois que dans cette inspection on est arrivé à ma Loulotte. Je l'ai sortie de sa voiture, et sans me vanter je puis dire que tout le succès a été pour elle. Ce n'est pas une grosse enfant, mais elle est drôle et maligne comme pas une...

...et elle a des mines à mourir de rire. Il paraît qu'en ce moment tout Paris court au cinéma, pour aller voir un certain Charlot, avec un bébé nommé le Kid.



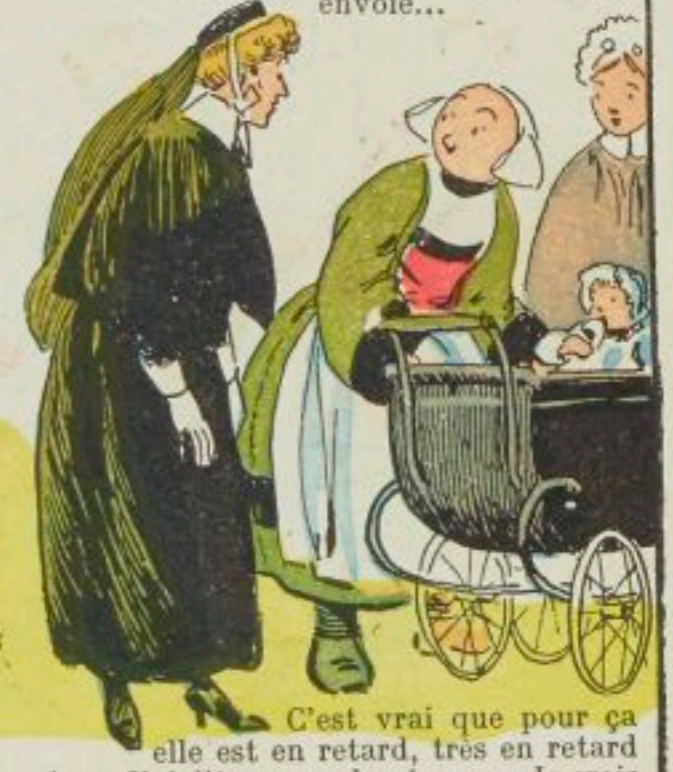
Eh bien ! je suis sûre et certaine qu'ils ne sont pas plus amusants que Loulotte... On se la passait de mains en mains, je lui faisais faire toutes ses drôleries : les marionnettes, les baisers qu'elle envoie...



...les bras levés quand je crie : « Vive la France ! » Ces dames et demoiselles les nourrices, et aussi un gardien qui était venu regarder, riaient de tout leur cœur.



Naturellement, j'ai ri encore plus que les autres, du moins jusqu'à un moment où une nurse, qui paraissait jalouse du succès de Loulotte, a dit : « Elle, pas avoir dents. »



C'est vrai que pour ça elle est en retard, très en retard même. J'ai dit, un peu honteuse : « Je crois que ça va sortir, depuis quelques jours elle a les joues rouges et, regardez, elle met dans sa bouche tout ce qu'elle atteint. » A ce moment, elle y mettait son soulier.



... qu'elle avait réussi à se retirer du pied. Alors, une petite nourrice a dit : « Pour hâter la sortie, il faut lui frotter doucement les gencives avec ça. » Ça, c'était un morceau de sucre. « Parfaitement, y a pas meilleur, »

... ont fait les autres, et toutes celles qui avaient un bébé en attente de dents ont sorti de leur poche et montré un morceau de sucre.

J'étais si impatiente d'essayer leur système que j'ai abrégé la promenade. En revenant à la maison, je suis entrée chez l'épicier, je lui ai demandé quelques morceaux de sucre. Il n'a pas voulu détailler, alors j'ai pris la livre.



Arrivée chez nous, je déshabille ma petite. A un moment, elle se renverse en ouvrant la bouche. Et qu'est-ce que je vois, au milieu de la mâchoire du bas ?...

... Deux points blancs, gros pas même comme des grains de riz. La chérie avait poussé ses dents comme ça, sans histoire, sans crier gare, et deux d'un coup ! Je l'embrasse à l'étouffer !...

... et puis je me précipite dans le salon en criant : « Madame, voilà Loulotte qui a fait ses dents. Et voilà sa livre de sucre. Madame me permettra de la lui offrir en souvenir. La petite ne l'a pas eue dans la bouche. »

« — Voyons, Bécassine, voyons... » a fait Madame. C'était visible qu'elle était contente, et ça l'était aussi qu'elle n'osait pas trop le montrer, parce que le salon était plein de monde : il y avait un thé ce jour-là...



...et je l'avais oublié. Heureusement que Madame ne reçoit que des gens gentils et aimables ; ils sont tous venus me féliciter de la belle mine de la petite. Au moment où je sortais...

... j'ai entendu M. ... Minans demander à Madame : « Lites-moi, chère amie, pourquoi, à propos de dents, Bécassine vous a-t-elle offert une livre de sucre ? — Je ne sais pas, a répondu Madame... »

« ...ce doit être une vieille coutume bretonne. J'ai eu de la peine à me retenir de rire. Que voulez-vous, cette bonne Madame, elle ne peut pas tout savoir sur la façon de soigner les enfants : elle n'est pas du Club des Nourrices. »



Puisqu'on m'a fait l'honneur de m'admettre au Club des Nourrices, ça ne serait pas poli de n'y pas aller ; j'y vais donc à peu près tous les jours, mais je n'y prends pas racine. D'abord, j'aime à changer de place.

Et puis, ces dames et demoiselles du Club sont trop intelligentes pour moi ; elles causent trop bien, elles m'intimident ; je vois qu'elles me trouvent un peu simple et qu'elles rient des bêtises qui m'échappent.

Alors, au bout d'un petit quart d'heure, sous n'importe quel prétexte, je leur tire ma révérence et je vais promener ma petite dans d'autres parties du jardin. Oh ! les amusements ne manquent pas. Il y a Guignol.



Je me mets en dehors, derrière les corues, où je vois très bien sans avoir à sortir mes sous. Depuis que toutes mes économies vont dans la tirelire pour la dot de ma nourrissonne...

... moi qui étais plutôt dépensière, je deviens très regardante. A Guignol, ça n'est pas des grandes pièces comme celles où Hilarion aimerait jouer, mais c'est gai, c'est facile à comprendre, c'est tout à fait un genre de...

... théâtre à ma convenance. J'y resterais bien tout l'après-midi ; mais souvent le directeur me regarde de travers...

...il marmotte entre ses dents des choses peu aimables pour les gens qui veulent tout voir et ne rien payer. Je comprends que je suis indiscrette, alors je m'en vais avec ma voiture vers les parterres qui avoisinent le petit bassin.



Là, c'est peut-être plus joli encore parce qu'on y rencontre le charmeur d'oiseaux. Les premières fois que je l'ai vu, je l'ai pris pour un magicien. Figurez-vous : il avait autour de lui je ne sais pas combien de pierrots.

Toutes ces bestioles le regardaient, et, suivant ses gestes, elles venaient se poser sur son bras, sur son épaule, prendre jusque dans sa main le pain qu'il leur émiettait. Après les moineaux...

... et les merles, les gros pigeons gris venaient à leur tour. Moi, j'étais émerveillée, et Loulotte donc ! Elle tendait les bras vers les oiseaux, les appelait, gazouillait comme eux...



... et, au geste du charmeur, il y en avait qui venaient voler tout autour de ma mignonne. J'ai dit au vieux monsieur : « Vous avez dû en faire des études pour devenir comme ça dompteur d'oiseaux ! »

Il m'a répondu : « — Pas du tout : il n'y a qu'à les appeler avec des gestes doux, qui ne les effraient pas. Essayez, faites comme moi, vous allez voir ! » J'ai essayé, et, dame, ça n'était pas aussi réussi...

... qu'avec le charmeur, mais tout de même, pour un début, ça n'était pas mal ! Il y avait surtout deux pigeons qui m'avaient prise en amitié. Ils volaient autour de ma tête, ils se sont posés et ils paraissaient décidés à ne plus bouger.



Même m'en un peu, que, vous deux pigeons, ça pèse son poids; et puis ça pouvait être froissant pour ma coiffe.

qu'il n'avaient parce savez, deux pigeons, voilà qu'une dame s'arrête devant moi. Elle dit :

« Oh! charmant ! Et si original ! Ne bougez pas, je vous prie, mademoiselle !... »

Pendant que je me débatais...

« Oh! charmant ! Et si original ! Ne bougez pas, je vous prie, mademoiselle !... »



tirée son qu'elle les pigeons s'envolent et voilà cette jolie dame qui me serre...

« ... un instant encore !... Là, c'est fait merci ! Tout en parlant, elle m'avait en portrait au Kodack. Voyez, fini, je me secoue et voilà cette jolie dame qui me serre...

... les mains d'un air ravi et me remercie encore. Elle m'explique : « Je suis modiste, je cherchais un modèle de chapeau... Deux pigeons, sur une coiffe de dentelle, ça aura un succès !... »

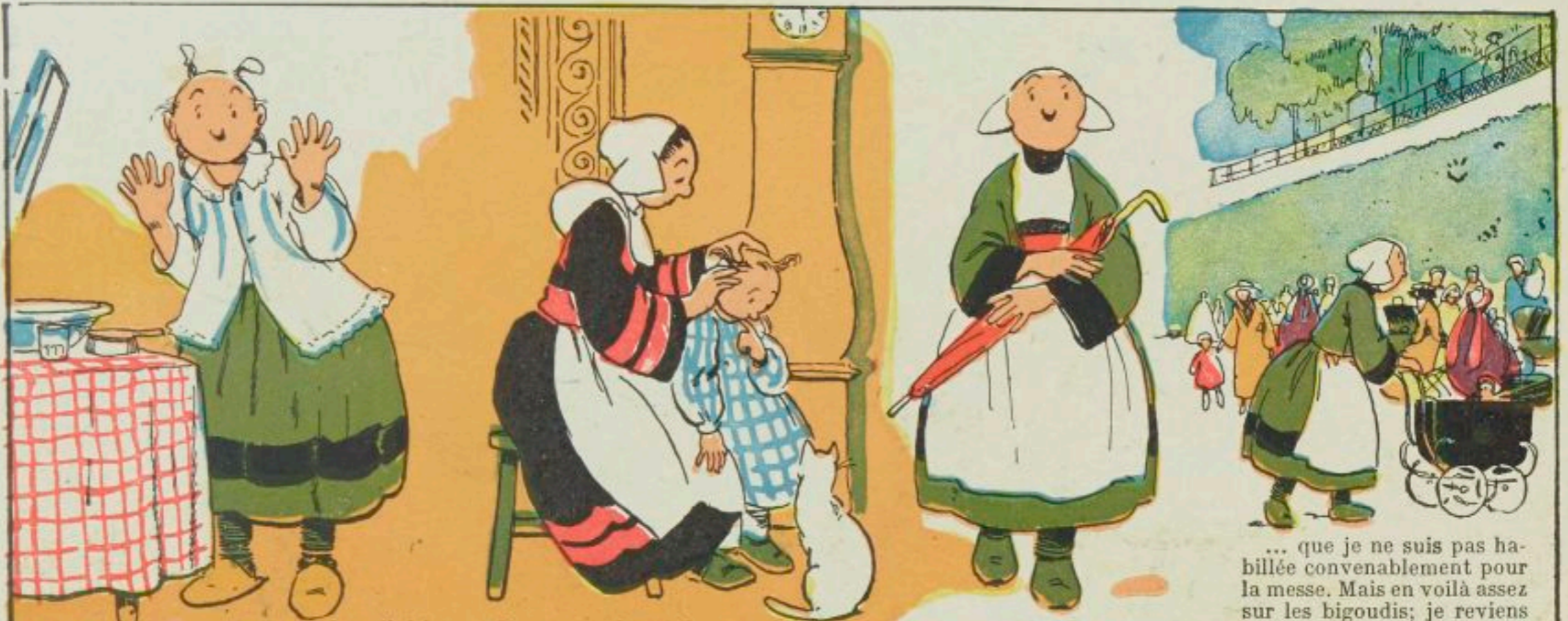


«... Au fait, comment vous appelez-vous ! — Bécassine. — C'est charmant !... Le chapeau Bécassine !... Quel succès !... Merci encore... prenez ceci pour vous. » Et elle est partie, me laissant sans parole, et avec dix francs dans la main. Sur le moment, j'ai cru que c'était une folle, et puis je n'y ai plus pensé.



Mais quelques jours après, M^{me} la Marquise m'a dit : « Comment, Bécassine, vous vous lancez dans les élégances ? Vous créez les modèles des grandes modistes ? »

Dans le journal de modes que Madame me montrait, j'ai lu ceci : Simple, distingué et original, le chapeau Bécassine, que lance la maison X..., jera jureur cette saison. Toutes nos élégantes se l'arracheront. Ce qu'ils seront étonnés, ceux de Clocher-les-Bécasses, s'ils apprennent ça !



C'est plutôt triste ce que j'ai à vous raconter aujourd'hui, c'est même dramatique; ça m'a fait blanchir au moins douze cheveux, comme je l'ai remarqué, le samedi suivant, en confectionnant mes bigoudis.

Vous me demanderez peut-être pourquoi je perds mon temps à des bigoudis dont personne ne voit jamais le résultat. Eh bien, c'est une habitude que ma maman m'a donnée quand j'étais toute petite...

... et que j'ai toujours continuée. Le dimanche, lorsque je vais à l'église, il faut que je sache qu'il y a sous ma coiffe deux mèches bien frisées de la veille au soir. Sans ça, il me semblerait...

... que je ne suis pas habillée convenablement pour la messe. Mais en voilà assez sur les bigoudis; je reviens à ma sombre histoire. Le jour où elle s'est produite, j'étais allée comme de coutume à la Petite Provence. Quand je suis arrivée, les nourrices m'ont demandé



— Vous avez lu les feuilles de ce matin? — Non, que j'ai dit, je ne les lis jamais, la politique ça ne m'intéresse pas. — Et ça, m'a dit M^{me} Léocadie...

... en me montrant un article qui m'a intéressée de la politique. J'ai jeté les yeux sur l'article qu'elle me montrait, et je crois bien que c'est à ce moment-là que mes douze cheveux ont commencé à blanchir.

Le journal disait que les mamans et les nourrices devaient se méfier, vu que la veille une femme avait volé deux enfants et que la police pensait qu'elle chercherait à en voler d'autres.



Une nouvelle comme celle-là, vous devinez l'état où ça nous a mises toutes. Dès qu'une femme que nous ne connaissions pas s'approchait de nos voitures, nous la regardions avec des yeux comme des mitrailleuses...

... et nous serions nos parapluies à deux mains, prêtes à nous en servir pour défendre nos bébés. Pas besoin de vous dire que j'étais plus agitée à moi seule que toutes les autres ensemble.

Un peu avant quatre heures, M^{me} de Grand-Air vient me chercher. Pendant que nous retournions chez nous, je lui ai parlé de la voleuse et j'ai dit à ma maîtresse qu'elle fera bien de me donner...



... pour mes promenades un pistolet, afin que je puisse empêcher que Loulotte soit prise par cette voleuse, qui ferait de notre chérie... sait-on quoi ? peut-être une mendigote, ou bien une circassienne... une enfant pour cirque, je veux dire.

Vous savez comme est Madame : tout calme et raison. Elle me dit qu'il faut veiller, mais ne pas s'affoler, et puis un tas de choses si rassurantes qu'en arrivant à la porte de l'hôtel j'avais tout à fait oublié mes terreurs.

Par contre, à ce moment-là, je me rappelle qu'il me manque du fil pour finir une brassière. « — Si Madame permet, que je dis, je vais faire un petit achat chez la mercière. — Allez, répond Madame, mais hâtez-vous pour rentrer avant la nuit. »



Bon ! je vais au pas de course jusqu'à la mercerie, qui est à quelques mètres de chez nous dans la même rue. Je mets la voiture tout contre la devanture...



... je la cale parce que la rue descend en pente dans la direction des quais, et j'entre dans la boutique, bien décidée à n'y rester qu'un instant.



« — Bien le bonjour, Annaik. — Bien le bonjour, Bécassine. » Je dois vous dire que la mercière est une payse, étant née native tout près de mon village d'origine. Alors vous pensez si nous aimons à bavarder ensemble.



« — J'ai reçu ce matin une lettre de Clocher-les-Bécasses, qu'elle dit. Je vais te la montrer. — Non, demain, ce soir, je suis pressée. — Il y en a pour une minute. » Elle va chercher sa lettre...



... et elle me la lit. Ça parlait d'un tas de gens que je connais, même de mes parents, de l'oncle Corentin, de la cousine Quillouch. Alors, j'ouvrais mes oreilles et j'oubliais tout le reste.

Je ne sais pas combien ça aurait duré si une nouvelle acheteuse n'était entrée. C'était une négresse ; en la voyant, je me suis rappelé que Madame m'avait recommandé de rentrer avant la nuit.



Je me suis dit qu'il devait faire noir dehors comme sur la figure de cette femme. Je suis sortie bien vite. J'ai pris une voiture qui était à la porte... C'était le commencement du drame, et je ne m'en doutais pas.



En prenant la voiture que je croyais être la mienne, il m'a bien semblé qu'elle n'était pas exactement à la place où je l'avais mise, mais sur le moment je n'y ai pas prêté grande attention.

Il faisait nuit close. J'ai couru jusqu'à l'hôtel. J'ai rangé la voiture et j'ai pris l'enfant dans mes bras. A ce moment, j'ai eu une autre surprise.

L'enfant, je ne le voyais pas, mais il me paraissait grand et alourdi. A ça aussi, je n'ai pas prêté grande attention. J'ai grimpé en quelques enjambées l'escalier de service. Mais quand je suis arrivée dans le vestibule où...

...Hilarion venait d'allumer l'électricité, j'ai vu enfin ce que je portais. Et alors, oh ! alors, j'ai eu une émotion... peut-être la plus forte de ma vie.



Comme une folle, j'ai bondi dans le petit salon de ma maîtresse et j'ai crié : « — Madame, ça doit être un coup de la voleuse ; Loulotte a disparu, et à sa place on m'a mis un singe ! »



« — Qu'est-ce que vous dites, Bécassine ? a fait Madame, avec son calme ordinaire ; ce n'est pas un singe, c'est un petit nègre, et même un très gentil petit nègre. »



Le bébé, qui jusque-là dormait comme un bienheureux, s'est éveillé en nous entendant parler, et aussi parce que je l'ai posé par terre, un peu rudement, peut-être. Il a fait une grimace...



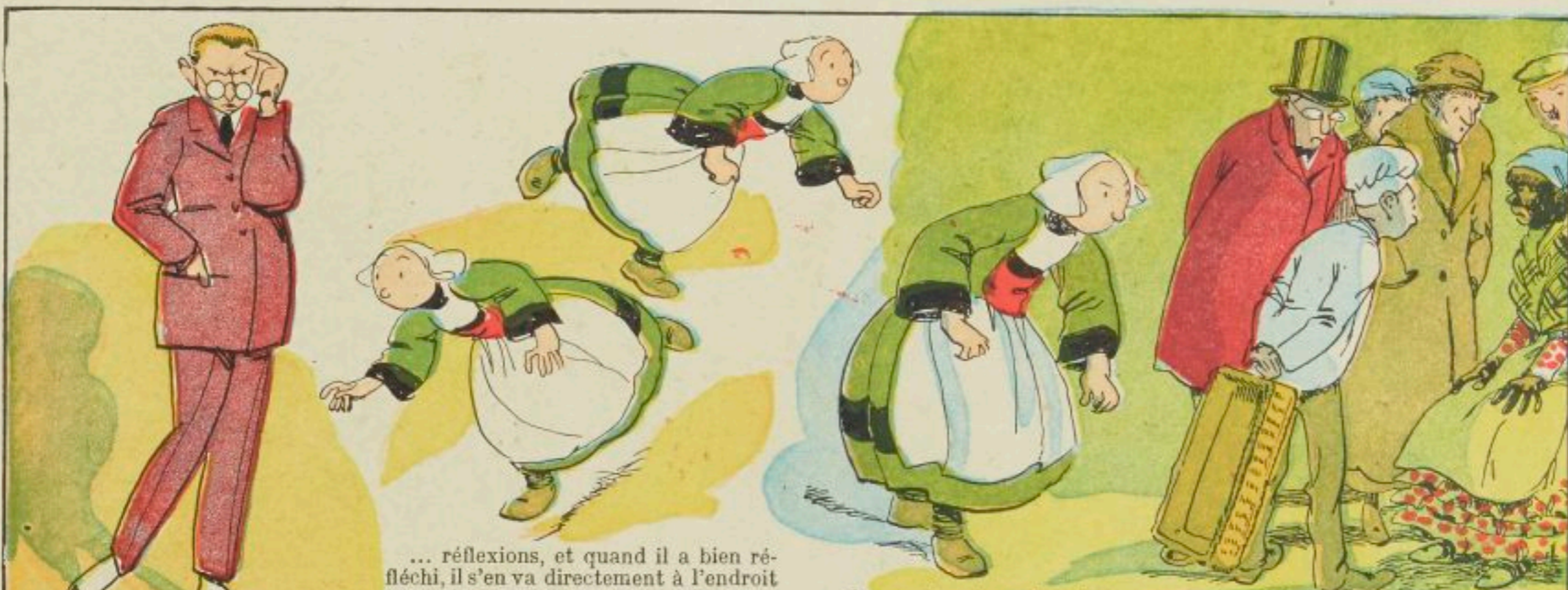
... il a fait une cabriole ; il a dit : « Bozou, dame ; moi Zozo ; moi prince ; moi bon petit nègre ; moi vouloir nounou Méla. » Il était à pouffer, mais je vous garantis que je n'avais pas envie de rire.



Madame l'a pris sur ses genoux, et, toujours calme, elle m'a dit : « — Ne perdons pas la tête, je ne crois pas à ces histoires de voleuse ; il y a eu sans doute une erreur, un échange involontaire de voiture... »



« ... Cela s'éclaircira. Je vais téléphoner au commissariat. Pendant ce temps, Bécassine, cherchez, renseignez-vous dans le quartier. » Madame parlait encore que déjà je m'élançais vers l'escalier.



Dans les cinés et les romans policiers, on voit toujours un monsieur qui, les sourcils froncés, un doigt sur le front, fait des tas de...

... réflexions, et quand il a bien réfléchi, il s'en va directement à l'endroit où se trouve la personne ou la chose qu'il s'agit de retrouver. Moi, je ne suis pas forte sur la réflexion, et j'ai une autre manière de chercher. Je galope de toute la vitesse de mes jambes, à droite, à gauche, au hasard. Souvent ça me réussit, et ça a réussi cette fois encore.

Ma galopade m'avait conduite au boulevard Saint-Germain. Là, dans la clarté d'un bec de gaz des gens s'agitaient, discutaient. Je m'approche...

... et au milieu du groupe, qu'est-ce que j'aperçois ? Ma négresse de chez la mercière. Ma première idée a été qu'elle avait volé Loulotte et j'ai couru vers elle comme une furieuse.



Mais mon soupçon s'est envolé quand je l'ai mieux vue, la pauvre femme. Assise sur un banc, elle pleurait à fendre l'âme. Des larmes sur fond noir, c'est lamentable. Elle disait : « — Moi perdu prince Zozo ; moi pas oser dire au roi ; moi bien malheureuse. »

D'une haleine, je lui crie : « — Je l'ai, votre Zozo, il n'a pas de mal ; je vais vous le rendre. »

Alors, elle me saute au cou et elle se met à m'embrasser ; et elle riait et elle pleurait en même temps. Nous nous débarrassons comme nous pouvons des curieux, qui nous faisaient un tas de questions...



... et nous courons vers la maison. En route, elle m'explique qu'elle avait mis sa voiture devant la boutique et qu'elle ne l'avait pas retrouvée en sortant. Je crois bien : c'était moi qui l'avais prise... par erreur, bien entendu, et croyant que c'était la mienne.



Mais ma voiture à moi, et ma Loulotte, tout ça ne me disait pas ce qu'elles étaient devenues. Pendant que nous grimpons quatre à quatre l'escalier, mon émotion, dont j'avais été un peu distraite, recommençait à me tortiller le cœur.

Heureusement, dès l'entrée, Madame me dit : « — Tout va bien. Un agent vient de me téléphoner. Loulotte est retrouvée ; elle sera ici dans un quart d'heure. »



J'aurais bien voulu en savoir plus long sur ce qui était arrivé à Loulotte, mais la nourrice noire nous assourdissait de ses cris de joie ; elle était comme folle de retrouver son nourrisson.

Et lui donc!... ce qu'il était content!... Il marquait ça par des sauts et des danses. Ça se fait sans doute dans son pays. Je n'ai pas pu m'empêcher de trouver, une fois de plus, qu'il avait l'air d'un petit singe...

... mais d'un petit singe bien plaisant. Quand ils ont été calmés tous les deux, la nounou...son nom est Mélanie, mais on l'appelle Méla pour aller plus vite — Nounou Méla donc a tenu à nous raconter l'histoire de la famille Zozo.



Il paraît que Zozo père était roi quelque part au Congo, très grand roi, à ce que prétend Méla, et d'une très vieille famille royale, à preuve qu'il était numéroté Zozo XIV. Et puis il y a eu une guerre entre les Zozotiens et d'autres moricauds.

Zozo XIV a perdu la bataille et sa royauté ; il a eu bien juste le temps de se sauver en emportant son petit garçon, quelques défenses d'éléphant et ses bijoux de famille. Une fois en sûreté il a vendu tout ça — pas le petit garçon, bien entendu, mais les défenses et les bijoux.

Avec l'argent qu'il en a tiré, il a monté un commerce de noix de coco, de dattes et de cacahuètes. Ça a très bien réussi, et il a gagné des sommes folles.



Enfin, c'est en même temps un ancien roi et un nouveau riche, ce qui n'est pas ordinaire. Il vit maintenant en rentier, à Paris, et il espère re-devenir un jour roi dans son pays.

Comme Méla achevait cette histoire, Hilarion a annoncé et fait entrer l'agent qui ramenait Loulotte. Pas besoin de vous dire que, pour commencer, Madame et moi nous avons embrassé notre petite aussi fort au moins que Méla avait fait de son Zozo.

« — Maintenant, monsieur l'agent, a demandé Madame, voulez-vous nous expliquer ce qui s'est passé? — A votre service, Madame la Marquise. » Il a fait son récit que je vais tâcher de reproduire.

« — Pour lors, Madame, qu'il a commencé, je dois vous dire que M. le commissaire n'avait chargé de porter la lettre la Préfecture de police...



« ... et il m'avait recommandé de me presser. Je descendais donc votre rue d'un bon pas, quand j'ai été bousculé par une voiture d'enfant que personne ne poussait. Je me suis dit : « Voilà maintenant... »

« ... qu'il y a des automobiles pour mioches. Où qu'on s'arrêtera avec ces inventions? » Mais je me suis rendu compte que c'était une voiture ordinaire qui allait toute seule, simplement parce que la rue est en pente.

« J'ai couru après, afin de l'empêcher de dégringoler du trottoir, en bas de la descente; alors, j'ai reconnu la Loulotte à Bécassine, que, du poste, je vois passer tous les jours. A ce moment, j'ai interrompu l'agent pour dire : « Je comprends, m'sieur, c'était ma voiture que j'aurai mal calée... »

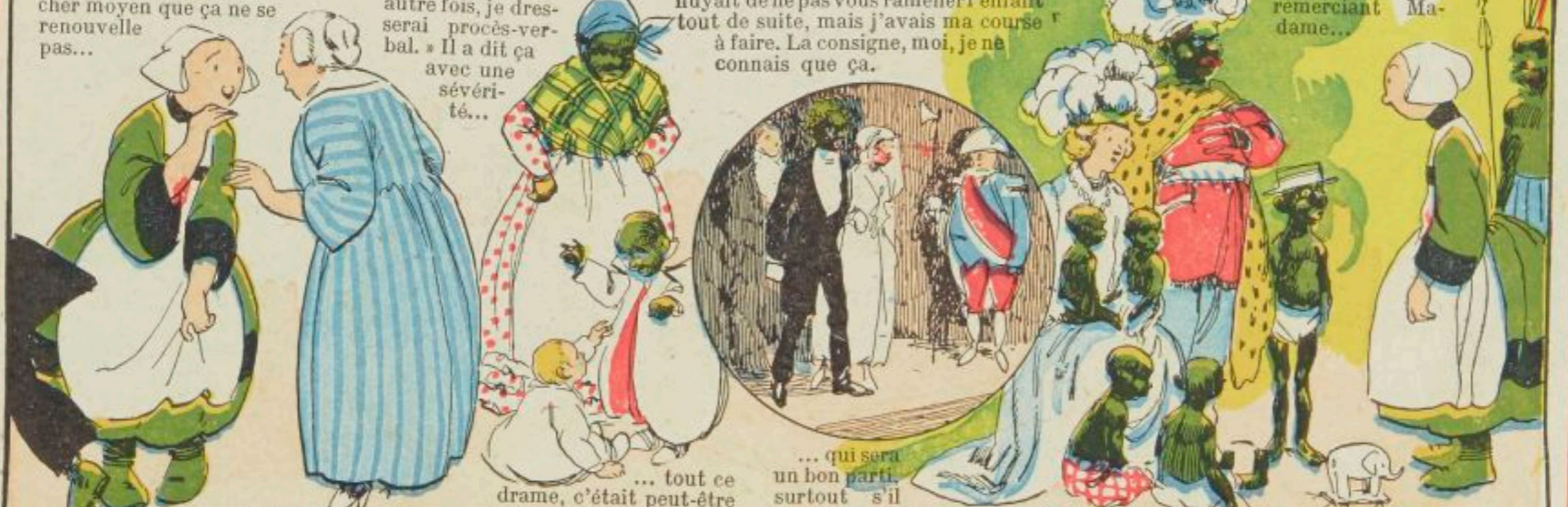


« ... devant la boutique de la mercière. — Parfaitement, ariposté l'agent; même qu'il faudrait tâcher moyen que ça ne se renouvelle pas... »

« ... vu que, c'est un procédé antiréglementaire et intempêtif pour la circulation. Une autre fois, je dresserai procès-verbal. » Il a dit ça avec une sévérité... »

« ... qui m'a rendu bien confuse. Puis il a continué : « — Madame la Marquise, ça m'ennuyait de ne pas vous ramener l'enfant tout de suite, mais j'avais ma course à faire. La consigne, moi, je ne connais que ça. »

« ... Alors, j'ai galopé en poussant la voiture jusqu'à la préfecture. Je vous ai téléphoné quelques mots pour vous rassurer, je suis revenu de toute ma vitesse, et voilà. » L'agent est sorti en faisant le salut militaire et remerciant Madame... »



« ... qui lui avait mis un billet dans la main. Moi, Madame m'a un peu grondée, et je dois avouer que je l'avais mérité. Tout de même, tandis que je regardais Loulotte et Zozo, qui jouaient ensemble comme frère et sœur, je me disais que... »

« ... tout ce drame, c'était peut-être un mal pour un bien. Car supposons que ces deux bébés continuent à faire amitié, il pourrait bien arriver plus tard que Loulotte épouse Zozo fils... »

« ... qui sera un bon parti, surtout s'il reprend le trône de son papa. Encécas, ma Loulotte serait madame Zozo XV. Peut-être qu'elle aurait la pensée de me faire venir dans son royaume pour élever ses enfants et petits-enfants, les Zozo XVI, XVII, etc... Ça me ferait une place bien agréable... »

« ... pour mes vieux jours... Mais je ne veux plus penser à tout ça, ça me rend folle. Du reste, moi, mon défaut, c'a toujours été d'avoir trop d'imagination... »



Loulotte grandit. Elle a treize mois. Ce n'est plus un poulard, mais déjà une petite fille. Ses cheveux ont poussé. Je les lui coupe en frange sur le front ; je ramène de chaque côté une jolie mèche blonde...



... et ça lui fait une frimousse à croquer. Elle commence à marcher. Oh ! un peu en château branlant. Elle a envie de partir toute seule, et puis elle a peur ; alors, elle se raccroche à moi...



... ou bien elle agrippe ce qu'elle trouve sur son chemin, chaise ou fauteuil, et elle reste dressée contre, jusqu'au moment où, fatiguée, elle se laisse tomber bien adroitement sur son petit derrière... sauf le respect que je vous dois.



Toutes les mamans et les nourrices vous le diront : à ce moment où les bébés essaient leurs premiers pas, ils sont nerveux, agacés, et le soir, quand on les met dans leur lit, ils font le diable à quatre sans arriver à s'endormir.



Un de ces derniers jours, à l'heure du dodo, Madame était venue dans la chambre. Voyant que je ne réussissais pas mes essais d'endormement, elle m'a dit : « Bécassine, j'ai remarqué que cette enfant aime la musique ;... »



«... en lui en jouant, nous arriverons peut-être à la calmer. Essayons. » Je prends la petite, nous allons dans le boudoir, Madame s'assied au piano, et elle commence à jouer un joli air, tout lent, tout doux...



... une berceuse, qu'on appelle ça, je vois. Ça a produit un effet magnifique. D'abord, la petite a cessé de crier, et puis, elle a remué sa main, comme si elle voulait battre la mesure, et puis elle s'est pelotonnée dans mes bras, et trois minutes après...



... elle dormait comme une bienheureuse. «— Vous voyez, m'a dit Madame, le moyen est bon. En pareil cas faites-lui un peu de musique. — J'y manquerai pas, Madame. »



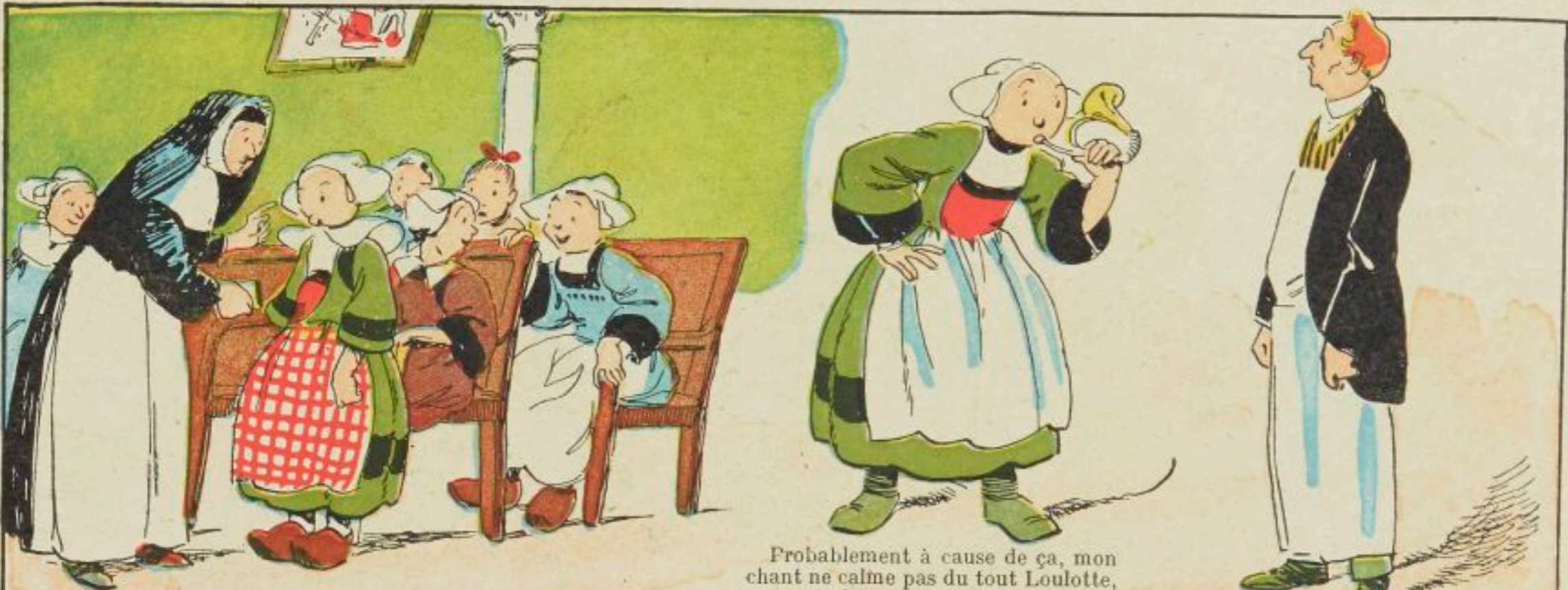
J'ai eu l'occasion d'essayer dès le lendemain. Ce soir-là, Loulotte était dans un état d'énervement comme jamais encore je ne lui en avais vu : des sauts de carpe, des cris à amener le quartier. Et c'est bien ma chance :



Madame, qui rentre habituellement de bonne heure, s'était attardée dans ses courses. «— Allons-y de la musique, » que je me dis, et je me mets à chanter tous les airs que je sais...



...pêle-mêle, des romances de mon pays, qui ressemblent un peu à des cantiques, et puis aussi des cantiques qui ressemblent un peu à des romances de mon pays, naturellement.



Je dois vous avouer que j'ai la voix fausse, mais là, fausse comme si je le faisais exprès. Même qu'autrefois, au catéchisme, la bonne sœur me défendait de chanter, parce que dès que j'ouvrais la bouche, toutes mes compagnes se tordaient de rire.

Probablement à cause de ça, mon chant ne calme pas du tout Loulotte, au contraire. « — Bon, que je pense, c'est la musique avec instrument qu'il lui faut. J'avais donner. » J'avise petite trompette M. Proey-Minans offerte, et je me mets à souffler de dans de toute ma force.

Probablement, ça faisait beaucoup de bruit, car Hilarion a paru, solennel comme à son ordinaire.



« — Bécassine, qu'il a déclamé, ainsi que l'a écrit le poète Vigny,

J'aime le son du cor, le soir [au fond des bois, mais je ne l'aime pas dans une chambre d'enfant. Ce tapage est indécent. »



Je ne lui ai même pas répondu, car enfin, de quoi se mêlait-il ? Est-ce que Madame ne m'avait pas commandé de faire de la musique ? Et comme

Loulotte ne se calmait pas...



... et comme je commençais à m'énerver, j'en ai fait de la musique, à moi seule, comme un orchestre tout entier. J'ai tourné une crécelle...



... j'ai joué du tambour...



... j'ai cogné l'un contre l'autre deux couvercles en métal. J'y allais de toute ma force et de tout mon cœur, en répétant : « — Vrai, si ça ne suffit pas pour l'endormir, cette musique-là, qu'est ce qu'il lui faut ? »



Je n'en pouvais plus de souffler, de tourner de taper, quand ma maîtresse est enfin rentrée. Elle était stupéfaite du bruit qu'elle entendait depuis la rue. A bout de mes forces et de mes nerfs, pleurant presque, j'ai crié :



« — Madame, la petite n'aime pas ma voix, elle n'aime pas tous ces instruments : alors, si Madame veut qu'on l'endorme bien, il n'y a qu'un moyen : c'est que Madame me fasse apprendre le piano. »





Te vous ai dit déjà les ennuis que j'ai depuis que Loulotte essaie de marcher. C'est tout le temps drames et catastrophes, chutes et bosses au front. Il n'y a pas moyen de la quitter de l'œil un instant.

Ce que voyant, Madame a téléphoné à la belle-fille de M^{me} de Kercoz qui s'y entend comme pas une, paraît-il, pour élever les enfants, et elle lui a demandé conseil.

Quand leur conversation a été finie, Madame m'a dit: «— Nous sommes sauvées, la jeune M^{me} de Kercoz nous prête son parc, elle affirme que c'est merveilleux pour les bébés de l'âge du nôtre...»

«...Allez tout de suite chercher ce parc. Vous prendrez un fiacre pour le rapporter.» Je devais avoir l'air bien ahurie car Madame, qui est plutôt sérieuse de son naturel, n'a pas pu s'empêcher de de rire.



Elle a repris : «— Ce parc n'est pas ce que vous pensez, c'est... Je n'ai pas le temps de vous dire ce que c'est, allez chez la jeune M^{me} de Kercoz elle vous donnera l'objet et des explications. — Bien, Madame ! » J'ai pris mon parapluie, et je suis partie.



Ce que j'allais faire, je n'en avais pas la moindre idée. Je me disais qu'un parc, c'est de la terre, des arbres, des fleurs, des statues ; et comment mettre tout ça dans un fiacre ? Ça me préoccupait, mais une fois dans la rue, j'ai cessé d'y penser.



C'était la première fois depuis plusieurs mois que je sortais un peu longtemps sans ma petite. De me sentir libre de mes mouvements, maîtresse de marcher comme je voulais, sans voiture à pousser, je dois l'avouer, ça me plaisait..

Aussi, j'ai décidé de faire ma course à pied, quoique longue : la jeune M^{me} de Kercoz habite vers Auteuil ; j'ai suivi les quais, j'ai flâné à regarder les bateaux. Il était déjà tard quand je suis arrivée.



Pour rattraper le temps, j'ai grimpé l'escalier quatre à quatre. J'ai sonné à l'étage que le concierge m'avait indiqué. Une petite bonne pas plus haute que trois pommes, et rouge et ronde comme une des pommes, a ouvert.



Je lui ai dit : «— Je suis Bécassine. — Je savais que vous deviez venir, » qu'elle a répondu. Puis elle m'a regardée fixement et a continué : «— Eh bien, je ne trouve pas que je vous ressemble. — Pourquoi que vous dites ça ? — Parce que Madame dit souvent...»



«... que je suis dans votre genre. » Ça ne m'a pas flattée, vu qu'elle ne paraissait pas maligne. Sans me laisser le temps de réfléchir à cette ressemblance, elle a recommencé à parler : «— Vous êtes en retard, alors Madame n'a pas pu vous attendre ; elle est sortie avec sa petite fille. Les domestiques aussi sont sortis, mais je sais pourquoi vous venez...»



« ... c'est pour le parc, je vais vous le donner. » Elle m'avait emmenée dans l'antichambre. « — Tenez, le voilà. Madame l'a monté, pour que vous sachiez comment ça s'arrange, mais ça peut se replier; je vous montrerai. »

Ça ressemblait si peu à ce que j'attendais, que d'abord je suis restée stupéfaite. Et puis, j'ai dit :

« — Ça, un parc! Mais il n'y a pas même d'arbres! » A son tour, la petite bonne a été stupéfaite. Elle a réfléchi autant qu'elle peut le faire, et enfin, elle a répondu : « — Vous croyez qu'il faut des arbres? Madame n'en a pas parlé. Enfin, si ça vous fait plaisir... »



« ... prenez ce petit sapin qui a servi pour Noël, il nous encombre. — Entendu. » Nous avons replié le fameux parc, nous l'avons chargé avec le sapin dans un fiacre. En chemin, j'ai fait des réflexions profondes.

Je me suis dit : « — Je comprends, c'est un joujou pour la petite; ces espèces de palissades, ça représente les murs. Il faut tout disposer pour qu'à l'intérieur ça ressemble en petit à un vrai parc. » Et je riais toute seule à l'idée de la façon jolie...

... dont j'allais arranger ça. Je m'y suis mise dès en arrivant : le sapin au milieu; autour de la mousse, avec des fleurs piquées dedans; enfin, deux jolies statuettes que j'ai prises dans le boudoir de Madame.

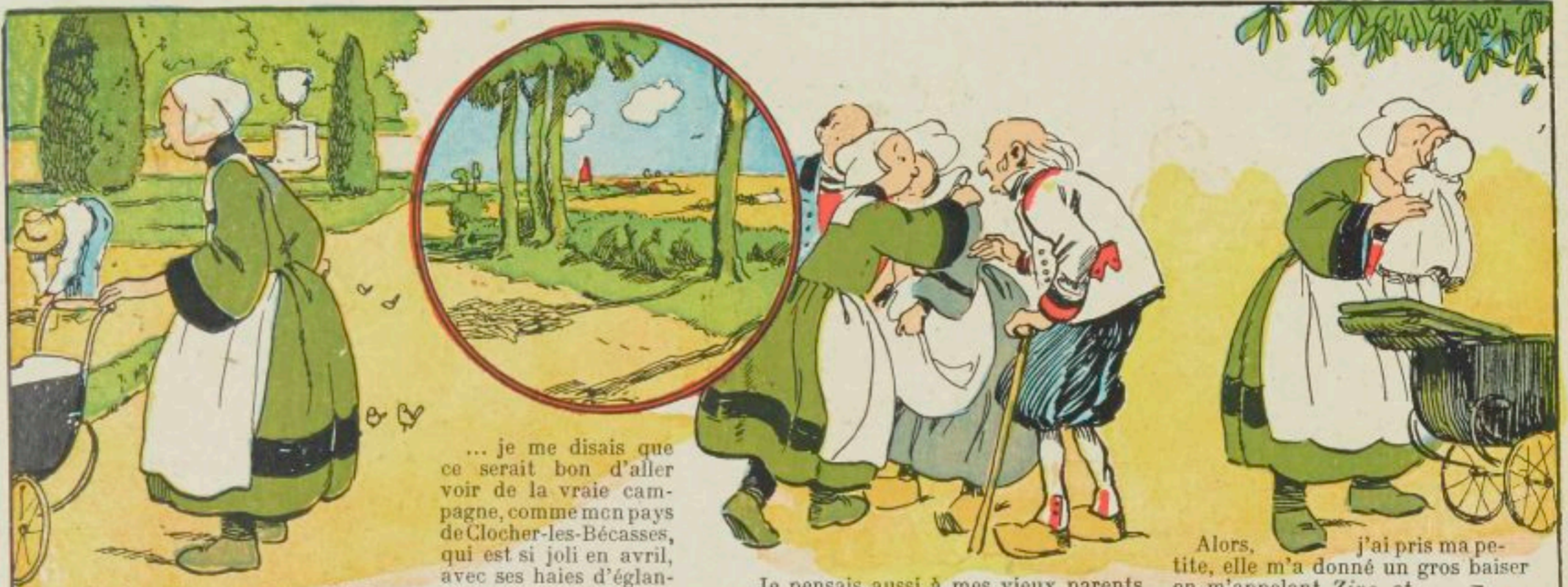


La femme de chambre avait mené Loulotte à la promenade; dès son retour, j'ai pris la petite. Je l'ai posée dans le parc en lui disant : « — Hein! c'est joli; ça va t'amuser; tu nous laisseras tranquilles maintenant. »

Juste à ce moment, Madame rentrait. Elle a regardé. Elle a eu à peine le temps de dire : « — Ah! mon Dieu! » Et, tout d'un coup, un grand bruit, des cris : Loulotte, en s'accrochant au sapin, avait basculé avec lui, et tout était saccagé, et les jolies statuettes étaient en morceaux. « — Heureusement, a repris Madame...

« ...l'enfant n'a pas de mal, mais quel désastre! » Quoiqu'elle ne m'ait pas grondée, j'ai pleuré comme une Madeleine, du tort que je lui avais fait par ma bêtise.

Je dis ma bêtise, mais, après tout, est-ce que je pouvais deviner que ce parc, ça sert seulement à ce que vous montre le dessin de M. Pinchon? Et c'est-il ma faute si on appelle ce petit machin-là du même nom que le parc de Versailles?



Voilà le printemps, le soleil, les feuilles. Aux Tuileries, on fait la toilette des parterres. Ce matin, en regardant un jardinier qui plantait des fleurs...

... je me disais que ce serait bon d'aller voir de la vraie campagne, comme mon pays de Clocher-les-Bécasses, qui est si joli en avril, avec ses haies d'églantiers et ses genêts couleur d'or.

Je pensais aussi à mes vieux parents dont je suis séparée depuis longtemps et que j'embrasserais avec bien de la joie... Et puis j'ai regardé Loulotte, j'ai fait réflexion qu'une bonne nourrice n'abandonne pas son bébé et ne demande pas de congé. Je dois l'avouer, ça m'a paru dur, ça m'a mis le cœur à l'envers.

Alors, j'ai pris ma petite, elle m'a donné un gros baiser en m'appelant Zine, et rien que de cela, mon cœur a été remplacé à l'endroit.



Eh bien ! vous allez voir que j'aurais été fameusement sotte de me lancer dans les tristesses et désolations. Comme je rentrais, Hilarion, qui me guettait, m'a dit de monter tout de suite parler à Madame.



Prenant son air d'acteur, il a déclamé : « Bécassine, apprenez qu'il s'agit d'un voyage, On astique l'auto, déjà, dans son garage. » Ces vers, a-t-il ajouté, ne sont pas, comme vous pourriez le penser, du poète Racine...

«... ils sont de moi. — Ça ne les empêche pas d'être jolis, monsieur Hilarion », que j'ai répondu. Je suis entrée en coup de vent chez Madame, trop en coup de vent même, car Loulotte qui trottnait accrochée à ma jupe...



... s'est embrouillé les jambes et est tombée assise. Elle a crié : « Poum ! » et elle s'est mise à rire. Alors, Madame, rassurée, m'a dit : « Bécassine, nous allons passer les vacances de Pâques à Clocher-les-Bécasses. — Oh ! que je suis contente, Madame ! »



« — Nous ferons le trajet avec M. Proeyminans, dans sa voiture. — En auto ! Comme ce sera agréable ! — Oui, s'il fait beau. — Il fera beau, Madame. — Espérons-le et agissons en conséquence... »



«... Vous allez préparer vos bagages et ceux de Loulotte. Que tout soit prêt ce soir... Ah ! une recommandation : n'entrez plus ici avant le dîner ; je suis fatiguée, je vais me reposer. — Bien, Madame. »



Je me suis mis aux bagages, en veillant à ne rien oublier. J'ai disposé en tas les brassières, les couches, les bas de laine, les robes et manteaux tricotés...



... pour le trajet et les jours froids, les effets plus légers pour le temps chaud, et ça en faisait des tas, ça en faisait ! Et puis, j'ai attaqué les objets plus encombrants : la baignoire, d'abord.



J'en étais là quand j'ai vu entrer la vieille Marie, la femme de chambre. Ça m'a un peu inquiétée, vu que souvent elle est grincheuse et elle m'attrape. Mais ce jour-là elle était de bonne humeur.

Elle m'a dit, presque en souriant, qu'elle venait m'aider pour mes bagages, puis elle a regardé autour de la chambre et elle s'est écriée : « — En avez-vous sorti des choses ! de quoi remplir au moins trois malles !



... Bien sûr, tout ça n'entrera pas dans l'auto. — Comme vous dites, Mam'zelle Marie. — Il doit y avoir bien de l'inutile là dedans. La baignoire, par exemple ; je crois qu'il y en a une là-bas. Je vais le demander à Madame.



Je l'ai arrêtée par sa jupe et j'ai crié : « — Non, n'y allez pas. » Je venais de me rappeler la défense de Madame d'entrer dans son boudoir jusqu'au dîner. Mais, tout de même, j'avais besoin d'être fixée pour cette baignoire. Ah ! j'étais bien embarrassée.



Tout à coup, il m'est venu une idée. Je dois vous dire que, chez nous, c'est gen re ancien avec toutes les commodités modernes, notamment téléphone central près de la lingerie et postes dans presque toutes les pièces. J'ai couru au central...



... j'ai sonné un vrai carillon de tocsin, et quand j'ai entendu que Madame était à l'appareil, je lui ai crié : « — Madame, c'est pour savoir s'il faut emporter la baignoire. — Ne criez pas si fort et venez me parler ici, » a répondu Madame. A sa voix il m'a paru...



... qu'elle n'était pas contente. Ça m'a paru encore plus clairement quand j'ai été près d'elle. Elle s'est levée de sa chaise longue, elle avait la figure de quelqu'un qu'on vient de réveiller en sursaut :



« — Voyons, Bécassine, m'a-t-elle dit, je vous avais recommandé de ne pas me déranger. — C'est bien ce que j'ai fait, Madame. Madame m'avait dit de ne pas entrer dans son boudoir ; alors, c'est pour ça que j'ai téléphoné. — Ah ! très bien ! »



Madame a souri et ne m'a pas grondée, mais j'ai bien vu à son air que j'avais fait une bêtise, et l'ennuyeux, c'est que je n'ai pas pu comprendre où elle était, la bêtise. Espérons que je n'en ferai pas d'autres pendant le voyage.



Le soir, au moment où j'allais me coucher, Madame m'a dit que M. Proey-Minans viendrait nous prendre le lendemain, à huit heures; elle m'a recommandé de ne pas dormir trop.

Je lui ai obéi plus encore que je l'aurais voulu: de la nuit, je n'ai pu fermer l'œil, et ce que ça m'a paru long... A l'aube, je me suis levée bien doucement, pour ne pas réveiller Loulotte...

... j'ai fait ma toilette, pas très à fond, je suis assise sur le mien... et je me suis enroulée dans mon dernier mouchoir. J'ai jeté un coup d'œil aux bagages. J'ai habillé ma petite, que j'ai remise ensuite sur son lit...

... je me suis assise sur le mien... et je me suis enroulée dans mon dernier mouchoir. J'ai jeté un coup d'œil aux bagages. J'ai habillé ma petite, que j'ai remise ensuite sur son lit...

J'ai été réveillée en sursaut par Madame, qui me secouait en répétant: «— Eh bien! Bécassine, nous partons!» M. Proey-Minans était près d'elle, prenant des notes sur son calepin. «— Premier incident, disait-il. Je le ferai figurer dans la relation que je compte écrire de notre voyage.»

Se tournant vers Madame, il a continué: «— Chère amie, je suis passionné, maintenant, de voyages et de géographie...»

«... C'est une science rendue palpitante par les changements qu'on fait constamment subir aux frontières des États. Ah! la Tchécoslovaquie, la Yougo-Slavie, Fiume, l'Albanie! Chez moi, on ne voit plus que des cartes et des atlas!»

Nous sommes descendus près de l'auto qu'on avait fait entrer dans la cour, une belle voiture vraiment. Madame s'est mise dans le fond et a pris Loulotte sur ses genoux...

... Puis, avec les autres domestiques et Auguste, le chauffeur, j'ai aidé à charger les bagages. Quoique bien diminués après l'examen qu'en avait fait Madame, il en restait encore un joli tas, et ça n'a pas été commode de tout caser.

M. Proey-Minans m'a dit de prendre place à côté de ma maîtresse; lui-même se mettrait sur le siège de devant; tantôt il indiquerait le chemin en le suivant sur ses cartes...



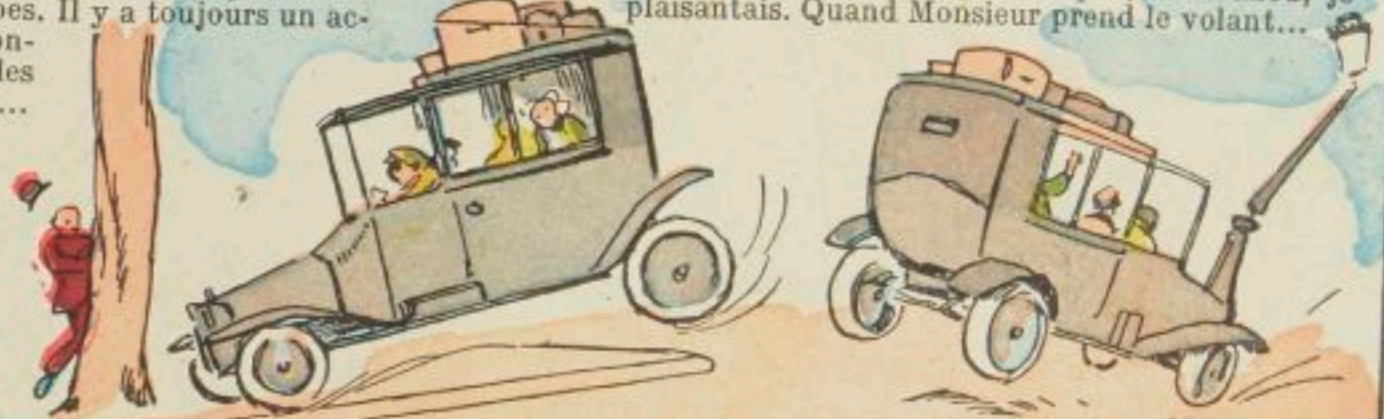
... tantôt il conduirait la voiture. Pendant qu'il parlait ainsi, j'étais près d'Auguste. Tout bas il m'a dit : « — Eh bien ! vous pouvez numéroter vos os. — Numéroter mes os ? Pour quoi faire ? — Pour qu'on les remette... »

« ... plus facilement en place après l'accident. — Quel accident ? — Celui que fera Monsieur en conduisant. Il est myope comme une famille de taupes. Il y a toujours un accident quand il conduit. » J'ai tendu les bras vers Loulotte...

... en criant : « Je veux la faire descendre, je ne veux pas qu'il me tue ma petite. » Mais Auguste m'a baissé les bras, et, en riant, il m'a dit : « — Vous en faites pas, la nounou, je plaisantais. Quand Monsieur prend le volant... »



M. Proey-Minans monte sur le trottoir de droite. Auguste freine juste à temps. Nous nous arrêtons à cinquante centimètres d'un arbre.

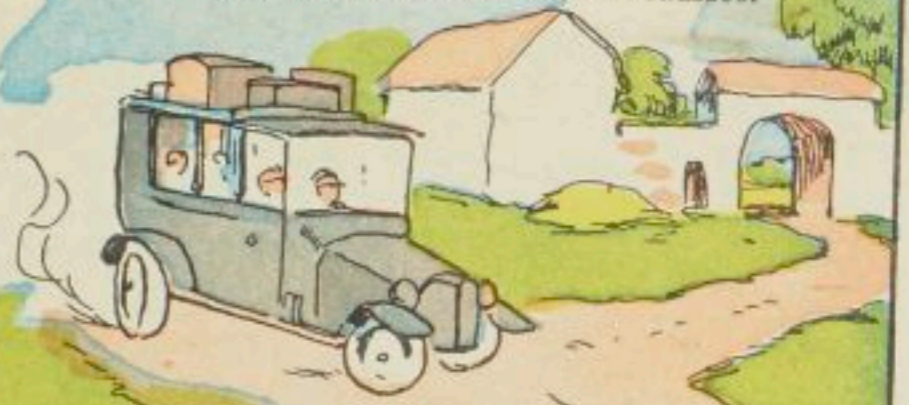


M. Proey-Minans monte sur le trottoir de gauche, accroche et molit un bec de gaz. Pour nous, ça de cassé, seulement l'aile avant faussée.

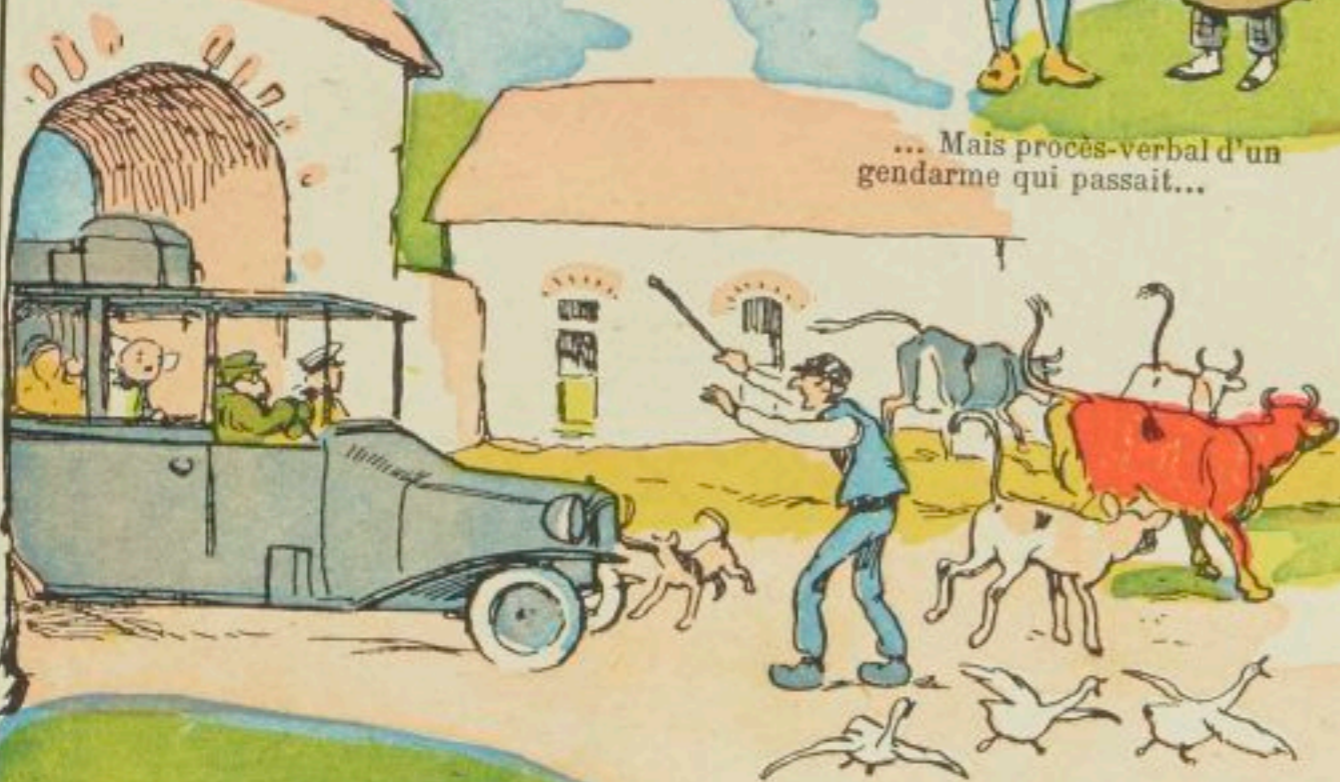
« ... sans qu'il s'en aperçoive, je mets la voiture au ralenti, et l'accident n'est jamais grave. » Un peu rassurée, je me suis installée. Après l'octroi, M. Proey-Minans a déclaré qu'il allait conduire. Les dessins de M. Pinchon vont vous montrer ce qui en a résulté. Je n'y ajoute que quelques lignes d'explication.



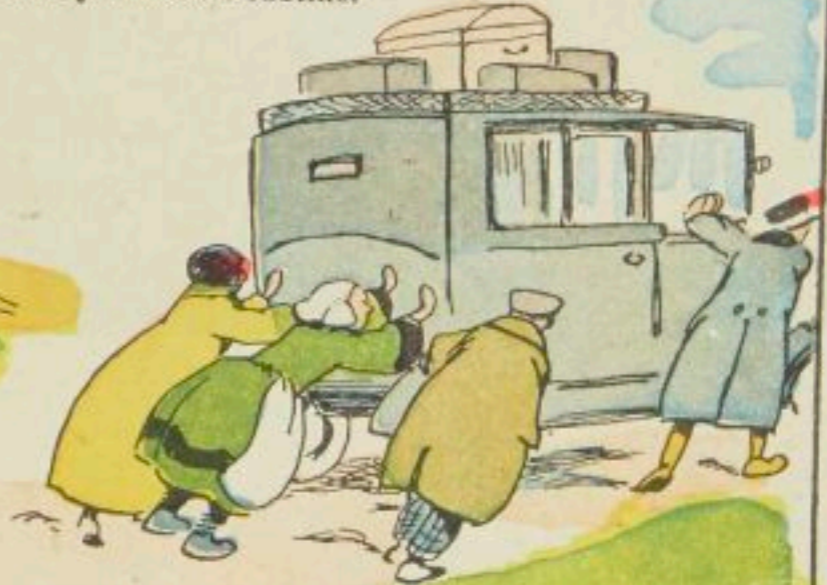
... Mais procès-verbal d'un gendarme qui passait...



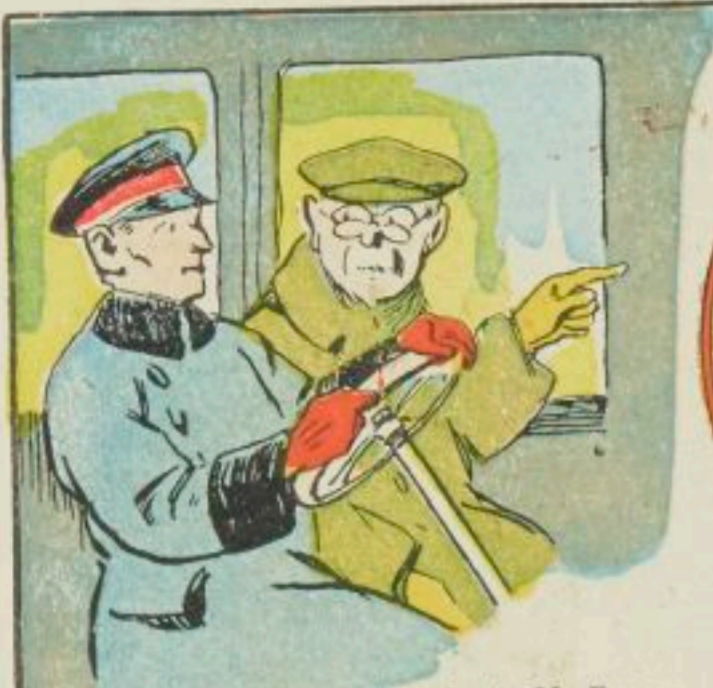
M. Proey-Minans déclare que la grand'route l'ennuie ; il va prendre ce joli petit chemin qu'il aperçoit à quelques mètres. « — C'est l'entrée d'une maison, » dit Auguste. M. Proey-Minans s'obstine.



Nous passons sous une voûte, nous voilà dans la cour d'un nourrisseur. Il sort furieux de sa maison et fait arrêter le moteur dont le bruit affole ses vaches.



Il faut sortir la voiture en la poussant à bras. Tout le monde s'y met, sauf Loulotte, bien entendu. Madame exige de M. Proey-Minans qu'il renonce à conduire.



Auguste a repris le volant. M. Proey-Minans s'est assis à côté de lui : « — Ne vous occupez que de votre machine, lui a-t-il dit ; je guiderai, j'indiquerai la direction. En raison de sa myopie, il a mis des lunettes, en plus un lorgnon...



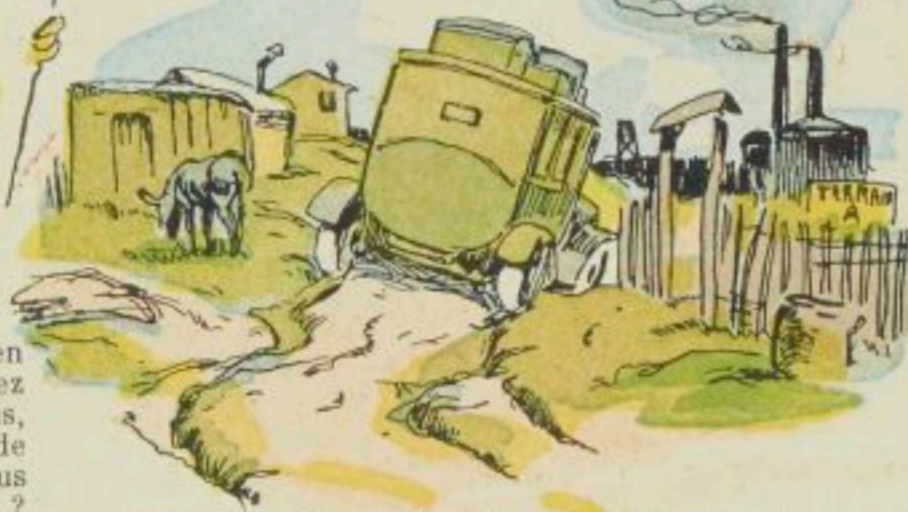
... et en plus encore, il a accroché à son cou une petite longue-vue pour regarder la route. Puis il a déplié ses cartes. Il y en avait tellement que tout ne tenait pas dans le compartiment de devant, et que nous avons dû...



...en prendre sur nos genoux. Ce bon monsieur était tout joyeux. « — Quel joli voyage nous allons faire ! disait-il à Madame. Pas de grandes routes, je les ai en horreur ; rien que des petits chemins champêtres, riants, verdoyants...



« ... J'ai étudié l'itinéraire en géographe que je suis... Prenez à gauche, Auguste. — Mais, Monsieur... — Il n'y a pas de mais Monsieur... Douteriez-vous de ma science géographique ? Prenez à gauche, vous dis-je... et épargnez-moi vos observations. »



Auguste a pris un air résigné et le chemin de gauche. « — Charmante campagne ! » répétait M. Proey-Minans. En fait de campagne, on ne voyait que d'affreuses cahutes. Quant au chemin, il était défoncé par des ornières à casser les ressorts.



Au bout du chemin, on a trouvé un croisement. « — Par où ? a demandé Auguste. — Attendez que je consulte la carte Paris-Sud-Ouest... Où est-elle, cette maudite carte ? » M. Proey-Minans a fourragé dans tout l'amas...



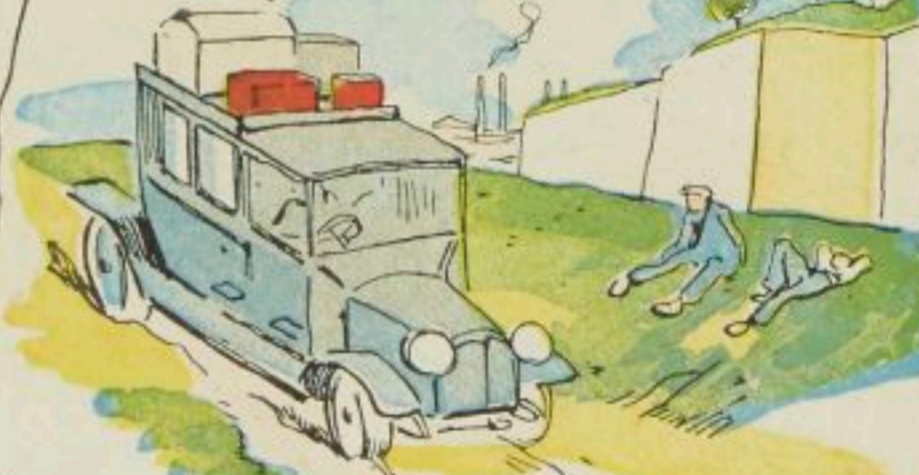
... qu'il avait devant lui ; puis, il s'est mis à genoux sur la banquette, et il a regardé les cartes qu'il nous avait passées. « — Ah ! a-t-il dit enfin, voilà Paris-Sud-Ouest. Voyons, nous...



« ... devons être ici, nous allons là... Tout droit, Auguste. » A chaque croisement, la même scène recommençait. Auguste obéissait sans ouvrir la bouche, mais il avait l'air de quelqu'un qui rit en dedans...



... et qui en pense plus qu'il n'en dit. Parfois, on apercevait à quelque distance des tramways, une grille d'octroi. Alors M. Proey-Minans, le nez dans ses cartes, disait : « — C'est Chartres. » Ou bien : « — Nous arrivons au Mans. » Chaque fois...



... il ajoutait : « — Nous allons contourner la ville. » Et il lançait Auguste dans le premier petit chemin qu'on rencontrait. Nous avons ainsi roulé toute la journée. Vers le coucher du soleil, M. Proey-Minans, qui, depuis quelque temps, paraissait ennuyé, a fait arrêter.

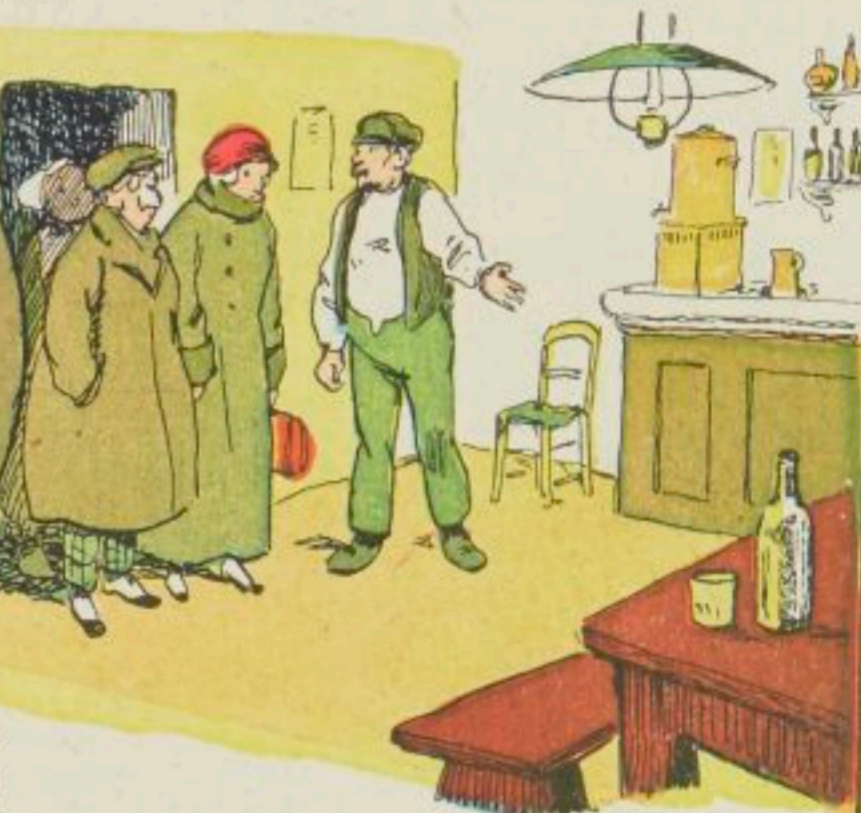
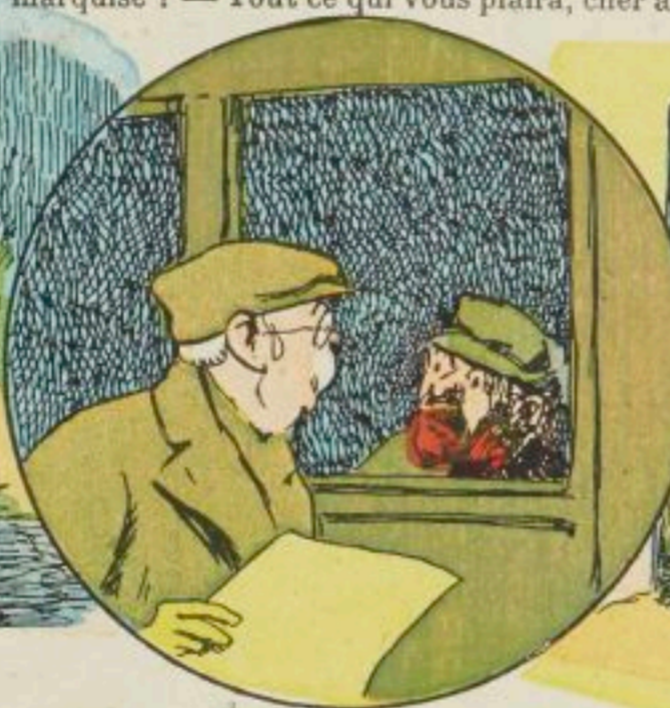
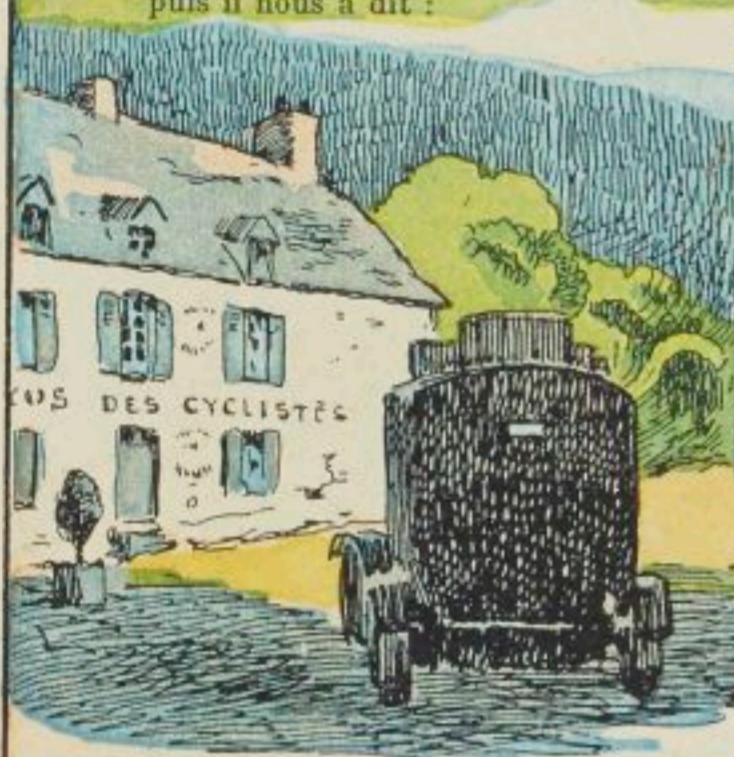


Étant descendu, il a étalé toutes ses cartes et les a regardées longuement, puis il nous a dit :

Le mieux me paraît être de dîner et de coucher dans la première auberge que nous rencontrerons. Cela vous va-t-il, ma chère marquise ? — Tout ce qui vous plaira, cher ami. »

« — Je me suis légèrement égaré. Cela arrive aux meilleurs géographes.

Madame n'en pouvait plus d'avoir été secouée tant d'heures. Quant à Loulotte, elle dormait à poings fermés.



Nous avons encore roulé un peu, puis, à la nuit noire, nous avons arrêté devant une maison où on lisait, grâce à la lueur de nos phares : « Au Repos des Cyclistes. On loge à pied, à cheval et en voiture. »

L'hôtelier est venu à la porte ; il nous a demandé si nous voulions de l'essence. « — Non, a dit M. Proey-Minans ; pouvez-vous nous donner à dîner et des chambres ? » L'homme a paru surpris...

... puis il a un peu réfléchi et il a répondu que ça pourrait s'arranger. Alors, nous sommes entrés au *Repos des Cyclistes*, et je dois avouer que ça ne payait pas de mine : une vraie auberge de rouliers.



« — Je suis désolé, chère amie... » a commencé M. Proey-Minans, mais Madame, toujours aimable, a assuré que ça n'avait aucune importance, qu'une nuit est vite passée... *tcetera, tcetera*. Ils sont allés avec le patron voir les chambres.



Dès que nous avons été seuls, Auguste a éclaté de rire et m'a dit : « — Savez-vous où nous sommes ? A l'entrée de Saint-Denis, 4 kilomètres de chez nous. Avec ses petits chemins, Monsieur nous a fait tourner toute la journée...



« ... autour de Paris. » J'ai crié : « — Pourquoi ne l'avez-vous pas averti ? — Dame, a fait Auguste, vous avez vu comme il m'a rembarré au départ. C'est un bien bon maître et bien doux, mais quand on touche à sa géographie, il perd toute sa raison. »



On avait mal déjeuné, mais le dîner a été pis : un bouillon où le meilleur oculiste de Paris n'aurait pas pu trouver un œil, et du bœuf tout peau et nerfs. Pour simplifier, nous avons l'honneur, Auguste et moi...

... de manger avec nos maîtres. Ils ne se plaignaient pas, ils prenaient l'aventure en riant : comme c'est simple et sans embarras, des personnes bien élevées ! Dès la dernière bouchée, Madame a dit qu'elle tombait de fatigue...

... et qu'elle montait se coucher. Je l'ai accompagnée dans sa chambre, où j'ai mis un peu d'ordre. Loulotte y continuait son somme, vu que c'était à peu près la seule chambre habitable de l'auberge.



Puis, je suis descendue, j'ai trouvé M. Proey-Minans plongé dans ses cartes, et si absorbé qu'il parlait tout haut. Il disait : « — J'ai tout à fait perdu la direction ; je n'ai aucune idée de l'endroit où nous sommes... C'est une honte pour moi qui suis membre de la Société de Géographie et d'une douzaine...

« ... au moins d'Académies savantes. » Il avait prononcé ces derniers mots plus haut que les autres. Ils ont été entendus par un homme qui, depuis quelques instants, poussait des billes à grand bruit sur un billard placé au fond...

... de la pièce. L'homme s'est avancé, la main tendue : « — Vous permettez, mon cher confrère, a-t-il dit. — Confrère ? a questionné M. Proey-Minans. Vous êtes géographe ? — Non, confrère comme académicien. Je me présente : M. Billentête...



... président de l'Académie de Billard de la localité. — Enchanté, monsieur le Président, » a répondu M. Proey-Minans. Il s'est nommé à son tour, et a donné une grande poignée de main à M. Billentête.

Alors, celui-ci a proposé une partie de billard. « — J'accepterais volontiers, a dit M. Proey-Minans, mais je n'ai jamais pratiqué ce jeu et mes mauvais yeux me l'interdisent. — Pas le moins du monde, a riposté M. Billentête, en l'entraînant vers le billard...

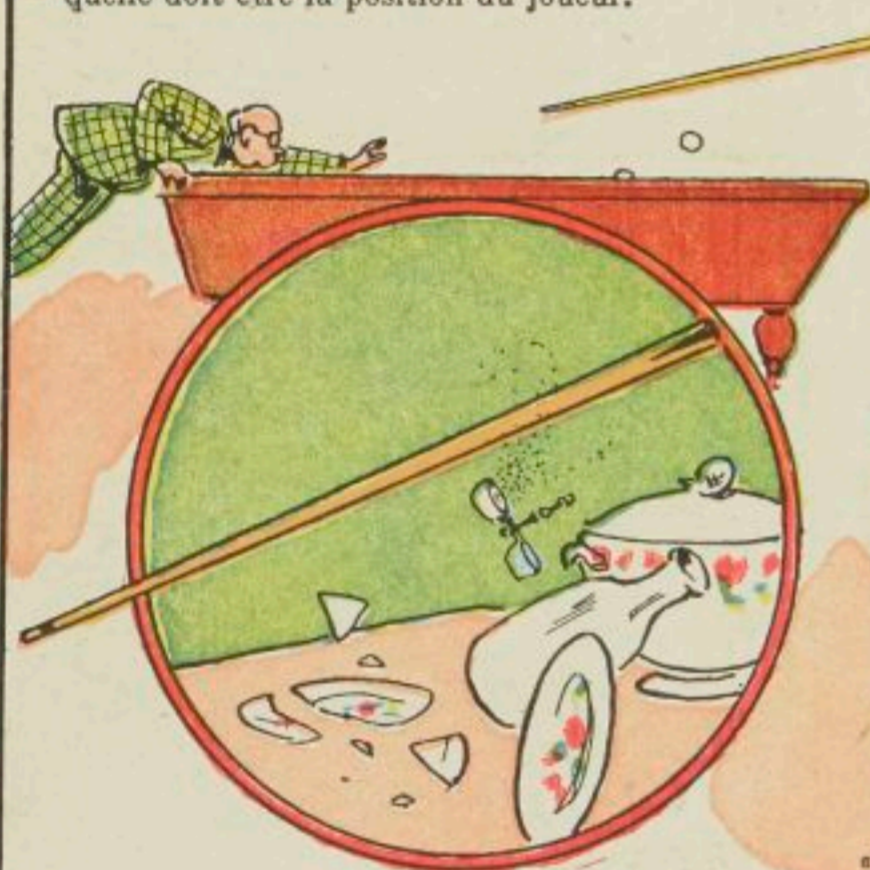
« ... Un professeur tel que moi ferait d'un aveugle un grand joueur. Prenez cette queue... Non, pas par ce bout, par l'autre... Voilà qui va bien... Mon cher confrère, je vais vous donner une leçon. » Je laisse maintenant M. Pinchon...



... vous montrer comment s'est passée la leçon... M. Billetète explique à M. Proey-Minans en quoi consiste un carambolage, et quelle doit être la position du joueur.

« — Coup brillant et facile, dit M. Billetète : votre boule touche la blanche, ici, puis les quatre bandes, là, là, là, là, et revient sur la rouge. Il n'y a qu'à pousser fort. »

M. Proey-Minans pousse fort.



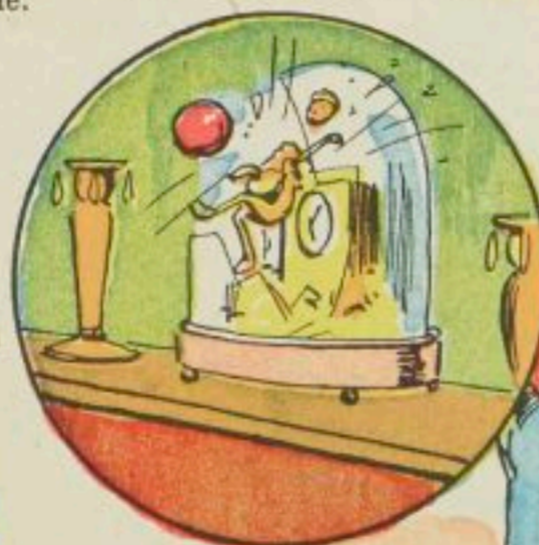
Malheureusement, la queue lui échappe et vient tomber sur la table où nous avons dîné. Bris de verrerie et de vaisselle.

« — Léger accident, dit M. Billetète... Essayons le massé, c'est mon triomphe. Voici la position. Faites comme moi. »

M. Proey-Minans manque le massé, malheureusement, il ne manque pas le tapis du billard, qui est déchiré sur une grande longueur.



« — Léger accident, dit M. Billetète. Passons au retro, c'est également mon triomphe. Votre bille bien en dessous. Du poignet, de la vigueur. »



Lancée d'un poignet vigoureux, la bille de M. Proey-Minans sort du billard, fracasse le globe de la pendule et la pendule elle-même. « — Léger accident, dit M. Billetète... Nous en resterons là pour ce soir, mais je serai heureux si je puis vous mieux enseigner ce jeu attrayant et hygiénique. »

Le lendemain matin, au départ, le patron remit la note à M. Proey-Minans, qui lut : Repas et coucher, 40 francs. « — Ce n'est pas cher, » dit-il. Puis il continua :

« Accroc au billard, divers objets brisés, 200 francs. » — C'est plus cher, fit M. Proey-Minans, mais le jeu est réellement attrayant et hygiénique, et j'ai été charmé de connaître M. Billetète. »



C'est seulement au moment de quitter l'auberge que M. Proey-Minans a demandé le nom du pays où l'on avait couché : « — Saint-Denis, quatre kilomètres de Paris », a répondu l'hôtelier. Alors notre bon monsieur a été pris d'un vrai désespoir.



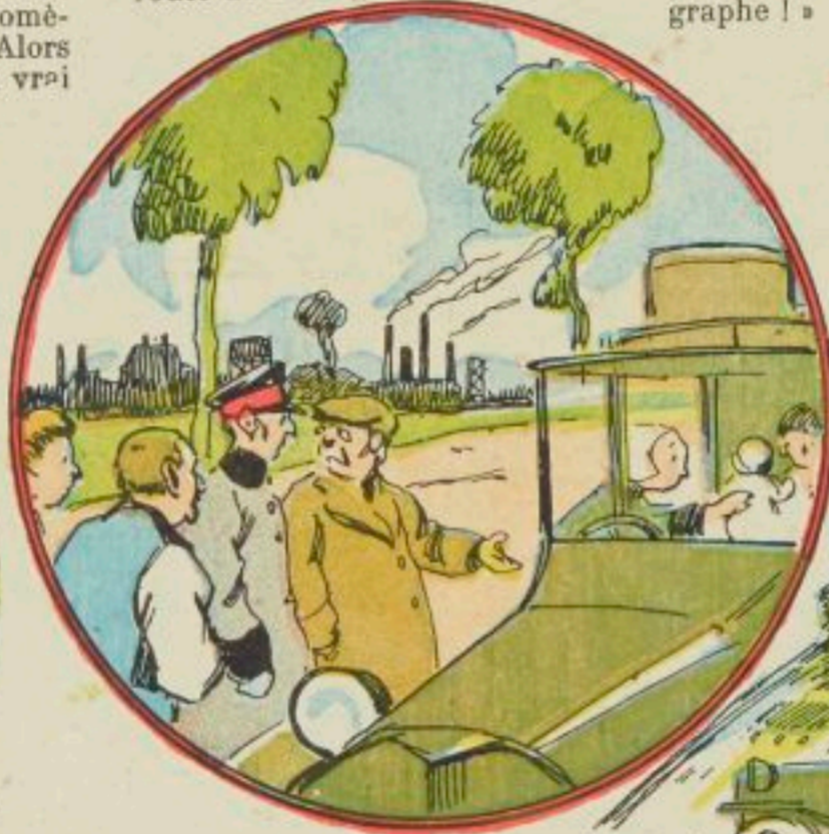
D'un air accablé, il répétait : « — Je ne suis pas capable de lire une carte !... J'ai tourné autour des fortifications, tandis que je me croyais sur la route de Bretagne !... Quelle honte pour un géographe ! »



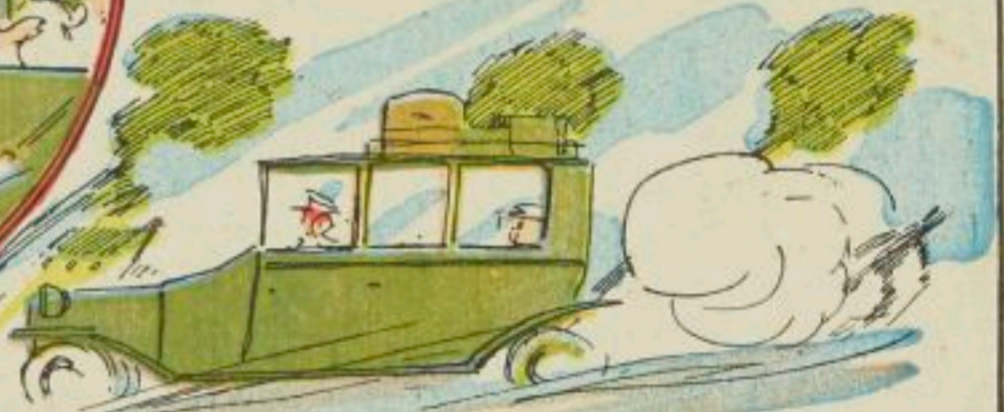
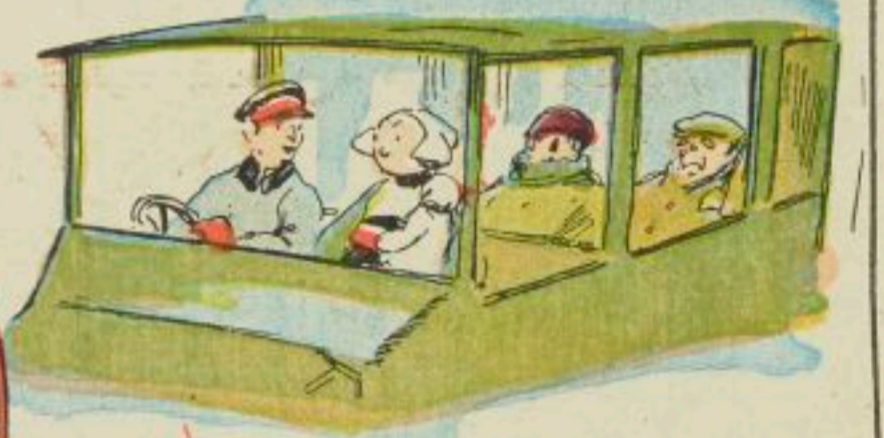
Heureusement, Madame a commencé de le consoler et Loulotte a achevé de le faire. La chérie, toute rose, toute gentille, lui a donné un gros baiser, puis elle a dit, en montrant l'auto :



« — Lotte tente mener ture. » Moi, je connais son petit langage. J'ai expliqué que ça signifiait : Loulotte contente de promener en voiture. En attendant cela, M. Proey-Minans, tout ragail-lardi, a déclaré :



« — Puisque Loulotte est contente, tout va bien... Mais je renonce à faire le géographe. Auguste, tâchez de trouver tout seul la route. Vous la connaissez ? — Comme ma poche, monsieur. » Il n'a pas été long à nous remettre dans le bon chemin.



On marchait d'une telle vitesse que les arbres, les maisons, les passants paraissaient tout brouillés et tremblotants. De ce train-là, on aurait pu coucher...



... le soir même à Clocher-les-Bécasses ; on l'aurait fait sûrement sans une bêtise de moi, dont je suis encore honteuse, et que je vais vous raconter. Vers midi, on s'était arrêté pour déjeuner dans un pré en bordure de la route.



Il y avait du soleil, une jolie vue ; on avait sorti du coffre des provisions qui faisaient venir l'eau à la bouche, rien que de les regarder ; enfin, ç'avait été un festin comme même le nommé Balthazar n'en mangeait que les jours où sa cuisinière s'appliquait. Au moment de repartir, Auguste s'aperçoit qu'il est à court d'essence.



« — Je vas en chercher au village que nous venons de dépasser, qu'il dit, ça ne sera pas long. — Si Madame permet, que je dis à mon tour...

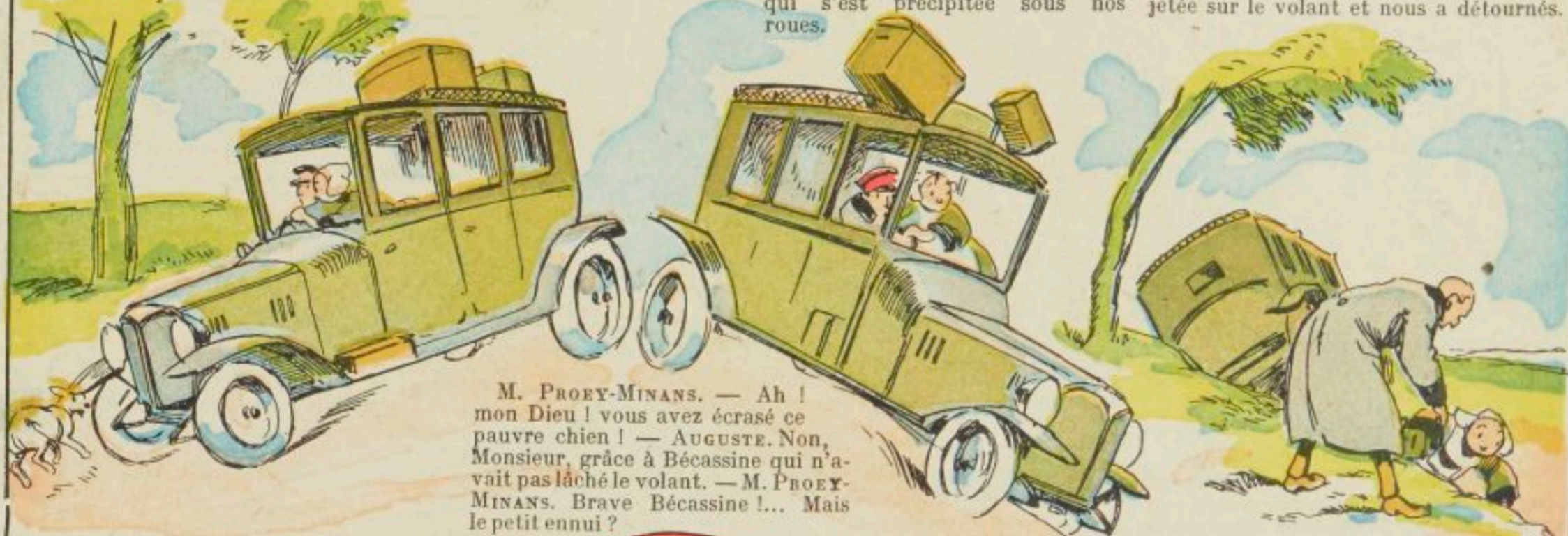


« ... j'irai avec Auguste. » Madame permet, et pour une fois elle a eu tort. En effet, nous n'avons pas mis longtemps pour revenir, mais dans quel état...

... nous étions ! Et comme ça nous faisait souci de raconter notre accident ! Je disais : « — C'est moi qui ai fait la bêtise, faut que je m'accuse. » A quoi ce brave Auguste répondait : « — Laissez donc, je vais arranger ça. » Alors il s'est avancé, et voilà la conversation qu'il a eue avec son maître :

AUGUSTE. — Je dois dire à Monsieur que nous avons eu un petit ennui, à cause d'une poule qui s'est précipitée sous nos roues.

M. PROEY-MINANS. — Vous avez écrasé la poule ? Ah ! que j'en suis fâché ! — AUGUSTE. Non, monsieur, on n'a pas écrasé la poule, grâce à Bécassine, qui s'est jetée sur le volant et nous a détournés.



M. PROEY-MINANS. — Ah ! mon Dieu ! vous avez écrasé ce pauvre chien ! — AUGUSTE. Non, Monsieur, grâce à Bécassine qui n'avait pas lâché le volant. — M. PROEY-MINANS. Brave Bécassine !... Mais le petit ennui ?

M. PROEY-MINANS. — Cette bonne Bécassine !... Mais alors, le petit ennui ? — AUGUSTE. Je dois dire à monsieur qu'en nous détournant de la poule, on est venu sur un chien qui dormait au bord de la route.

AUGUSTE. — Le petit ennui, Monsieur, c'est qu'à côté du chien, il y avait un fossé. Ça, nous n'avons pas pu l'éviter. La voiture y est restée, et nous avons bien failli faire de même, mais je le répète, nous n'avons écrasé...



En route, j'ai avoué à Madame qu'Auguste avait un peu arrangé les choses pour m'éviter d'être grondée. J'avais fait la bêtise d'abord de le distraire en bavardant, et puis de le gêner en me jetant comme une folle sur son volant.

Une fois au fossé, M. Proey-Minans a regardé avec un peu de tristesse sa belle voiture, changée en épave; puis me voyant désolée, près de pleurer, il m'a dit : — Ne vous faites pas de chagrin, ma brave Bécassine, d'abord la voiture est assurée, et puis, hier, incident comique, aujourd'hui, incident presque tragique. Cela me permettra d'écrire de notre voyage...

« ... ni la poule, ni le chien, grâce à Bécassine. » M. Proey-Minans a encore dit : « Brave Bécassine ! » Pourtant, il m'a semblé qu'il le disait avec moins d'enthousiasme. Tous ensemble, nous avons été jusqu'à l'endroit de l'accident.

« ... un récit que j'enverrai à la Société de Géographie. » Et, redevenu souriant, il a pris des notes sur son carnet.



Dans notre malheur, nous avions encore une chance, c'est que la ligne de Bretagne passe au village près duquel nous étions. Nous y sommes donc allés et nous avons eu tout le temps d'y flâner...



...trop de temps même, vu que le train était pour sept heures du soir, et que dans ce village, en dehors de la devanture de l'épicier, il n'y avait rien d'artistique à regarder. A six heures, nous avons dit adieu à Auguste...



... qui restait pour s'occuper de la voiture, et nous avons gagné la gare. Le train a été exact, mais il y avait bien du monde : c'est drôle, les trains n'ont jamais été aussi pleins que depuis que les billets coûtent un prix fou !



Nous avons eu de la peine à nous caser. « — Pourvu que Loulotte soit sage ! » a murmuré Madame. Vers la fin de la journée, la chère petite est toujours un peu fatiguée et énervée. Elle l'était ce soir-là. Elle grognait et faisait le diable...



... sur mes genoux. Mais elle a avisé un monsieur qui, en face de nous, avait déplié son journal et le lisait avec autant d'attention que si sa vie en avait dépendu. « — Bedia ! » a dit Loulotte, en pointant son doigt vers le journal.

Un *bedia*, pour ma petite, c'est un journal, un livre, tout ce qui se lit. Rien ne l'amuse autant que de suivre les lignes avec son doigt en répétant *bedia, bedia* ; et elle rit, et je ris, et elle les aime, ses *bedias* !



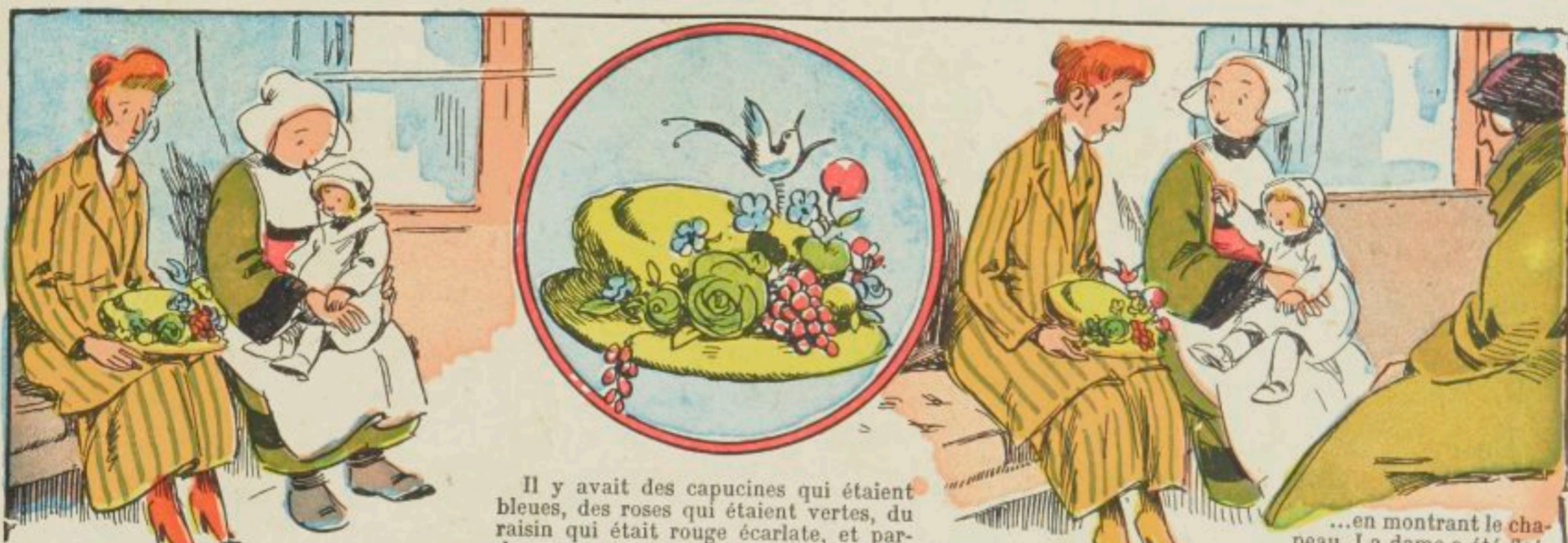
Bien sûr, ce sera une savante !... Donc, Loulotte a commencé de faire comme si elle lisait ; puis, tout d'un coup, elle s'est jetée en avant ; elle a empoigné le journal à deux mains, et elle a tiré dessus de toutes ses forces.



Il ne s'est pas déchiré, heureusement, mais il a échappé au monsieur, dont la figure nous est apparue : une bonne grosse figure rouge, et ronde, à l'expression si ahurie, qu'on ne savait si l'aventure allait se terminer par du rire ou de la fâcherie.



« — Voyons, Loulotte ! » a dit sévèrement M^{me} de Grand-Air. J'ai rendu le journal au monsieur qui s'est aussitôt replongé dedans, j'ai tourné la petite sur mes genoux, et ainsi placée...



... elle regardait vers une dame qui s'était mise à l'aise en posant son chapeau sur ses genoux. Je n'ai jamais vu autant de choses sur un chapeau; la dame, pour le garnir, avait dû vider tous ses fonds de tiroir.

Il y avait des capucines qui étaient bleues, des roses qui étaient vertes, du raisin qui était rouge écarlate, et pardessus tout ça, un oiseau qui était de toutes les couleurs. « — Beau ! » a dit Loulotte...

tée et souri. Loulotte, en faisant l'oiseau. La dame a accentué son sourire. Alors Loulotte, encouragée...

...en montrant le chapeau. La dame a été flattée. « — Petit! Petit! » a continué Loulotte, en faisant l'oiseau. La dame a accentué son sourire. Alors Loulotte, encouragée...



...s'est précipitée pour empoigner le chapeau, comme elle avait fait du journal. La dame a eu juste le temps de le mettre hors d'atteinte. Elle ne souriait plus, elle paraissait terrifiée par l'idée qu'on aurait pu...



... lui endommager son chef-d'œuvre. « — Voyons, Loulotte ! » a répété M^{me} de Grand-Air de sa voix sévère. Pour mettre fin à la scène, j'ai emmené la petite dans le couloir, je l'ai bercée en chantonnant, afin de l'endormir.



Ça n'était pas facile. Pour dormir, elle ne supporte rien qui la gêne; alors, il fallait remplacer ses effets de jour par ceux de nuit, et sans cesser de la bercer. Essayez cet exercice-là...



...vous m'en direz des nouvelles. Ayant les mains embarrassées, je demandais à des gens, dans le couloir : « — Voulez-vous me tenir ça, une petite minute seulement ? » Et à leur grand étonnement, je leur mettais dans la main un soulier, un bas, une brassière.



Je comptais les leur reprendre dès que Loulotte serait endormie; mais un enfant qui est dans le premier sommeil, il ne faut pas le remuer. Alors, une fois réinstallée dans le compartiment, j'ai décidé d'attendre qu'elle dorme à fond et, en attendant je me suis endormie, et à fond aussi...



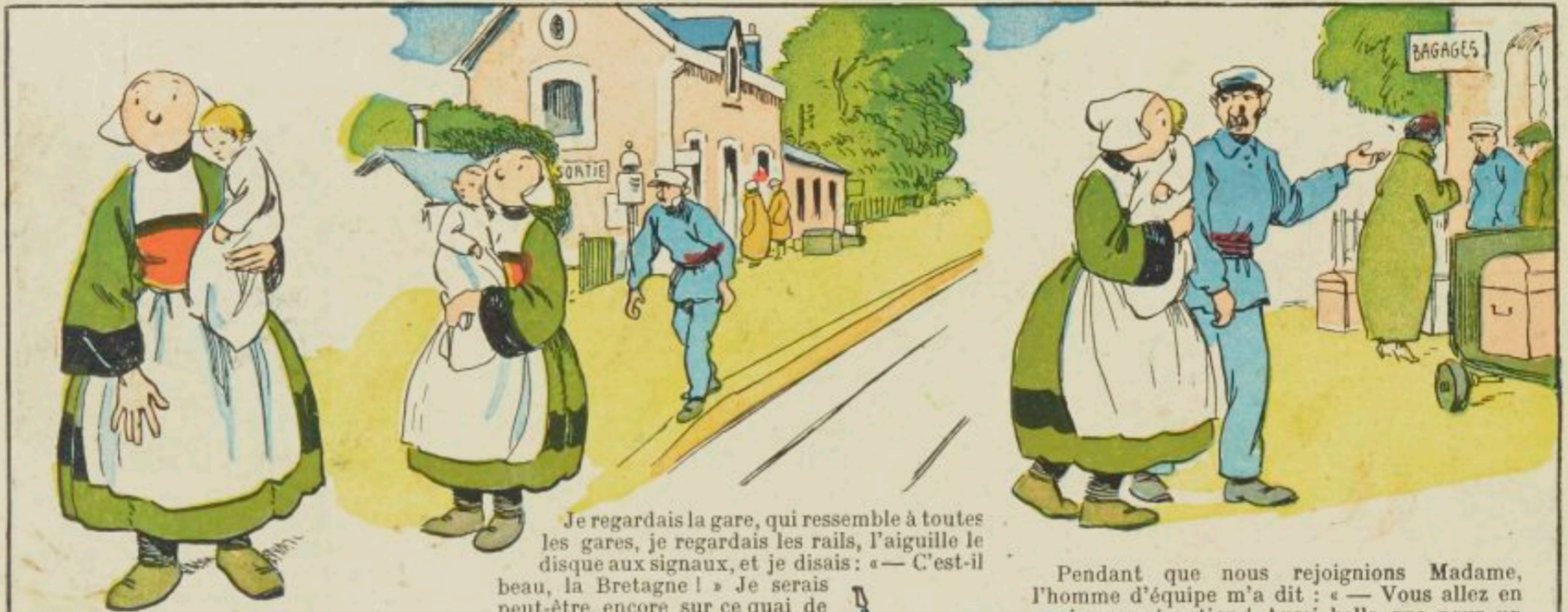
... je vous le garantis. Quand je me suis réveillée, il faisait grand jour; Madame me secouait en me disant : « — Dépêchez-vous, nous arrivons. » En effet, on entrait en gare. Déjà, j'entendais l'employé qui criait :



« — Hâtons-nous, MM. les voyageurs, deux minutes d'arrêt seulement. » J'ai eu un cri de désespoir : « — Et les affaires de Loulotte ? » Il n'y avait pas le temps de chercher dans les compartiments...



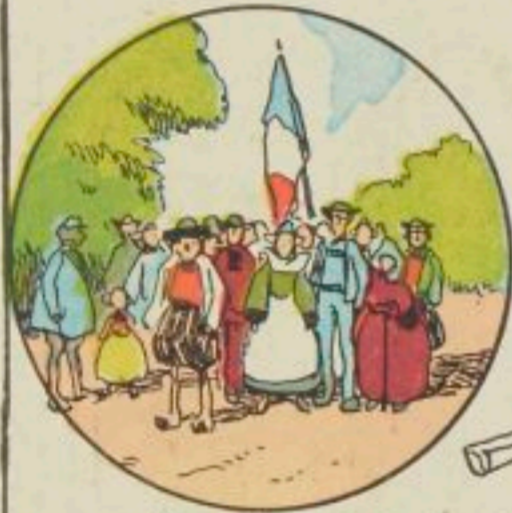
...les gens à qui je les avais confiées. Ma petite a donc fait en toilette de nuit son entrée à Clocher-les-Bécasses. Ce que j'en avais de honte! Tout le monde allait penser que je ne savais pas soigner ma fille!



Cette contrariété que j'éprouvais, et sans doute aussi la fatigue du voyage, me faisaient perdre le peu que j'ai d'esprit.

Je regardais la gare, qui ressemble à toutes les gares, je regardais les rails, l'aiguille le disque aux signaux, et je disais : « — C'est-il beau, la Bretagne ! » Je serais peut-être encore sur ce quai de gare si un homme d'équipen'était venu me chercher de la part de ma maîtresse.

Pendant que nous rejoignons Madame, l'homme d'équipe m'a dit : « — Vous allez en avoir une réception ! Aussi belle que pour un ministre ! »



« ... Regardez cette foule. » En effet, de l'autre côté de la barrière, c'était noir de monde, autant du moins que ça peut l'être à Clocherles-Bécasses : il y avait bien une vingtaine de personnes réunies en groupe. En avant du groupe, j'ai reconnu mon oncle Corentin.



Quand nous avons eu passé la barrière, il a commandé : « Les trois vivats d'honneur ! »

Alors les hommes ont retiré leur chapeau, les femmes ont salué, et tous ont crié : « — Vive Madame la Marquise, bienfaitrice du pays ! » Puis l'oncle a tiré de sa poche un papier, il a toussé pour s'éclaircir la voix...



... et il a commencé de lire son discours, qui était bien beau, mais un peu long ; aussi je me contenterai de vous le résumer.



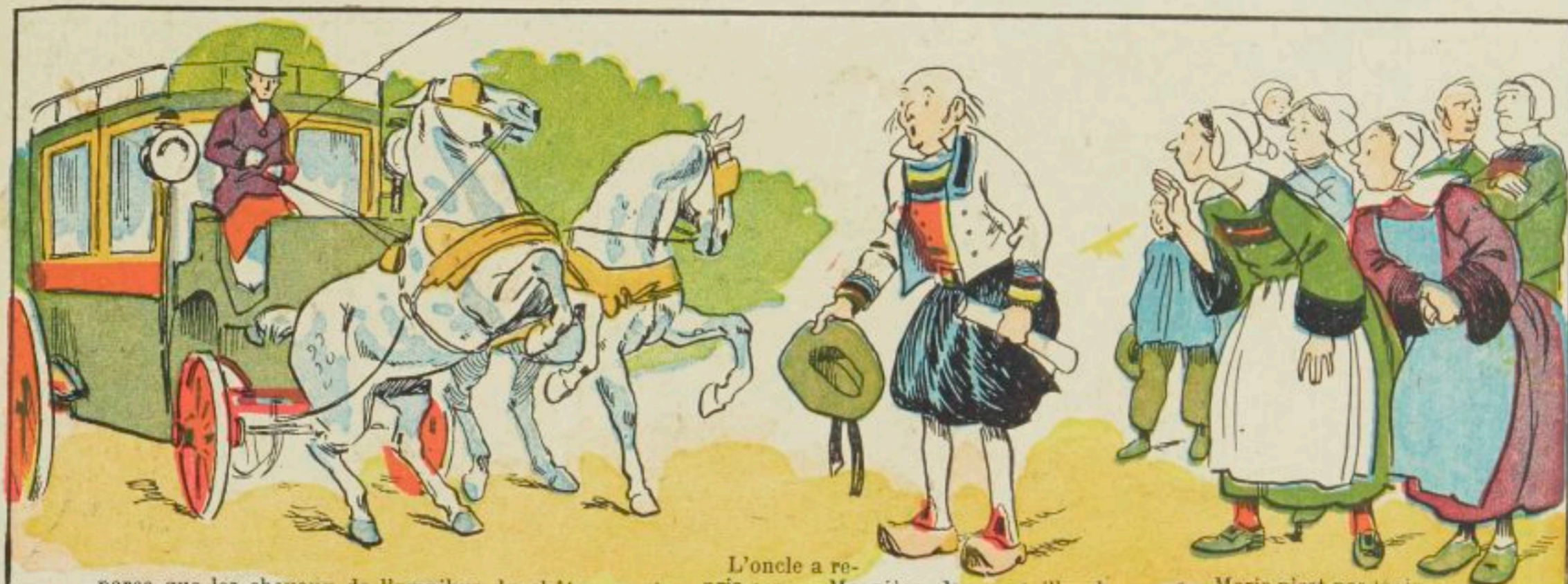
L'oncle a dit que, redevenu maire, il avait voulu faire une réception triomphale à M^{me} la Marquise, pour la remercier d'avoir adopté une orpheline, enfant du pays. Entendant ça, j'ai levé à bout de bras ma petite...

... qui riait, et envoyait des baisers, et tout le monde a applaudi. « — J'aurais voulu, a repris l'oncle, amener toute la fanfare, mais vu les mauvais temps des semaines précédentes...

« ... les hommes sont occupés aux labours, et un seul fanfaron a consenti à venir. Heureusement, c'est celui qui a l'instrument le plus important. » Alors est sorti du groupe un petit bonhomme avec une grosse caisse...

Il a salué Madame la Marquise, et, pour lui faire honneur...

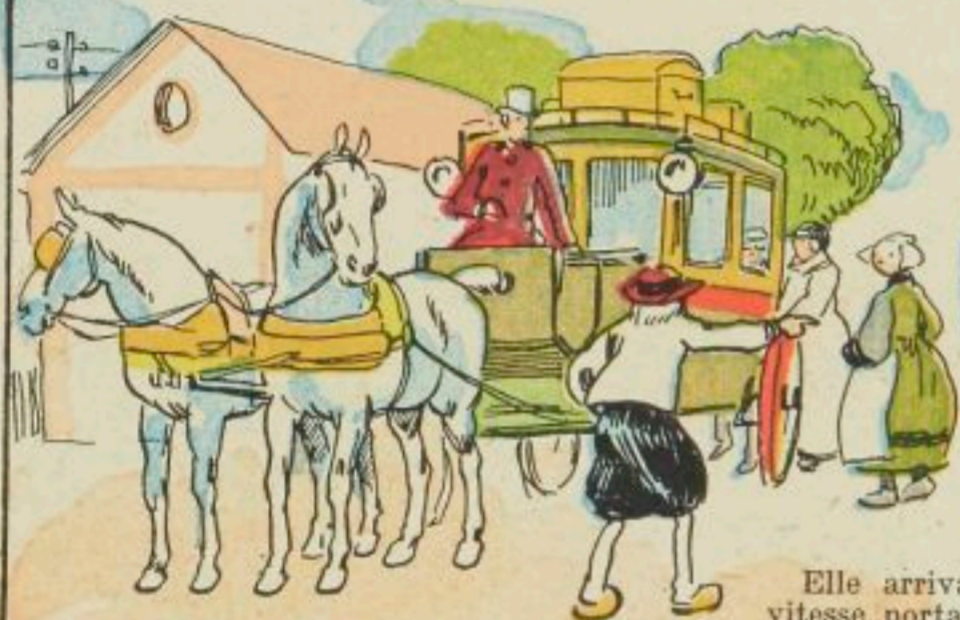
... il a tapé de toute sa force sur sa caisse. Ça a même failli avoir un mauvais résultat.



... parce que les chevaux de l'omnibus du château, qui était venu nous chercher, ont eu peur et se sont cabrés ; mais le cocher sait son affaire et a la poigne solide ; il a maintenu les chevaux.

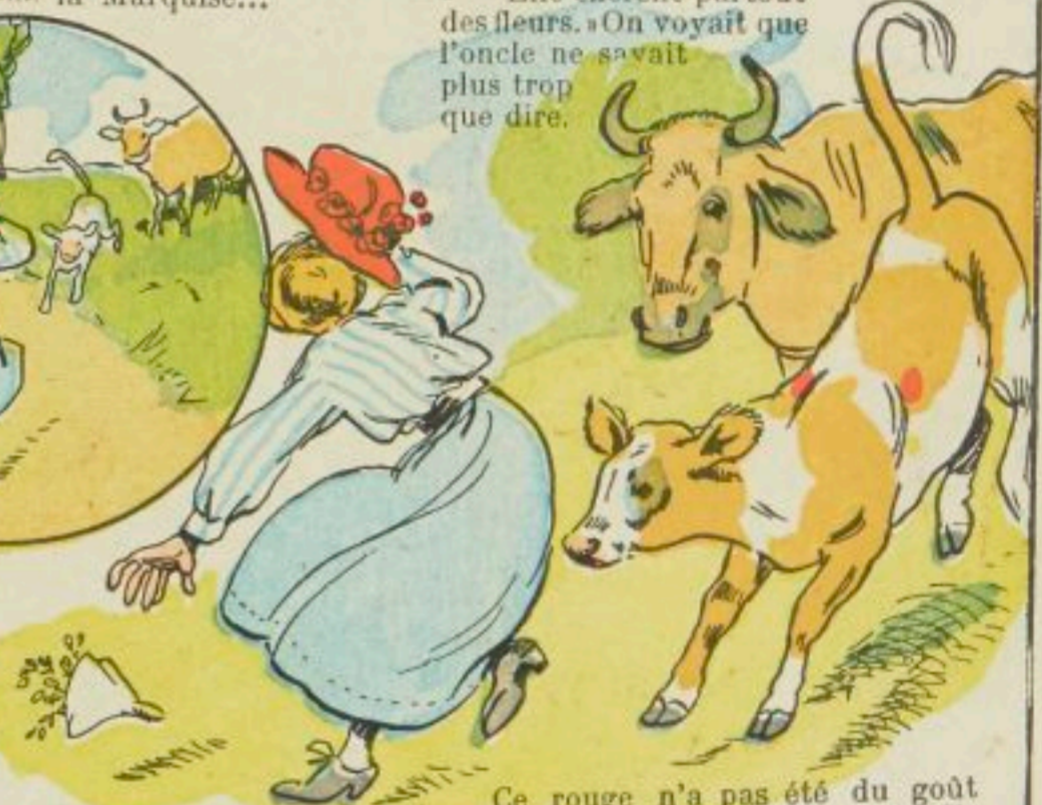
L'oncle a repris : « — Ma nièce, Marie Quillouch, au nom des jeunes filles du pays, devait vous offrir un bouquet de fleurs ; malheureusement, vu le printemps tardif, nous n'avons pas de fleurs, et faites excuse, Madame la Marquise...

« ... Marie n'est pas là ; je demande même avec inquiétude ce qu'elle peut bien faire. » Une femme du groupe a dit : « — Elle arrange son chapeau neuf. » Une autre a ajouté : « — Elle cherche partout des fleurs. » On voyait que l'oncle ne savait plus trop que dire.



Le retard de Marie lui coupait son discours. Madame l'a tiré d'embarras en prononçant quelques paroles de remerciement, puis nous sommes montées en voiture. A ce moment, le groupe a crié : « Voilà Marie ! »

Elle arrivait de toute sa vitesse, portant quelque chose de blanc qu'on ne distinguait pas. Et elle avait sur la tête un chapeau qui était d'un rouge étonnant, à rendre jalouses les tomates.

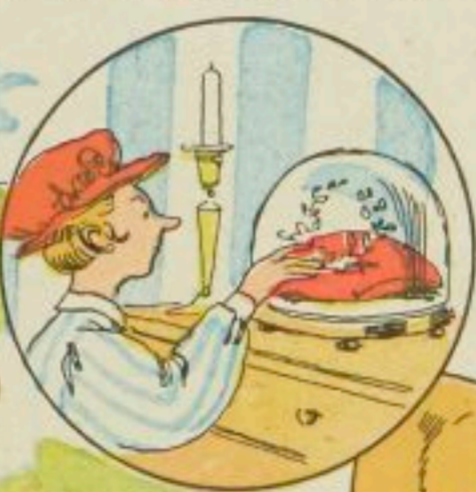


Ce rouge n'a pas été du goût d'une vache et de son veau qui passaient sur le chemin. Ils ont galopé après Marie, l'ont un peu bousculée : ce qu'elle portait est tombé.

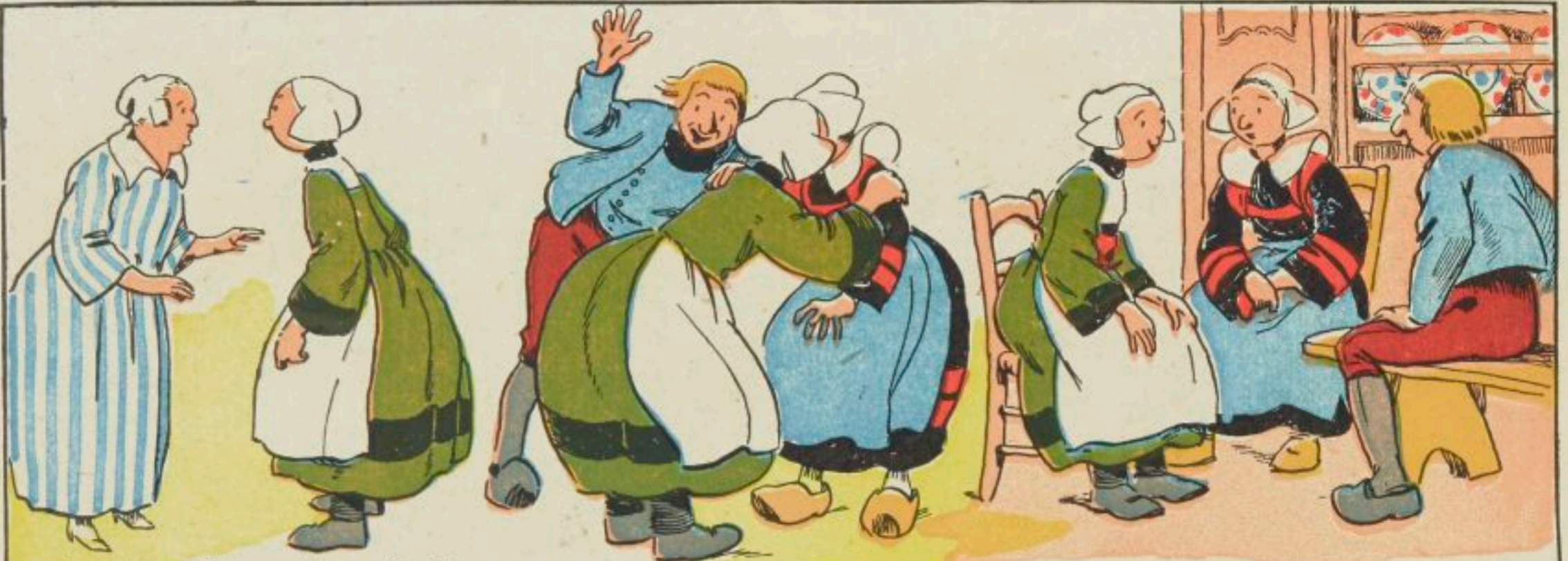


« — Ah ! mon Dieu ! que j'ai crié, pourvu qu'elle ne soit pas blessée ! » Et j'ai couru jusqu'à Marie. Non, elle n'avait pas de mal, mais elle se désolait : « — Voilà bien ma chance, qu'elle disait : il n'y a peut-être au monde...

« ... que deux animaux qui mangent de la fleur d'oranger artificielle, et il faut que je les rencontre ! » Alors seulement, j'ai connu ce qu'elle portait en arrivant.



Faute d'autres fleurs, elle avait pris sous son globe la couronne de mariée de sa mère. Le veau s'en était régalé, il était ravi ; mais la tante Quillouch, qui n'est pas commode, qu'est-ce qu'elle dira ?



Une fois au château et les malles défaites, Madame m'a mise en congé pour le reste de la journée. Comme de juste, j'ai couru d'abord voir mes parents. On s'est embrassés...

... et puis ils m'ont donné des grandes tapes sur les bras et dans le dos, ce qui est, dans mon pays, la manière des parents de marquer à leurs enfants qu'ils les aiment bien ; et puis on s'est assis...

... et on n'a pas trouvé grand'chose à se raconter : mes parents ne sont pas très forts sur la conversation, faute d'habitude. Au bout d'un quart d'heure, mon père a remarqué que ça n'était pas parce que j'étais là que ses légumes pousseraient tout seuls.



Il a conclu : « — Je retourne à mon travail, et toi tu peux retourner au tien. » J'ai remis à plus tard la suite des visites, et je suis remontée en vitesse au château, pressée de retrouver ma Loulotte ; cette petite...

... je ne peux plus m'en séparer, même une heure. Du plus loin qu'elle m'a vue, elle a galopé en me tendant les bras, avec une telle joie que j'en avais les larmes aux yeux.

Et puis, elle m'a dit : « ... *Peau méné*. » Ce qui signifie qu'elle veut son chapeau pour se promener. Je lui ai dit : « — C'est ça, nous allons nous promener, nous allons voir la mer. »

Ami-chemin, à peu près, j'ai aperçu l'oncle Corentin qui parlait à Marie Quillouch du grand air imposant qu'il prend quand il n'est pas content. Marie avait l'expression que j'ai toujours connue :



... pas bonne et en dessous. Elle a regardé Loulotte et a dit : « — Elle n'a plus des belles couleurs comme quand elle a quitté d'ici. Elle ne doit pas bien se porter. » Et après avoir lâché cette méchanceté, elle est partie si vite...

... que je n'ai pu lui répondre un seul mot. De loin, l'oncle lui a crié : « — Tâche de tenir ta langue, ou tu auras affaire à moi. » Se penchant vers Loulotte, il a repris : « — Elle est superbe, cette petite...

« ... quoi qu'en dise cette peste de Marie... Méfie-toi de Marie, Bécassine. Sûrement, elle prépare contre toi un tour de sa façon. Je l'ai surprise en train de raconter aux femmes du pays que tu ne sais pas soigner les enfants...



J'ai dit : « — Je ne sais pas si c'est prudent, oncle, à cause de Loulotte, et si Madame ne me grondera pas. — Mais non, avec moi il n'y a pas de danger. » Il nous a fait monter dans son bateau, qu'il a poussé à l'eau.

Il a d'abord un peu ramé, puis il a hissé la voile. Quelle bonne promenade ! Il y avait un joli petit vent, presque pas de vagues, et la mer était toute bleue. — Nous allons pêcher, a dit l'oncle, il y a de gros passages de poissons en ce moment. »

« ... C'est pour cela que je la grondais. Méfie-toi. » Nous arrivions à la plage. L'oncle a repris : « — Tout ça m'agite. Pour me calmer, je vais faire un tour en mer. Veux-tu que je vous emmène ? »



Quand on sent une secousse, on tire, et on ramène le poisson : « — Un maquereau, a dit l'oncle. — Un autre, » que j'ai dit. Chaque fois qu'on en ramenait un, Loulotte s'agitait, battait des mains, riait comme une bienheureuse.

L'oncle avait repris sa belle humeur : « — C'est une vraie Bretonne, a-t-il dit ; il faut la faire pêcher aussi. » Et, en manière de plaisanterie, il a mis sa ligne dans la menotte de la petite fille.

Et il a préparé ses lignes. Cette pêche que nous allions faire, c'est celle que je préfère : on laisse le bateau en marche, les lignes traînent derrière, on les tient à la main.



En rentrant, il nous a fait traverser le pays. Près du lavoir, Marie bavardait comme à son habitude. Alors, l'oncle a été à elle, et lui mettant le poisson sous le nez, il lui a dit : « — Tiens, regarde donc ça, Marie...

« ... Cette petite, qui est mal soignée et qui a mauvaise mine, voilà ce qu'elle a été capable de prendre. Est-ce que tu en as fait autant à son âge ? »

Tout d'un coup, la ligne s'est tendue, avec une secousse telle que Loulotte a failli passer par-dessus bord. J'ai poussé un cri d'angoisse ; j'ai attrapé ma Loulotte à la volée. Pendant ce temps...

... l'oncle tirait la ligne, et il amenait un maquereau encore, mais énorme le plus gros que j'aie vu de ma vie, bien sûr le grand-père de tous ceux de la côte. Il était content, content, ce bon oncle Corentin !



Du matin au soir, Bécassine fait des visites. Il n'y a pas une maison de Clocherles-Bécasses où elle ne conduise Loulotte. Faut de temps, elle a dû interrompre ses mémoires.

Nous lui emprunterons donc son stylo pour terminer à sa place cette histoire.

Rejoignons Marie Quillouch, qui, après sa conversation avec l'oncle Corentin, se dirige toute songeuse vers la maison de ses parents...

...et, tout d'abord, rappelons que Marie et Bécassine, quoique cousines germaines et élevées ensemble, ne s'aiment guère. Marie est jalouse de Bécassine. Elle enrage...

... de la voir figurer en portrait à la devanture de tous les libraires, tandis qu'elle reste elle-même ignorée en son petit village.

Dès qu'elle eut passé le seuil de la maison paternelle, Marie sentit une main rude lui étreindre le bras. La main appartenait à son père. — « Quoi qu'y a ? » demanda Marie.

Sans répondre, Yann Quillouch entraîna sa fille dans la grange. Là, il lui montra des taches rouges qui s'étaient étalées sur le sol, certaines autres qui avaient éclaboussé les murs ; et il demanda :

« — C'est toi qu'as fait ça ? — C'est moi, reconnut Marie. — Et comment que t'as fait ça ? — En peignant mon chapeau en rouge. — Et pourquoi c'te peinture qui te donne un air de carnaval ? — Parce que le rouge sur les chapeaux... »

« ... c'est la mode. Je l'ai lu dans un journal. » Alors, Quillouch leva la main, et il cria : « — C'est pas des raisons pour souiller ma grange, et puis pour gâter... »

« ... un chapeau tout neuf : il n'y a que huit ans que je te l'ai acheté ; et puis pour dépenser des sous en peinture. Tu mériterais une bonne paire de claques. » Il se calma un peu en voyant sa femme qui entra, attirée par le bruit.

M^{me} Quillouch ne paraissait d'ailleurs pas moins courroucée que son époux. A son tour, elle prit Marie par le bras. Elle l'entraîna dans la pièce qui lui tient lieu de chambre, de cuisine et de salle à manger. D'un geste tragique...



... elle montra un coussin de velours rouge protégé par un globe de verre, et elle demanda : « — Quoi qu'y avait sur ce coussin ? — Ton bouquet de mariée, m'man. — Qui l'a pris ? — C'est moi, m'man. — Quoi qu'il est devenu ? »

« — Le veau à la mère Lanec l'a mangé. » M^{me} Quilouch est vive. Elle ne put maîtriser sa colère, et Marie reçut de la main maternelle les gifles dont son père avait menacé. Elles s'effondra sur une chaise.

Un instant, M. et M^{me} Quilouch restèrent muets stupéfaits par les étonnants aveux de leur fille. Puis, en dialogue, ils reprirent : « — De la peinture sur un chapeau quasiment neuf ! — De l'oranger artificiel à un veau ! »

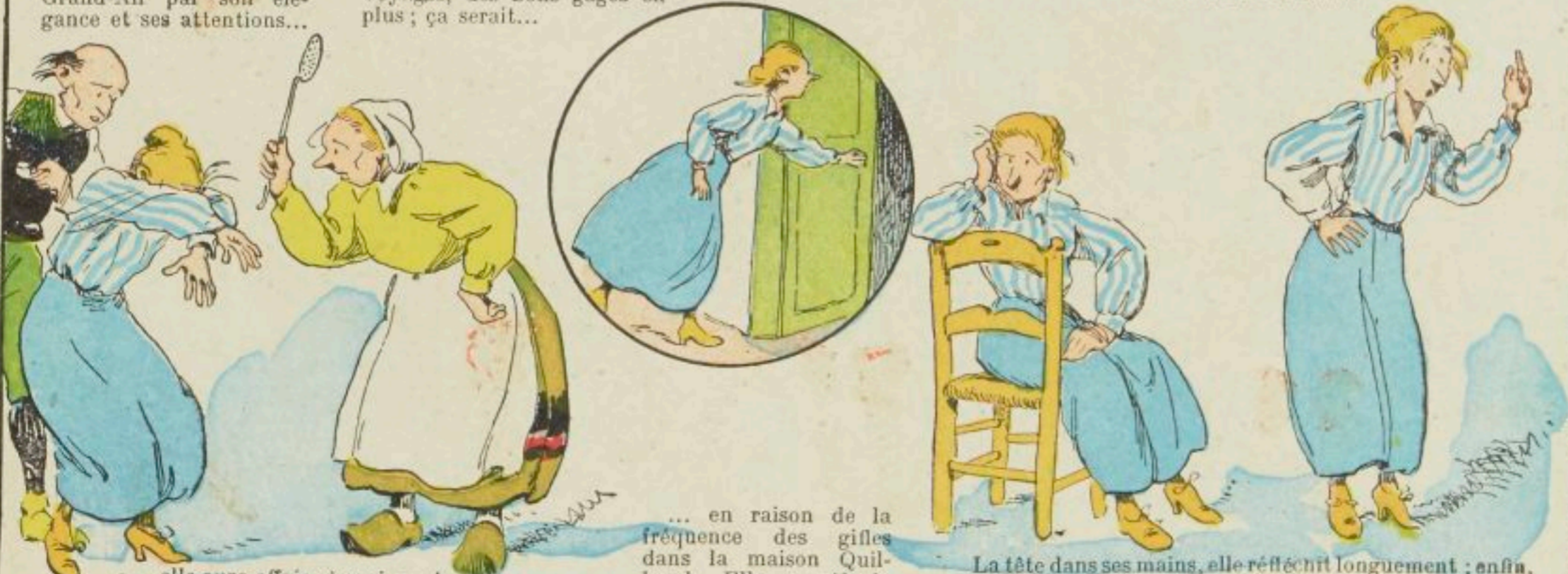


« — Elle est folle ! — Si encore elle expliquait le pourquoi de ses bêtises ! » Alors, Marie donna l'explication demandée. Son but avait été de plaire à M^{me} de Grand-Air par son élégance et ses attentions...

... d'obtenir sa sympathie, sa confiance, et puis de remplacer Bécassine auprès d'elle, de devenir nourrice de Loulotte. Et s'animant : « — Du travail facile, des promenades en voiture, des voyages, des bons gages en plus ; ça serait... »

« ... bien mon tour d'avoir tout ça ! » Ses parents étaient devenus songeurs. Tout en allumant une flambée pour faire cuire son dîner, la mère murmura : « — Sûr que Bécassine a de la chance ! — Et que ça serait temps que Marie gagne sa vie ! » riposta le père.

Puis le dialogue recommença : « — Mais Bécassine est une bonne fille ! — Ça serait dégoûtant de lui chiper ce qu'elle a. — Si Marie peut avoir la place sans lui faire de méchancetés, ça ira bien. — Mais si elle fait des méchancetés à sa cousine... »



« ... elle aura affaire à moi. — A moi aussi. — Il pleuvra des gifles. — T'entends, Marie ? » Oui, Marie avait entendu, si bien entendu qu'instinctivement, elle leva le bras pour protéger sa figure, geste qui lui était familier...

... en raison de la fréquence des gifles dans la maison Quilouch. Elle se réfugia dans sa chambre pour étudier le difficile problème qu'elle avait à résoudre.

La tête dans ses mains, elle réfléchit longuement ; enfin, elle releva une figure soudain illuminée, et elle dit : « — Eh bien, voilà. Si je marie Bécassine, je ne lui fais pas tort ; mais elle est obligée de quitter sa maîtresse, et j'ai chance de la remplacer... Il n'y a plus qu'à marier Bécassine. »



Après avoir réfléchi de nouveau, Marie reprit son monologue : « — Donc, je marie Bécassine... Mais avec qui ? Puisque moi (elle se mira avec complaisance dans la glace) je ne trouve pas d'épouseur...

... ce sera encore plus difficile d'en découvrir un pour Bécassine... Je vais regarder les passants, ça me donnera peut-être une idée. » Marie se posta donc sur le seuil de sa porte, mais dans la rue, elle ne vit d'abord...

... que des volailles et quelques porcs, picorant ou se promenant. Puis, un jeune homme passa. Il détourna la tête et fit mine de ne pas apercevoir Marie. « — C'est ce mal poli de Joël, bougonna celle-ci. Il ne me parle plus depuis un jour où nous nous sommes disputés...



« ... Mais, j'y pense, Joël était très ami de Bécassine quand ils étaient petits (1). Ça pourrait être lui, le mari que je cherche. »

Sans hésiter davantage, elle rentra et écrivit la lettre suivante : « Une amie vous félicite de ce que Bécassine ne demande ka vous czépousai. Cè un bon parti... »

« ... Elle a bocou déconmies à la kesse des argnes. » Marie relut sa lettre, ne la signa pas, la glissa dans ne enveloppe sur laquelle elle n'inscrivit aucune adresse, et chercha le moyen de la faire parvenir à destination.

Par la poste, ce serait trop long, mieux valait employer le Père la Pipe, autrefois garde champêtre, maintenant commissionnaire habituel du pays. Elle se mit à sa recherche et le trouva pérorant sur la place principale, qui réunit deux attractions : la fontaine publique et l'auberge.



« Chez nous l'eau n'est pas loinduvin, » répète volontiers le Père la Pipe, qui a souvent le mot pour rire. Il est hors de doute que le vin obtient ses préférences : les méchantes langues prétendent qu'il lui arrive d'en boire un peu plus...

(1) Voir l'Enfance de Bécassine.



... qu'à sa soif. En pareil cas, un phénomène curieux se produit : le Père la Pipe, quand il a vidé sa bouteille, fait un somme d'assez courte durée, et, au réveil, il ne se rappelle absolument rien de ce qui s'est passé immédiatement auparavant.

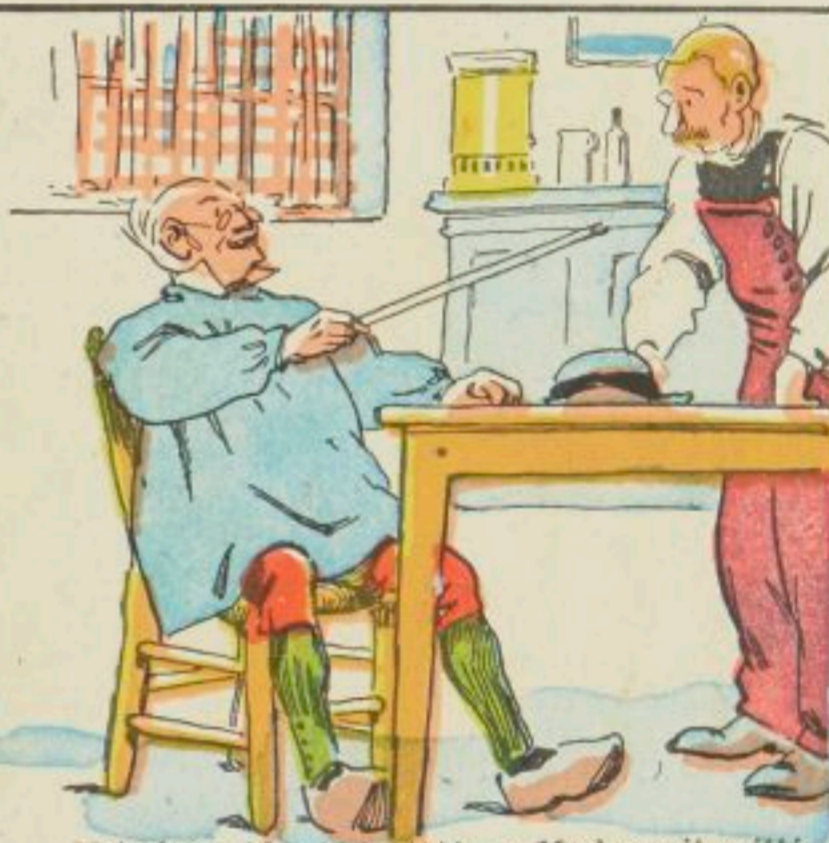
Marie lui fit signe qu'elle avait à lui parler. Le prenant à l'écart, elle lui fit de minutieuses recommandations : porter immédiatement la lettre à Joël, ne pas lui dire de qui elle venait, n'en souffler mot à personne. « — J'comprends point, » dit la Pipe. Marie comprenait fort bien ce qu'il voulait dire ; mais, sans le témoigner...



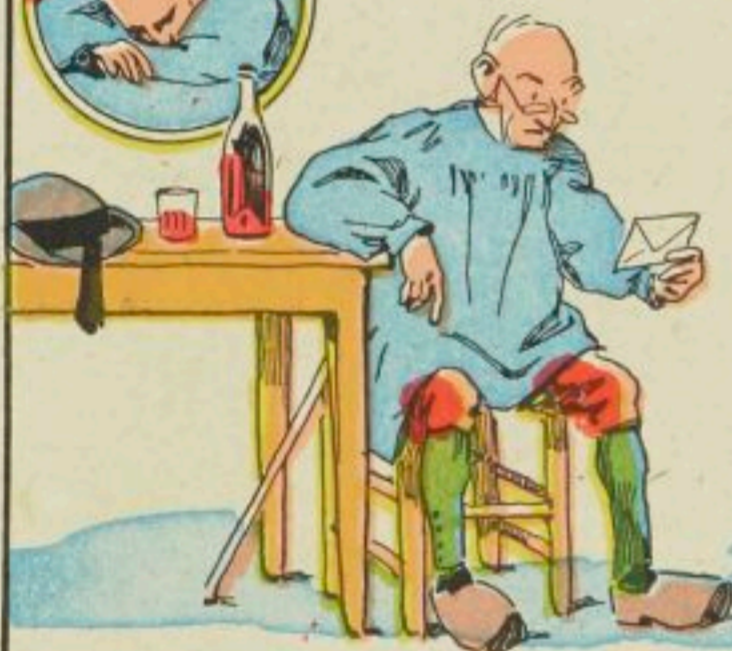
...elle reprit ses explications. « — J'comprends point, » répéta la Pipe, en tendant la main. Poussée dans ses retranchements...



... Marie lui donna une pièce de 50 centimes. « — J'comprends à moitié, » dit la Pipe, tendant toujours la main. Marie dut ajouter une seconde pièce. « — J'ons tout à fait compris, » déclara l'ancien garde champêtre. Il fit mine de se diriger vers la demeure de Joël...



... Mais dès qu'il eut constaté que Marie avait quitté la place, il y revint rapidement, entra à l'auberge, montra ses vingt sous, et commanda : « Une bouteille de blanc, du cacheté. »



Les phénomènes habituels se produisirent : absorption de la bouteille, court sommeil, manque total de mémoire au réveil. « — Tiens, une lettre, dit le Père la Pipe, en fouillant machinalement dans sa poche.



... Il n'y a pas d'adresse, alors ça doit être pour moi... De qui donc la lettre ?... Bah ! lisons toujours, nous verrons bien. » Il ouvrit l'enveloppe, lut, et d'abord un gros rire le secoua. L'idée d'épouser Bécassine...



... lui parut tout à fait bouffonne. Puis il réfléchit : une bonne fille, cette Bécassine, toujours d'humeur aimable ; et un bon parti, à ce que disait la lettre, avec des économies, tandis que lui, la Pipe, n'avait ni...



... argent, ni emploi. Ces réflexions le décidèrent. Il paya, prit congé du patron et sortit, bien résolu à devenir rapidement l'heureux époux de Bécassine. Seulement, comment s'y prend-on pour...



... demander la main d'une demoiselle ? Tandis qu'il se posait cette grave question, il s'était arrêté devant la vitrine d'une mercière qui vendait aussi un peu de librairie. Le titre d'un des volumes mis en montre attira son regard :



« Manuel du Parfait fiancé », lut la Pipe. Il entra, acheta le manuel et commença de le parcourir. Le manuel lui assura qu'une cravate de soie et des gants blancs étaient de rigueur.



Il les acheta également, non sans se lamenter sur tant de dépenses. Continuant de feuilleter le volume, il y trouva le modèle d'une demande en mariage, la copia sur le bureau de la lingère. « — Ouf ! en voilà de l'ouvrage ! s'écria-t-il. Mais, maintenant, tout est en règle... Demain matin, j'irai au château. »





M^{me} de Grand-Air assistait au petit déjeuner de Loulotte quand on vint lui annoncer que Marie Quillouch demandait à lui parler. Celle-ci fut introduite. Elle était parée de ses plus beaux atours...

... y compris le fameux chapeau rouge, et elle avait une expression tout sucre et miel. Interrogée sur le motif de sa visite, elle prit un air de mystère, et déclara qu'elle désirait parler en particulier à M^{me} la Marquise.

Sur un signe, Bécassine sortit, non sans murmurer : « — Qu'est-ce qu'elle va raconter ? Probablement des méchancetés sur moi ! » Elle se trompait. Marie entama au contraire un chaleureux éloge de sa cousine.



« — Mais, continua-t-elle d'une voix douce et saine, avec un cœur comme le sien, Bécassine ne peut être heureuse que mariée, et mère de beaucoup d'enfants... »

« ... Eh bien, il y a au village un brave garçon qui l'aime depuis longtemps et qui ferait un bon mari... »

« ... sans doute il viendra bientôt se déclarer. J'ai cru devoir en prévenir M^{me} la Marquise. » M^{me} de Grand-Air restait muette, se demandant quel était le véritable but de cette communication, fort surprise aussi...

... car jamais l'idée ne lui était venue que Bécassine pourrait se marier. Gênée par son silence, Marie se dirigeait à reculons vers la sortie, en multipliant les révérences. Sur le seuil de la porte, elle ajouta :



« — Si des fois ça se faisait, ce mariage, je serais à la disposition de M^{me} la Marquise pour remplacer Bécassine, et je garantis que Loulotte serait bien soignée. » M^{me} de Grand-Air sourit : elle avait compris.

Marie n'était venue que pour poser sa candidature. Cependant, Bécassine rentrait. Remettant à plus tard de lui parler de mariage, la marquise lui dit de préparer Loulotte pour la promenade. Toutes trois descendirent dans le parc.

« — Il paraît, Bécassine... » commença M^{me} de Grand-Air... Elle fut interrompue par l'apparition de La Pipe qui se dirigeait vers le château : un La Pipe superbe, vêtu d'une blouse gonflant comme un ballon, cravaté de soie, ganté de blanc. « — Comvous voilà beau, père La Pipe, dit en riant Bécassine. »

« ... C'est-il que vous allez être de noce ? — P'têt' ben, répondit le bonhomme ; je peux même dire que ça dépend de vous. »



Solennel, il se tourna vers M^{me} de Grand-Air, et prononça : « — Madame la Marquise, je sais les convenances à garder avec les demoiselles ; aussi, c'est en votre présence que je ferai l'énoncé des sentiments de mon cœur pour Bécassine... »

Alors, il tira de sa poche la déclaration qu'il avait copiée dans le *Manuel du Parfait Fiancé* et il commença de le lire. Cela parlait de fleurs, de petits oiseaux, d'avenir couleur de rose. C'était long et confus.

« — J'y comprends rien, murmurait Bécassine. — Je crois comprendre, dit M^{me} de Grand-Air, que vous demandez la main de Bécassine. — C'est justement ça, Madame la Marquise. » A ces mots, Bécassine éclata : « — Mais il est fou !... »



... il parle de m'épouser, et il pourrait être mon père. — Dites-moi, questionna la marquise, est-ce vous le prétendant dont Marie Quillouch m'a annoncé la venue ? Au nom de Marie Quillouch, un vague souvenir passa dans l'esprit du bonhomme :

« — Attendez donc, fit-il... Oui, il me semble que Marie m'a remis la lettre qui conseillait de demander Bécassine... Mais est-ce qu'elle était pour moi, la lettre ?... »

« ... je ne sais plus, je m'embrouille... Le certain c'est que Bécassine me refuse, entre nous, elle n'a pas tort... Donc, Marie, avec ses manigances, m'a fait faire une sottise. Et elle m'a mis... »

« ... en dépense pour la cravate et les gants ; j'vas, sans plus tarder, la secouer de la belle manière... Mes excuses, Madame la Marquise ; mes excuses, Bécassine. »



Les excuses ne calmèrent pas celle-ci. Elle répétait : « C'est un vieux fou, et puis, lui ou un autre... je ne veux pas me marier ; je veux rester avec Madame et avec Loulotte. — Bravo, cria une voix joyeuse, restez avec Madame, avec Loulotte ; j'ajoute : et avec moi... »

« ... Tous quatre, nous ferons de beaux voyages. Je serai votre guide, j'ai retrouvé mes facultés de géographe. » Ainsi parlait M. Proey-Minans. Il exultait, l'excellent homme : il venait de faire une promenade d'une heure, en suivant son chemin sur la carte et il ne s'était pas égaré une seule fois. « — Mais, objecta Bécassine, est-ce que Madame voudra me garder ?... »

« ... Loulotte grandit et n'aura bientôt plus besoin de nourrice. — Eh bien ! proposa M. Proey-Minans, vous deviendrez gouvernante. — Pourquoi pas ? conclut M^{me} de Grand-Air... Bécassine n'en est pas à un métier près !... »

Binchoy

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.		Pages.
L'enfant pleure	3	Un petit singe.....	34
Quelques jouets.....	4	Bécassine cherche.....	35
M ^{me} de Grand-Air chante	5	Zozo père et fils.....	36
Qui est l'enfant ?	6	Le récit de l'agent.....	37
M ^{me} de Grand-Air adopte Loulotte	7	Pour endormir Loulotte	38
Une bonne nourrice	8	... Bécassine fait de la musique	39
L'enfant rit.....	9	Une commission	40
Bécassine reprend ses mémoires.....	10	Le parc	41
La maison de M ^{me} de Grand-Air.....	11	Tristesse de Bécassine	42
Hilarion	12	Préparatifs de voyage	43
Les débuts d'une vocation.....	13	M. Proey-Minans géographe	44
Le théâtre de la sous-préfecture	14	... et conducteur d'auto	45
Celle qui regretta Hilarion	15	M. Proey-Minans guide	46
En promenade	16	Une surprise.....	47
La voiture de Loulotte.....	17	Un confrère	48
L'aimable cocher.....	18	La leçon de M. Billentête.....	49
... Et le fiacre à surprises	19	On repart.....	50
Pour la dot de Loulotte.....	20	Un petit ennui	51
Bécassine cherche.....	21	En wagon	52
Bécassine trouve.....	22	La fin du voyage.....	53
L'invention	23	La réception de l'oncle Corentin.....	54
L'opinion du cocher.....	24	L'aventure de Marie Quillouch	55
... Et celle de M ^{me} de Grand-Air.....	25	Épanchements de famille.....	56
La petite Provence	26	La pêche de Loulotte	57
Le club des nourrices.....	27	Chez les Quillouch.....	58
Les succès de Loulotte	28	Il faut marier Bécassine	59
Les premières dents	29	La lettre de Marie	60
Les plaisirs des Tuileries	30	La méprise du père La Pipe.....	61
Deux pigeons	31	La demande en mariage.....	62
Une sombre histoire.....	32	Projets d'avenir.....	67
Chez la mercière	33		

BN

